Recherches archéologiques en Gaule en 1954 (Période historique)

Raymond Lantier

► To cite this version:

Raymond Lantier. Recherches archéologiques en Gaule en 1954 (Période historique). *Galia - Fouilles et monuments archéologiques en France métropolitaine*, 1957, 15 (2), pp.279-347. 10.3406/galia.1957.1508 . hal-01921111

HAL Id: hal-01921111

<https://hal.science/hal-01921111>

Submitted on 4 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives| 4.0 International License

CHRONIQUE DES PUBLICATIONS

RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES EN GAULE EN 1954

*Période historique**

IV

LES AGES DU FER

La fin de l'âge du Bronze moyen avait été marquée par une extension de la civilisation atlantique sur le littoral et ses pénétrations vers le Nord-Est et le Rhône (haches à talon de type occidental). Pendant cette époque, deux zones d'influences avaient régné sur la Gaule : celle de l'Ouest, atlantique ; celle de l'Est en rapports avec l'Europe Centrale. Ces contrastes et ces liaisons s'exercent encore, lorsqu'au début du premier âge du Fer entrent en scène les porteurs de la civilisation des « champs d'urnes », qui ne peuvent représenter une seule nation mais, comme le fait est général pour toute invasion, une association provoquée par le hasard des événements, de peuples illyrien, celte, ligurien¹.

Les travaux de W. Kimmig² ont mis à notre disposition un ensemble de documents permettant de répartir, dans l'espace et le temps, un ensemble de trouvailles dispersées à travers l'Europe.

* V. *Gallia*, XV (1957), fasc. 3, p. 139-178.

(1) W. KIMMIG, *Festschrift für Peter Goessler. Tübinger Beiträge zur Vor- und Frühgeschichte*, 1954, p. 41-98 ; — J.-J. HATT, *BSPF*, LI, 1954 (*Bull. cinquant.*), p. 105-107.

(2) *Rev. archéol. Est*, V, 1954, p. 7-28.

Dans l'état actuel de nos connaissances, l'expansion du peuple des champs d'urnes se traduit par plusieurs vagues successives, dont la première, environ 1200 avant notre ère, a pour fossile directeur l'épée à languette, dite de Rixheim, le couteau à manche et à rebord rabattu, les épingles à collerettes multiples et à tête de pavot. Les tombes de ces nouveau-venus ont été rencontrées en Champagne et dans l'Auxerrois, c'est-à-dire sur des territoires occupés par des populations encore attardées à un stade néolithique. Bien plus important est le second mouvement, contemporain du Hallstatt A, qui s'étend au Sud jusqu'au Massif Central et, à l'Ouest, à la Normandie. Bien loin de représenter un épisode dans l'histoire de la Celtique continentale, ce déferlement des gens des « champs d'urnes » représente l'un des éléments fondamentaux des cultures de l'âge du Fer et la colonisation méthodique d'une large partie des terres agricoles de la Gaule du Nord-Est par les Celtes. Environ 950-800 (fin du Hallstatt I), le mouvement est achevé et au Hallstatt B les groupes sont en place.

W. Kimmig a précisé les modalités de l'habitat de cette civilisation : installations dans les grottes naturelles du Jura, et, de même que dans les Alpes, habitats à proximité des grands lacs ; stations de hauteurs, d'accès

difficile ou intentionnellement fortifiées (camp de Château, à Salins (Jura); Mont-Lassois; camp de Chassey). La mise en marche des porteurs de cette culture a été provoquée par les modifications du climat en Europe Occidentale. Sec et chaud pendant l'âge du Bronze, une assez longue période humide commence avec le I^{er} millénaire avant notre ère, entraînant de véritables catastrophes dans les vallées fluviales et une montée générale du niveau des lacs, amenant l'abandon des palafittes. Dans un essai sur les problèmes et les perspectives de la protohistoire française, J.-J. Hatt³ a très justement attiré l'attention de nos archéologues sur les faits qui se produisent, environ 750 avant J.-C., et qui semblent avoir exercé une certaine influence sur l'évolution de sa civilisation : la pénétration d'un peuple cavalier, d'origine thraco-cimmérienne, amenant avec lui un type particulier de mors de chevaux et qui aurait largement contribué à répandre en Gaule l'usage du fer. Il serait utile qu'une étude soit entreprise des témoins laissés par ces groupes pour préciser le rôle joué par eux dans l'évolution de notre Hallstattien.

Une autre acquisition que nous devons à W. Kimmig est d'abaisser de près de deux cents ans la date des «champs d'urnes» dans la Gaule du Sud-Ouest, où l'on relève dans les sépultures, associés à des formes céramiques dérivées des types des «champs d'urnes», des objets métalliques du Hallstatt C de Reinecke. On peut se demander quel sera le résultat de cette constatation sur les conditions de la pénétration des «champs d'urnes» à travers la Gaule du Sud-Ouest en

direction de l'Espagne. En annexe au mémoire de W. Kimmig, H. Rex⁴ a tenté de mettre en rapport avec la chronologie des mouvements celtiques les toponymes en *briga*, en *dunum* et en *magus*.

La découverte du cimetière des Jogasses (Marne) avait mis en lumière la persistance du Hallstattien à la périphérie du monde celtique où, depuis le Rhin moyen jusqu'à la Bohême, se formait, environ 500 avant l'ère, la civilisation de La Tène. Ainsi le Jogassien, dont les affinités ne sont pas douteuses avec le groupe de Vix-Mont-Lassois, est contemporain du début du second âge du Fer, de même que le Posthallstattien de l'Aquitaine et de l'Auvergne.

Devant ces résultats nouveaux, une révision des cadres chronologiques, dans lesquels on avait inscrit les diverses étapes de l'âge du Fer, devenait nécessaire et J.-J. Hatt⁵ de proposer les dates suivantes : Hallstatt I = 700-550 ; Hallstatt II = 550-450 ; La Tène ancien I = 500-400 ; La Tène ancien II = 400-250 ; La Tène moyen = 250-120 ; La Tène récent = 120-30 ; La Tène final, ou Gallo-Romain précoce = 30 av.-15 apr. J.-C.

La découverte de Vix⁶ et celle de la Heuneburg, sur le haut Danube⁷, ont de nouveau posé les problèmes des voies de pénétration des influences méditerranéennes en Gaule : vallée du Rhône ou route des Alpes. Occupé aux vi^e et

(4) *Festschrift P. Goessler*.

(5) *BSPF*, LI, 1954, p. 379-384.

(6) R. JOFFROY, *Mon. Piot*, 48, 1954, p. 1 sq. *Revue des arts*, 1954, p. 13-16; — E. COCHE DE LA FERTÉ, *Gaz. B.-A.*, 1954, p. 207-211; — *Ann. Bourgogne*, XXVI, 1954, p. 119-120, 122.

(7) W. DEHN, Ed. SANGMEISTER, W. KIMMIG, *Germania*, 32, 1954, p. 29-44; — W. KIMMIG, *Rev. archéol. Est*, V 1954, p. 216-252.

(3) *BSPF*, LI, 1954 (*Bull. cinquant.*), p. 107-108.

v^e siècles avant l'ère, l'*oppidum* de Heuneburg est contemporain de celui de Vix. Un premier établissement, incendié au Hallstatt B I (C. 4), était pourvu d'une enceinte flanquée de bastions en saillies régulières sur le modèle méditerranéen. Au Hallstatt tardif, une nouvelle enceinte entoure la colline dominant le cours du Danube, faite d'un quadrillage de poutres de bois, dont les intervalles étaient remplis de terres et de pierrailles, comme le rempart d'*Avaricum*. Dans cet horizon 2, la céramique à fond blanc est remplacée par une poterie mince et lisse, à engobe rouge-noir, ornée de points curvilignes, innovation locale, comme au Mont Lassois, accompagnée de lessons attiques à figures noires, d'amphores de la Grande-Grèce du type de Marcey-Mantoche, appartenant à la phase tardive du Hallstatt récent.

Dans cette controverse sur les voies du commerce Méditerranée-Gaule, R. Bousquet⁸ n'a jamais cessé de s'élever contre l'importance donnée à la voie des Alpes et du Danube au détriment de celle de Marseille et de la vallée du Rhône. Il est difficile d'admettre que Marseille ait civilisé la Gaule et que la colonie ait apporté dans les régions centrale et septentrionale des modes de pensée et de vie. La civilisation celtique est un phénomène direct et à retardement, dont les composantes sont multiples.

Dans une communication au Congrès des sciences pré- et protohistoriques de Madrid (1954), J.-J. Hatt⁹ a tenté de concilier les deux hypothèses proposées. Il fait observer que les œnochoés à bec tréflé, jalonnant la route d'Étrurie en

direction des domaines celtiques du Rhin et du Danube, par le Tessin, sont contemporaines du v^e siècle avant l'ère et la plupart des objets grecs de la fin du vi^e. Les deux voies auraient été successivement empruntées, celle du Rhône de 540 à environ 480, celle des Alpes de 480 à 400. Faut-il voir dans cette relative abondance d'objets grecs de la fin du vi^e siècle « une tentative des Grecs d'organiser à leur profit les marchés de la Celtique », conséquence de la situation militaire et économique du monde hellénique à cette époque? Exclues des marchés orientaux par les Mèdes, des marchés occidentaux par les Étrusques et les Carthaginois, ils auraient tenté de retrouver chez les Celtes une clientèle nouvelle.

L'incertitude n'est pas moindre quant aux centres de fabrication auxquels se rattacheraient le cratère de la tombe princière de Vix. Sans tenir le moindre compte des écarts entre les dates, Fr. Millepierre¹⁰ n'hésite pas à reconnaître dans ce mobilier funéraire le produit du pillage de Delphes par les Gaulois! On ne s'arrêtera pas à la tentative d'explication du sujet représenté sur la frise du cratère, les « Sept devant Thèbes », proposée par J. Delepierre¹¹ d'où une origine argienne. Rumpf y reconnaît un produit de l'industrie laconienne¹², P. Amandry s'élève¹³ contre les conclusions de R. Bloch et R. Joffroy tirées de repères gravés au revers des reliefs du cratère, en faveur d'une origine étrusque. Ceux-ci auraient été gravés en vue du démontage éventuel, pendant le transport de la frise et des anses et ne constituent pas un alphabet

(8) R. BOUSQUET, *Rev. hist.*, 1954, extrt.

(9) A paraître. Voir : *BSPF*, 1.1, 1954 (*Bull. cinquant.*), p. 109-110.

(10) *Nouv. rev. fr.*, 1954, nos 1-3, p. 554-557.

(11) Paris, de Boccard, 1955, 31 p.

(12) *Mél. Bywanck, BOBA*, 29, 1954, p. 8-16.

(13) *Rev. archéol.*, 1954, 1, p. 125-140.

homogène, mais un mélange de signes, de lettres et de chiffres. Dans la découverte de Vix, la part qui revient au commerce étrusque se réduirait à l'œnochoé de bronze, aux bassins et peut-être au colportage du cratère. Ch. Picard partage cette opinion¹⁴ et met en garde contre des conclusions hâtives. Le procédé du repérage était bien connu à Corinthe, la ville des bronziers, et le vase a dû être terminé en Gaule. Un texte d'Hérodote ne fait-il pas allusion à certaines productions colossales des pays gréco-ioniens? Les premiers résultats d'une étude métallurgique des mobiliers funéraires de Vix ont été publiés¹⁵, portant sur l'examen au microscope métallographique de la structure du métal, bronze coulé ou en feuilles. En général, le métal en tôle battue est plus pur que le métal coulé et contient moins d'étain, sauf celui des deux bassins à anses, renfermant 12 à 14 % d'étain. Les reliefs, le couvercle du cratère et la statuette ont une teneur particulièrement élevée en impuretés.

La « Dame de Vix » a été elle aussi l'objet d'un examen¹⁶ : le crâne à voûte haute, la face allongée aux orbites moyennes, le nez étroit et saillant, le menton fort, offrent les caractères d'une race nordique, éléments dominant en pays celtique depuis l'âge du Bronze et qui se conservèrent intacts dans les classes dirigeantes.

Un fait de commerce explique bien plus logiquement qu'une prétendue invasion scythique, que n'appuie aucune confirmation d'ordre historique, la disper-

sion en Europe Occidentale des pointes de flèches triangulaires en bronze, depuis les sources du Rhône et la haute vallée de la Saône jusqu'à la Loire. L'origine de l'arme doit être recherchée dans l'orbite de la Grèce ou des colonies grecques de la Mer Noire, au ^{ve} siècle avant notre ère, plutôt que dans les centres métallurgiques de la Scythie¹⁷. Elles sont arrivées en Belgique et en France à la suite d'échanges commerciaux par l'intermédiaire de l'Italie et des cols alpins, peut-être aussi par les vallées du Rhône et de la Saône.

Dans ces recherches sur les objets et les chemins du commerce de l'étranger avec la Gaule, on est en droit d'attendre d'utiles précisions des fouilles sous-marines entreprises au long des côtes provençales. Les céramiques, enfermées dans l'épave fouillée par la « Calypso » au Grand-Congloué, relèvent des officines grecques de Rhodes et de Cnide, italo-grecques et romaines, en activité au ^{1er} siècle avant J.-C.¹⁸.

La répartition des poteries ibériques à travers la Gaule n'est pas moins riche en enseignements. Son aire de dispersion dépasse les limites du littoral pyrénéen, entre Ampurias, Béziers, Ensérune, débordant à l'Ouest en direction de Toulouse (cimetière Saint-Roch), s'étendant à l'Est au-delà du Rhône sur la Provence. Les fouilles d'*Albintimilium*¹⁹ ont apporté les preuves de l'importance de ces exportations au ^{11e} siècle avant notre ère, marquant le développement des échanges entre les deux péninsules,

(14) *Ibid.*, p. 71-79, 378-380; - *Journal des amateurs d'art*, 25 nov. 1954, p. 3-4.

(15) J. R. MARÉCHAL, *Cuivres Métaux, Alliages*, 1954, n° 20, p. 40-43; n° 21, p. 40-46.

(16) P. E. CHARLES, *BSPF*, LI, 1954, p. 550-553.

(17) O. KLUMANN, *Die dreiflügeligen Pfeilspitzen in Frankreich. Studien zur Verbreitung und historischen Aussage der bronzen Pfeilspitzen* (Abhandl. d. Geistes und Socialwiss. Akademie, Mayence, n° 4, 1954, p. 89-141).

(18) F. BENOIT, *Gallia*, XII, 1954, p. 35-54.

(19) N. LAMBOGLIA, *Rev. d'ét. ligures*, XX, 1954, p. 83-125.

italique et ibérique, après la conquête romaine. Mais est-ce là une raison suffisante pour tenter de rajeunir ces productions souvent bien antérieures à ce II^e siècle avant J.-C. ?

À l'Occident, les courants commerciaux atlantiques n'étaient pas moins importants²⁰. Depuis l'âge du Bronze, les navigateurs méditerranéens suivaient un itinéraire les conduisant des côtes ibériques vers la Grande-Bretagne et l'Irlande. Mais la difficulté de la navigation, écueils, brumes, courants marins d'une exceptionnelle violence, interdisaient l'accès de la Manche par l'Ouest aux marins venant du Sud. Aussi, à l'exception du littoral du Devon, où se nouent les relations avec l'Ibérie, les côtes anglaises n'ont pas été touchées par le trafic méridional, et les Germains, riverains de la Mer du Nord, ont moins reçu par mer que par la voie continentale, celle-ci leur apportant le sel de la Seille et le vin par la route du Rhin. Une ère nouvelle s'ouvrira lorsqu'il fut possible d'établir un itinéraire allant à la Mer du Nord en contournant l'Armorique et en longeant le littoral français de la Manche. Ce sera la route des invasions saxonnes à partir du II^e siècle de notre ère.

Si l'on peut avec vraisemblance reconstituer ces itinéraires maritimes, il est osé, pour ne pas dire plus, de vouloir préciser le type de navire utilisé par Pythéas, le « premier grand navigateur provençal »²¹, pour son expédition vers les rivages de l'Europe septentrionale.

L'intime contact de la ville et de la rivière, la route qui marche, a été évoqué

par L. Armand-Calliat²², à l'occasion de l'exposition « La Saône et l'histoire », tenue en 1953 à Chalon-sur-Saône. Les berges, déjà recherchées des Néolithiques évitant les plateaux calcaires, domaine des Campigniens, se peuplent pendant l'âge du Bronze. Verdun, l'île Saint-Jean à Mâcon et Chalon, centre métallurgique important, font déjà figure de ports. Au premier âge du Fer, l'aggravation des conditions climatiques entraîne, comme en Alsace, l'abandon des rives fluviales et les circonstances étant peu favorables à des échanges par la vallée du Rhône, la Bourgogne entre en contact avec la Méditerranée par la vallée du Danube. Les mouvements du peuple des « champs d'urnes » empruntent le val de Saône (Sassenay, Chalon, Lacroix, Mâcon). L'époque de La Tène marque l'apogée industrielle et commerciale de Chalon qui, de même que La Tène sur le lac de Neuchâtel et Torf sur la Thüle, est un point d'embarquement et un centre de batellerie très important, même si l'on considère comme des offrandes aux divinités fluviales les armes et chaudrons ramassés en si grand nombre dans le lit de la Saône, cependant que *Malisco*, dans l'île Saint-Jean, suit la décadence de Mâcon, remplacé par l'oppidum de La Rochette, où César installera ses magasins d'approvisionnement. Au I^{er} siècle avant l'ère, le cours de la Saône est jalonné, à Chalon, à Seurre, à Verdun, à Allercot, à Lux, à Auroux, à Tournus, à Saint-Martin-Belle-Roche, de toute une suite de ports fluviaux, où débarquent le vin de Campanie, l'huile de Bétique, et Pontallier commande déjà le chemin vers Genève et Besançon. Ce rôle de

(20) R. DION, *Bull. assoc. géographes fr.*, nos 243-244, 1954, p. 128-135.

(21) E. DAVIN, *Bull. assoc. Guill. Budé*, 1954, p. 65-71.

(22) L. ARMAND-CALLIAT, *Ann. Bourgogne*, XXVI, 1954, p. 107-118.

transporteur de matériaux lourds se poursuit dès le début de la période gallo-romaine, lingots de plomb de Bretagne, calcaires de Flacé et de Tournus, passent par la batellerie de Chalon, point d'aboutissement et de contact entre la route et la rivière.

Ces conditions naturelles ont exercé aussi leur influence sur les modalités du peuplement de la Bourgogne pendant l'âge du Fer²³. La densité de l'occupation celtique du Châtillonnais est liée à l'abondance du minerai de fer dans le limon des plateaux, résidu de l'érosion des roches bathoniennes.

Dans une notice, qui est mieux qu'un guide, H. Rolland²⁴ précise les étapes de l'histoire de *Glanum* : ville hellénistique jusqu'à l'arrivée de Marius en 102 avant J.-C. ; ville romaine primitive de 102 à la prise de Marseille en 49 ; ville romaine jusqu'à sa destruction, environ 270 de notre ère. La cité doit son nom au dieu loupique *Glanès*, qui apparaît sur les dédicaces conjointement à celui des Glaniques, divinités protectrices, et sa naissance à un point d'eau fixe, centre de l'agglomération primitive. Les dernières campagnes de fouilles, en direction de la zone occupée par les sanctuaires, ont donné d'importantes découvertes : autels aux Glaniques et à Hercule, dieu guérisseur et protecteur des sources, nymphée monumental, temple de *Valetudo*, et l'achèvement du déblaiement du très ancien nymphée²⁵, centre du sanctuaire de *Glanum*, précise certaines conditions du développement urbain de la ville, celle-ci ayant

progressivement débordé ses limites pour s'étendre, hors de son cadre primitif, le défilé rocheux, et gagner la plaine. Au fond du bassin, gisaient des monnaies de Marseille des ^{II}^e et ^I^{er} siècles et des pièces romaines s'échelonnant jusqu'au règne de Maximin (235-238), des autels avec dédicaces à Apollon, et au-dessus, on a retrouvé des blocs architectoniques ayant appartenu aux parties hautes d'un édifice dominant le nymphée, dont relevait aussi un acrotère à palmette, avec un buste de femme portant le torque, image de *Valetudo*, identifiée avec la source sacrée. Une inscription au nom de M. Agrippa, donne la date, 20-19 avant l'ère pour la construction du temple de *Valetudo* et la restauration du nymphée. Au quartier d'Aurignan, de nouvelles sépultures ont été retrouvées sur la voie d'*Ernaginum-Glanum-Cabellio*, l'une est du ^I^{er} siècle avant l'ère.

La découverte, à Marseille, au Sud-Est de la Butte Saint-Laurent²⁶, en bordure du quai du port antique, d'un chapiteau ionique apporte des indications sur la situation occupée sur la colline par le temple d'Apollon, à l'entrée du port, sur l'emplacement où s'élèvera l'église Saint-Laurent. Déjà vétuste lors du siège de 43 avant J.-C., le temple, s'il fut alors épargné, disparut lors des grands travaux d'urbanisme marquant la reconstruction de la ville à l'époque de Néron et qui entraînèrent la disparition des vestiges de la ville grecque. Sur la voie d'Aix, de nouvelles sépultures du cimetière grec ont été mises au jour, rue Tapis-Vert : couches de cendres avec charbons de bois et foyers rituels reposant sur l'argile, contenant deux coupes à glaçure noire ; deux sarcophages

(23) Abbé J. JOLY, *Mém. acad. sc. arts et b.-lett. Dijon*, 1947-1953, p. 221-226.

(24) *Glanum. Notice archéologique*, Saint-Rémy-de-Provence, 1954.

(25) H. ROLLAND, *Gallia*, XII, 1954, p. 448-452.

(26) F. BENOIT, *Rev. archéol.*, 1954, I, p. 16-43; *Gallia*, XII, 1954, p. 426-428.

en mollasse sableuse ; sarcophage d'enfant avec mobilier funéraire comprenant un aryballe de verre bleu foncé à incrustations de dents jaunes et bleues pâles d'origine égyptienne, et un fragment de plaquette de terre-cuite représentant un sphinx ; sarcophage abritant deux squelettes, une coupe de style libre du troisième quart du ^v^e siècle, portant les traces de la réparation à une anse, décorée d'un personnage faisant une libation sur un autel et, sur les flancs, joueur de flûte assis devant un personnage drapé ; coupe plate en argile rose ; paire de strigiles en bronze ; alabastre en albâtre également de provenance égyptienne.

Un rapport général²⁷ expose les résultats des fouilles de l'établissement grec d'*Olbia*, à Hyères (Alpes-Maritimes). La chronologie du site, d'après la céramique et les monnaies, s'inscrit entre la fin du ^{iv}^e siècle avant notre ère et le ⁱⁱⁱ^e après J.-C. La présence de tessons, dits « wisigothiques » et d'un complexe architectural chrétien avec une petite église précise une réoccupation au début du Haut Moyen âge. A deux kilomètres au Nord de la forteresse, dominant le rivage et la rade d'Hyères, le plateau de Costebelle aurait été le siège d'un habitat hellénique, antérieur à l'établissement fortifié de la plaine, sur le rivage de l'Almanarre, mais qui ne peut être antérieur au ^{iv}^e siècle avant l'ère et aurait été évacué en 123-122 avant J.-C. Costebelle serait un oppidum indigène, fortifié par un mur de gros blocs à l'Est, sur le bord externe du plateau au Nord vers le sommet de la déclivité, faisant couple avec le comptoir massaliète.

Les fouilles de 1953-1954 à Entremont (Bouches-du-Rhône) ont révélé l'existence de deux niveaux d'occupation dans l'*insula* bordant au Sud et au Nord la rue XVII a²⁸, le premier horizon est daté par des tessons campaniens, des drachmes et des oboles de Marseille des années 200 avant l'ère. Au cours d'une deuxième période, le sol fut exhaussé, vraisemblablement au milieu du ⁱⁱ^e siècle et les constructions élevées au Sud disparurent, leurs pierres étant utilisées pour la voirie. Sur le côté méridional de la rue de larges substructions marquent l'emplacement de deux constructions à des niveaux différents, dressées hâtivement, implantées de force dans le quadrillage urbain et ouvrant sur une sorte de cour, accompagnées des alignements d'un portique, dont deux piliers sont sculptés de têtes coupées et serpent à tête écaillée. Le caractère religieux des monuments est confirmé par la découverte, au niveau de la salle hypostyle et sur la rue, au pied des piliers remployés, d'une quinzaine de crânes-trophées, dont trois sont encloués.

Les découvertes faites à Ensérune (Hérault) ont précisé la stratigraphie du site en divers points de l'agglomération²⁹.

A la pointe orientale de l'oppidum du Cayla de Mailhac (Aude)³⁰ avait été aménagé l'accès d'un habitat sous la forme d'un passage, large de 3 m. 90 pratiqué dans l'épaisseur du rempart et traversant une tour rectangulaire. Un chemin, longeant l'enceinte sur une trentaine de mètres y conduisait. Ce dispositif, contemporain du Cayla IV (ⁱⁱⁱ^e-ⁱⁱ^e siècle), remplaçait une entrée plus ancienne. Il semble avoir été arasé

(27) J. COUPRY, *Gallia*, XII, 1954, p. 3-33 ; Cf. *Gallia*, VIII, 1950, p. 126.

(28) F. BENOIT, *idib.*, p. 285-294.

(29) J. JANNORAY, *ibid.*, p. 417-422.

(30) DU MÊME, *ibid.*, p. 412-413.

et comblé à la phase finale de l'occupation du site (1^{er} siècle avant J.-C.). Tout en gardant son caractère de passage couvert, l'accès aurait été alors reporté plus à l'Ouest et reconstruit suivant un axe différent. Dans la plaine, de nouveaux ensevelissements ont été reconnus appartenant au groupe du Grand-Bassin II (milieu du VI^e et début du IV^e siècles).

Mais il n'y a pas que ces grands chantiers qui aient retenu l'attention des fouilleurs. De nombreux *oppida* provençaux et languedociens ont été l'objet de recherches attentives : camp à triple enceinte au Mont Lauze (Alpes-Maritimes), avec cabanes hallstattiennes et épées à antennes ; lessons des âges du Fer et gallo-romains, traces de foyers dans un abri en contre-bas⁽³¹⁾ ; -- habitats et fonds de cabanes du Néolithique au Carolingien à Saint-Estève (Ollioules, Var)⁽³²⁾ ; oppidum du Castelet, à Fontvieille (Bouches-du-Rhône), défendant le passage des marais, avec couche grecque du VI^e siècle, directement sous-jacente à un horizon médiéval ; à l'intérieur du rempart, traces d'habitations, coupes attiques à figures noires, coupe éolienne, poterie indigène peignée des sites de La Tène, imitations des coupes ioniennes, amphores⁽³³⁾ ; -- oppidum de la Teste-Nègre, aux Pennes-Mirabeau (Bouches-du-Rhône), céramiques indigènes à décors de dents de loup, campaniennes, amphores gréco-italiques à engobe blanc rappelant celles de l'épave du Grand-Congloué, puniques, fibules de La Tène II⁽³⁴⁾ ; -- oppidum du plateau de Pierredon, à Eyguilles (Bouches-

du-Rhône), restes d'un pressoir à huile⁽³⁵⁾ ; -- au sommet de l'éperon de La Plaine, à Peipin (Basses-Alpes), oppidum avec enceinte comportant deux murs transversaux, poterne à chicane dans l'angle N.-E. et, à l'extrémité Sud-Est, tumulus à enceinte circulaire à la base, couches de cendres et lessons de grands vases à cordons et impressions digitales⁽³⁶⁾ ; -- station néolithique du Vieux-Carniol, à Carniol (Basses-Alpes), réoccupée au premier âge du Fer⁽³⁷⁾ ; -- fonds de cabanes au Roc de Conilhac, sur une éminence au Sud de Gruissan (Aude), contemporains de la période de transition entre les âges du Bronze et du Fer et du Hallstattien⁽³⁸⁾ ; -- au Pech Maho de Sigean (Aude), en avant du mur d'enceinte, un deuxième appareil, large de 0 m. 80, séparé des remparts par un fossé sec formant contre-escarpe, procédé de fortification identique à celui qui, à Saint-Blaise (Bouches-du-Rhône), protégeait la colonie massaliote, exemple parfait d'un emprunt fait par les indigènes aux constructeurs marseillais au IV^e siècle avant l'ère⁽³⁹⁾ ; -- nouveaux sondages dans l'*oppidum* de La Monédière à Bessan (Hérault) dans les fonds de cabanes ayant des tessons ioniens et attiques à figures noires allant jusqu'au VI^e siècle avant J.-C. et montrant que le site a été occupé un quart de siècle avant celui d'Ensérune ; -- sondages dans l'*oppidum* de La Roque, entre Montpellier et Mèze (Hérault), au confluent de la Mosson et du Coulazon, entouré à l'Ouest et au Sud par une enceinte cyclopéenne⁽⁴⁰⁾, maisons rectangu-

(31) J. AUBIN, *BSPF*, LI, 1954, p. 409 ; *Bull. et mém. inst. fouilles de préhist. et d'archéol. Alpes-Maritimes*, II, 1929-1953, p. 77-82.

(32) S. GAGNIÈRE, *Gallia*, XII, 1954, p. 124.

(33) F. BENOIT, *ibid.*, p. 430.

(34) DU MÊME, *ibid.*, p. 431.

(35) DU MÊME, *ibid.*, p. 431-432.

(36) H. ROLLAND, *ibid.*, p. 446-447.

(37) S. GAGNIÈRE, *ibid.*, p. 211.

(38) M. LOUIS, *ibid.*, p. 111-113.

(39) J. JANNORAY, *ibid.*, p. 415.

(40) DU MÊME, *ibid.*, p. 416.

lares en pierres sèches et, dans l'une d'elles, un grand autel-foyer en argile cuite, entouré de murettes et décoré sur deux de ces côtés par un triple registre d'ornements incisés, sortes de grecques près du bord, chevrons losanges, sur les deux autres côtés deux registres de grecques et de losanges et, dans chaque angle intérieur, quatre chevrons; à la surface couches de cendres contenant des os d'ovidés et, au centre, quatre chenets de terre-cuite sans têtes avec cercles incisés sur les flancs, une tête de bélier isolée et huit disques supports de vases⁽⁴¹⁾; -- fouilles sur le versant Nord-Ouest de l'oppidum de Murviel-lès-Montpellier (Hérault), maisons rectangulaires, longées au Sud par une canalisation, mosaïquées en *opus testaceum* et enduits peints, sur une terrasse soutenue à l'aval par un important *analemma* en moellons, disposés en assises isodomes: aménagements du 1^{er} siècle de notre ère, succédant à des installations de La Tène III, dont des éléments architecturaux d'un monument dressé sur une terrasse surplombant les maisons⁽⁴²⁾; -- mêmes dispositions dans l'oppidum de Vié Cloutat, à Mons et Monteil (Gard), dominant la vallée de la Droude, entouré d'une enceinte cyclopéenne et réoccupé aux temps gallo-romains⁽⁴³⁾; -- vestiges de l'occupation hallstattienne dans la région de Montpellier⁽⁴⁴⁾.

Ces diverses découvertes n'apportent seulement pas des précisions nouvelles sur les modalités de l'occupation de la Provence et du Languedoc dans l'espace et dans le temps, elles renseignent aussi

sur les croyances des populations de la Gaule Méridionale: cultes du foyer et des divinités domestiques; popularité dans le pays d'Aix et le Comtat-Venaissin (découverte des marais de Calissanne, Bouches-du-Rhône)⁽⁴⁵⁾ du culte de *Belenus*, apporté par les Vénéto-Illyriens et, à Saint-Remy-de-Provence, on saisit un moment du passage des divinités indigènes au panthéon gréco-romain.

La multiplicité des découvertes de tessons grecs dans ces *oppida* est le témoin des efforts faits par les commerçants marseillais pour ouvrir à leur trafic les marchés gaulois, et cela dès le siècle même de leur installation en Occident. Avec leurs pacotilles, pénétreront aussi dans le Languedoc de nouveaux modes de construction adoptés par les habitants des *oppida*. D'autres documents, trouvailles d'amphores italiques sur la plage du Grand-Radeau, aux Saintes-Maries-de-La-Mer (Bouches-du-Rhône)⁽⁴⁶⁾, et au large de la côte rocheuse des Albères (Pyrénées-Orientales)⁽⁴⁷⁾, se rattachent au commerce italique des vins au dernier siècle avant l'ère.

Pour le centre de la France des inventaires ont été publiés sur les camps, enceintes et stations gauloises reconnus dans la Haute-Loire⁽⁴⁸⁾ et la haute et moyenne Corrèze⁽⁴⁹⁾. Dans ce dernier département, la grotte du Puy-Gérald ou des Contrebandiers, à Lissac⁽⁵⁰⁾, a été occupée au Hallstattien et entre 50 avant et 50 après J.-C.; au Puy du Tour, à Monceaux⁽⁵¹⁾, des sondages au

(45) J. GOURVEST, *Ogam*, VI, 1954, p. 257-262.

(46) F. BENOIT, *Gallia*, XII, 1954, p. 432.

(47) J. JANNORAY, *ibid.*, p. 140.

(48) P. BALLET, *Bull. soc. sc. nat. et d'archéol. Haute-Loire*, XVII, 1954, p. 69-88.

(49) M. VAZELLES, *Bull. soc. lill. sc., et arts Corrèze*, 1954, 1^{re} livr., p. 23-39.

(50) P. F. FOURNIER, *Gallia*, XII, 1954, p. 198.

(51) DU MÊME, *ibid.*, p. 197-198.

(41) DU MÊME, *ibid.*, p. 422-423.

(42) DU MÊME, *ibid.*, p. 423.

(43) DU MÊME, *ibid.*, p. 424-425.

(44) J. AUDIBERT, *Cahiers ligures de préhist. et d'archéol.*, III, 1954, p. 101-113.

sommet de l'éperon rocheux, entouré par la boucle de la Dordogne et de ses affluents, la Malefarge et la Souvigne, ont amené la découverte d'une stratigraphie depuis le Néolithique jusqu'au 1^{er} siècle avant notre ère. Dans le Cantal, les plateaux de Charmensac⁵² et de Saint-Victor-sur-Massiac ont été habités depuis le Hallstattien. Des fortifications ont été relevées à La Calcidouze et aux Grands Causses de Saint-Georges-de-Levéjac⁵³, sur la partie Nord-Ouest de l'*oppidum* de La Garenède (Aveyron), au-dessus de La Graufesenque, entouré d'une enceinte avec amorce de chemin pavé, les tessons recueillis se rapportent à la transition entre les deux âges du Fer et aux II^e et I^{er} siècles avant J.-C.⁵⁴ ; — en Dordogne, le camp de Pouyoulet⁵⁵, fermé au Sud par un gros rempart et un large fossé, abritait, au VI^e et V^e siècles, un petit établissement industriel (scories de fer). Sur le niveau néolithique, les Hallstattiens avaient installé un *oppidum* au Camp de César, à Saint-Amand (Cher)⁵⁶. Des fonds de cabanes de la fin du deuxième du Fer à Villeneuve-la-Guyard (Yonne)⁵⁷ ont donné des poteries du type de celles recueillies à l'*oppidum* de Vix (Côte-d'Or), dont la coupe stratigraphique a été dressée⁵⁸. La poursuite des fouilles de cette station a fait connaître un nouveau site hallstattien sur le Mont Lassois, localisé sur le flanc de la montagne, face à la vallée de la Seine, et

comparable par sa richesse au gisement fouillé par J. Lagorgette : milliers de tessons à décors peints, fibules de types variés, bracelets, torques fragmentés, boutons d'appliques, anneaux de jambes, boucles d'oreilles, épingle à tête ornée en bronze, clous de fer, balle de fronde en argile. Ce gisement V, qui correspond à une occupation très dense, est daté par la présence d'un pied de coupe ionienne et un rebord de couvercle d'amphore attique. Une importante précision pour le début de l'histoire du site est apportée par la découverte d'un nouveau tumulus au pied de la montagne, à proximité du tumulus princier arasé lui aussi. Le caractère de la céramique et la présence de deux épingles de bronze, dans le tertre funéraire de 32 mètres de diamètre à la base, primitivement en terre avec seulement une ceinture de pierres enfermant en son milieu un *loculus* de pierre, permet de faire remonter, d'une façon certaine, l'occupation au début du Hallstattien, soit le VIII^e siècle avant notre ère, date que laissent déjà entrevoir quelques objets archaïques du gisement I, malheureusement trouvés dans des conditions stratigraphiques défectueuses.

Dans cette même Bourgogne, certains lieux-dits médiévaux évoquent le souvenir de fortifications⁵⁹, peut-être de stations gauloises de pasteurs, auprès des pacages et des points d'eau, le bétail étant alors la principale monnaie d'échange. Des sondages récents à l'*oppidum* de Mesmont (Côte-d'Or) ont précisé l'existence de cinq horizons, du Néolithique, de l'âge de Bronze, de

(52) DU MÊME, *ibid.*, p. 196.

(53) L. BALSAN, *ibid.*, p. 103.

(54) DU MÊME, *Mélanges...*, II, p. 35-38.

(55) C. BARRIÈRE, *Bull. soc. hist. et archéol. Périgord*, CXXXI, p. 49-52.

(56) *Le Berry républicain*, 24 août 1954.

(57) R. LOUIS, *Gallia*, XII, 1954, p. 523.

(58) R. JOFFROY, *Germania*, 32, 1954, p. 59-65; *Bull. soc. archéol. et hist. Châtillonnais*, 1954, p. 130-131.

(59) P. LEBEL, *Rev. archéol. Est*, V, 1954, p. 87-90.

Hallstatt et de La Tène⁶⁰. Le puits funéraire de Boucharai, à Lux (Côte-d'Or), relève des agglomérations installées au Bronze et au Fer, autour du gouffre d'Aurélien⁶¹. Pendant ces mêmes périodes, les sablières de la vallée de la Seine, à l'Est de Troyes (Aube), ont été le siège d'une importante occupation dans les flots et les marécages aux bords des rivières et des voies d'accès⁶². La fréquence des inondations en aval et en amont de Troyes explique les déplacements successifs des établissements.

Dans l'Est, la reprise des fouilles sur la colline du Château, à Prétin (Jura), a permis de préciser la date de construction du retranchement occidental, contemporain de la période II des « champs d'urnes ». Plus tard, au Hallstattien, sur l'emplacement du cimetière, des travaux furent entrepris, mais toute cette partie du site reste toujours occupée par des tombes à inhumation et à incinération⁶³. Une fortification assez complète, vallum barrant l'éperon, murs en chicane, parapets et, vers l'extrémité de la pointe, un réduit, assurait la défense de l'oppidum du Châtelet, à Vitry-les-Nogent (Haute-Marne)⁶⁴. En Alsace, on a reconnu l'existence d'habitats hallstattiens à Bilwisheim, à Gingsheim et à Hohfrankenheim (Bas-Rhin)⁶⁵. En Bretagne, dans la presqu'île de La Torche, à Plomeur (Finistère), un important habitat avait été installé,

au début de l'âge du Fer, sur l'emplacement d'un tumulus. Les mobiliers montrent une persistance des industries du Bronze à cette date⁶⁶.

Les découvertes ne sont pas moins importantes dans le domaine funéraire des âges du Fer. L'abri sépulcral des Points-Rouges, à Quinson (Basses-Alpes)⁶⁷, abritait une curieuse sépulture hallstattienne, pratiquée à l'Est, le long de la paroi rocheuse, dans laquelle gisait un squelette, la tête au Sud-Ouest, les membres allongés, accompagné d'un mobilier : sur le ventre une ceinture en tôle de bronze, ornée au repoussé de ponctuations et de bossettes ; à droite du bassin, un pic taillé dans un galet calcaire ; sur les tibias et sur le thorax, des lames de silex. L'intérêt de cette trouvaille est dans les rites de la sépulture près de laquelle, au centre de l'abri, se dresse une sorte de bétyle et, peints sur la voûte, juste à l'aplomb de celui-ci, deux grosses ponctuations rouges. Deux autres ponctuations, semblables, mais plus petites, ont été relevées, l'une à la verticale du crâne de l'inhumé, l'autre à celle d'une demi-mandibule gauche de sanglier. Au début du Hallstattien appartiennent les mobiliers des deux tombes de la grotte du Creux de Miège, à Mireval (Hérault), deux épingles de bronze à tête globuleuse, une à tête enroulée et des tessons incisés et peignés⁶⁸, ainsi que le nouveau tumulus de Vix⁶⁹.

A la civilisation des champs d'urnes se rattachent : une incinération, au lieu dit « Le Haut de la Noue du Polpier »,

(60) Em. GUYOT, *Le Bien Public*, 6-7 mars 1954.

(61) Abbé J. JOLY, *Sous le plancher*. Spéléo-club Dijon, n° 2, 1954, p. 7-14.

(62) DRIOTON, *Almanach de l'Indépendant de l'Aube*, 1954, p. 58-64.

(63) L. LERAT, *Gallia*, XII, 1954, p. 473-474.

(64) P. BALLET, *Bull. sc. nat. et archéol. Haute-Marne*, XVII, 1954, p. 39-55.

(65) P. WERNERT, *Gallia*, XII, 1954, p. 396.

(66) P. R. GIOT, *ibid.*, p. 407-408.

(67) B. et B. BOTTET, *BSPE*, LI, 1954, p. 310-321 ; — S. GAGNIÈRE, *Gallia*, XII, 1954, p. 122.

(68) R. P. CHARLES, *BSPE*, LI, 1954, p. 200.

(69) *Rev. archéol. Est*, V, 1954, p. 228.

à Écurey-le-Repos (Marne), dont l'urne cinéraire était recouverte par une assiette ornée à l'intérieur de combinaisons de cercles et de demi-cercles⁷⁰ ; - des incinérations déposées dans une excavation circulaire, protégées par un bloc de grès, pratiquée dans une enceinte rectangulaire réutilisée au second âge du Fer, au lieu-dit « Le Charmont », à Vert-la-Gravelle (Marne)⁷¹ ; - - près d'Auxerre, aux abords de la ferme de Champagne, un « champ d'urnes » est contigu à une enceinte circulaire, et dans la sablière Brojon, une tombe a donné une épingle à collerette de la phase préliminaire des « champs d'urnes ». Il serait intéressant de pouvoir dater exactement les enceintes découvertes dans les sables alluvionnaires des environs d'Auxerre, délimitées par des fossés comblés avec une terre noire⁷². La présence, près du ruisseau de Tollemesse, à Férolles (Loiret), au lieu-dit « Le Martroye », de sépultures de cette civilisation marque un nouveau jalon de son expansion en direction de la Gaule Centrale⁷³. Faut-il rapporter à ces groupes la fibule à agrafe circulaire et ardillon libre, recueillie au Mont Hérapel⁷⁴, et un cénotaphe du tumulus V de Montaubert, à Salles-la-Source (Aveyron), mal délimité, dont la table manque, à *cella* orientée N.-O.-S.-E. et qui n'a pas été utilisé⁷⁵ ? A Bréviandes (Aube)⁷⁶, l'exploitation d'une sablière mit au jour une sépulture hallstattienne à inhumation, dont le mobilier, détruit par

les ouvriers, comprenait un vase, un bracelet de bronze orné de dents de loup et un autre en schiste. Des cimetières du Bronze et du Fer ont été signalés à Villeneuve-la-Guyard (Yonne) et à Saint-Louis-les-Sens⁷⁷.

Une attention particulière sera prêtée à la publication d'une étude d'H. Lorimy⁷⁸ sur le tumulus de Cérilly (Côte-d'Or), fouillé en 1863, connu seulement par un court résumé. L'existence, à Cérilly non loin du Mont Lassois, d'un énorme tumulus, laisse entrevoir son appartenance au groupe des tombes princières de Vix et des Mousselots, à Sainte-Colombe. Mais aux temps où H. Lorimy rédigeait son article, on ne soupçonnait pas encore l'importance de l'*oppidum* hallstattien du Mont Lassois. En raison du caractère très incomplet de la fouille, à l'exception d'un anneau d'or, on ne sait presque rien du mobilier funéraire. Toutefois, les tringles de fer, les unes droites, les autres cintrées, ne peuvent représenter les grilles d'un foyer. Elles appartiennent vraisemblablement au reste d'un trépied, analogue à celui du tumulus de La Garenne, à Sainte-Colombe. Malgré les incertitudes, conséquences de recherches mal conduites, il y a de grandes probabilités pour que cet énorme tumulus appartienne au groupe des sépultures princières de Vix. Une autre découverte, à peu près contemporaine, celle d'un cimetière à tombes plates sur l'emplacement de la gare de Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or), s'étalant sur les périodes de La Tène I et II, pose un certain nombre de problèmes⁷⁹. En effet, la plupart des tombes de La Tène I de la région se

(70) G. GOURY, *NH*, 1954, p. 150-151.

(71) DU MÊME, *ibid.*, p. 151-152.

(72) R. KAPPS, *Rev. archéol. Est*, V, 1954, p. 203-204.

(73) R. LOUIS, *Gallia*, XII, 1954, p. 505-506.

(74) E. BERGTHOL, *Cah. lorrains*, VI, 1954, p. 7.

(75) L. BALSAN, *Gallia*, XII, 1954, p. 103.

(76) J. BAUER, *Almanach de l'Indépendant de l'Aube*, 1954, p. 57-58.

(77) *Ann. Bourgogne*, XXIV, 1954, p. 130.

(78) H. LORIMY, *Bull. soc. archéol. et hist. Châtillonnais*, 1954, p. 131-134.

(79) R. JOFFROY, *ibid.*, p. 135-138.

présentent sous la forme de sépultures adventices dans un tumulus, dont la tombe centrale remonte au Hallstattien. Toutefois des tombes plates sont connues à Nod-sur-Seine, à Beulan-sur-Ource, presque toutes creusées dans une gravière. Tombes plates et tombes sous tumulus sont contemporaines, puisque leurs mobiliers funéraires sont identiques, mais on ne peut les assimiler intégralement aux sépultures marniennes. On constate en effet dans les tombes du Châtillonnais l'absence de terre noire, étrangère au site, et de céramiques. On peut alors supposer que les porteurs de la civilisation de La Tène I, établis en Châtillonnais, n'étaient pas des Marniens.

Une cinquantaine de tumulus des âges du Fer s'étendent sur le territoire de Baccon (Indre)⁽⁸⁰⁾. Dans la Haute-Marne, à l'intérieur de l'enceinte du Châtelet, à Vitry-les-Nogent⁽⁸¹⁾, se dressent trois tumulus du début du Hallstattien et de La Tène I.

En Alsace, les sépultures à inhumation hallstattiennes de la sablière de Bischoffsheim (Bas-Rhin), pratiquées dans le loess et le lohm, ont donné deux bracelets tonnelets en lignite, deux anneaux en fil de bronze enroulés en sphères et un cercle tubulaire⁽⁸²⁾. Dans le même département, à Schweighouse⁽⁸³⁾, un cimetière à tombes plates de la fin du Hallstattien et du début de La Tène a été découvert au lieu-dit Schelmenwasen. Dans le Haut-Rhin, les mobiliers funéraires des tombes plates à inhumation, trouvées au cours de terrassement à la sortie Sud de Colmar,

entre la route et la voie ferrée⁽⁸⁴⁾, appartiennent au Hallstatt B et, dans la forêt de Kastenwald, un tertre funéraire contenait huit sépultures : une incinération du Hallstatt b (environ 800 avant J.-C.), une inhumation du H. c avec épée de bronze et six du H. d. L'intérêt de la découverte est de faire connaître la présence, dans un seul tumulus, de tombes appartenant à trois périodes successives du Hallstattien, supposant alors l'utilisation du même tertre pendant plus de trois cents ans, de 800 à 500 avant notre ère.

Dans le Midi de la Gaule, une tombe ouverte au lieu-dit « La Médecine », à Villeneuve-de-Volx (Basses-Alpes), s'apparente par son contenu aux sépultures du cimetière d'*Ugium* (Saint-Blaise)⁽⁸⁵⁾. La trouvaille d'une rouelle gravée et de bossettes en bronze dans la grotte de Couillou (Ariège), laisse entrevoir un dépôt funéraire de la fin de l'âge du Bronze ou du début du premier âge du Fer⁽⁸⁶⁾. A La Ronce, (Sainte-Geneviève-des-Bois, Loiret)⁽⁸⁷⁾, la sépulture à incinération centrale, sous une voûte circulaire, contenait une urne de bronze hallstattienne ; les tombes adventices, dont l'une a donné une fibule à timbale et un stamnos de bronze enveloppé d'étoffe, appartiennent à la période de transition entre le Bronze et le Fer.

La reprise des fouilles dans le cimetière de Charmont à Vert-la-Gravelle (Marne) a prouvé que les sépultures étaient entourées par des enceintes déterminées par un fossé aussi profond que large, creusé en

(80) Abbé J. NOUËL, *Rev. archéol. Est*, V, 1954, p. 205.

(81) P. BALLET, *Bull. soc. sc. nat. et archéol. Haute-Marne*, XVII, 1954, p. 39-55.

(82) Abbé A. GLORY, *Cahiers d'archéol. et d'hist. Alsace*, 134, 1954, p. 20-24.

(83) J.-J. HATT, *Gallia*, XII, 1954, p. 487-488.

(84) M. JEHL et Ch. BONNET, *Cahiers d'archéol. et d'hist. Alsace*, 134, 1954, p. 25-31. ; — J.-J. HATT, *ibid.*, p. 31-32 ; — *Gallia*, XII, 1954, p. 485-497.

(85) H. ROLLAND, *Gallia*, XII, 1954, p. 447-448.

(86) A. GLORY, *ibid.*, p. 359-360.

(87) H. ZURFLUH, *Rev. archéol. Est*, V, 1954, p. 206.

forme de V, rite qui avait échappé aux premiers fouilleurs, avant tout préoccupés de récolter des objets⁸⁸. La photographie aérienne a révélé la présence de semblables enclos funéraires quadrangulaires à Saint-Denis-les-Sens (Yonne), non loin d'un cimetière à enceintes circulaires du second âge du Fer, à Champagne-sur-Yonne, à Foissy-sous-Vanne. Les nombreuses sépultures de la vallée de l'Yonne, au Nord de Sens, à Sens, à Sainte-Colombe, à Jouancy, à Noslon, à Champigny, à Villeneuve-la-Guyard, témoignent de l'importance du Sénonais au premier âge du Fer⁸⁹. La surveillance archéologique de l'exploitation des sablières des Groseillers et des Mardelles, à Cheny (Yonne), sur la rive droite de l'Yonne entre le confluent du Serein et celui de l'Armançon, a fait connaître un site où habitats et cimetières se superposent depuis le Néolithique jusqu'aux temps mérovingiens, à l'exception de l'âge du Bronze. Et là encore, on retrouve des enceintes circulaires entourant des incinérations contemporaines de la civilisation des champs d'urnes, ou quadrangulaires avec inhumations de La Tène I et II ; deux autres tombes de La Tène II étaient inscrites dans une enceinte délimitée par des trous de poteaux⁹⁰.

L'exploration des tumulus de Dommarrien (Haute-Marne) et des tertres funéraires du Montsaugonnais⁹¹, isolés ou rassemblés par petits groupes, contemporains les uns des « champs d'urnes » (Montseaugon I), les autres du Hallstattien, laissent percevoir les différences entre les mobiliers funéraires du Mont-

saugeonnais et ceux du plateau. Il reste difficile de raccorder le peuplement de ces régions à celui de la Marne, de la Haute-Saône et du Châtillonnais. C'est ainsi que la frontière semble s'être un peu déplacée par rapport à sa situation au premier âge du Fer, et que les tumulus de la bordure du plateau, alors rattachés au groupe du Châtillonnais, reçoivent à la fin de La Tène des objets caractéristiques du Montsaugonnais. A La Tène, les tertres funéraires sont presque tous abandonnés et un hiatus chronologique sépare le Hallstattien de la fin de La Tène I, représentée par de nombreuses sépultures secondaires. Des tombes de La Tène, dont les mobiliers furent en bonne partie dispersés, ont été trouvées à Damery (Marne)⁹², dans une sablière à Rivières-Fosses (Haute-Marne)⁹³, et à Villen-voivre (Meuse), dans une carrière près Le Tombois (Tène I)⁹⁴.

Parmi les découvertes d'objets, on retiendra : l'épée de fer à poignée à sphère de la rue Thénart à Sens (Yonne), se rattachant au groupe hallstattien final du Châtillonnais⁹⁵ ; - - l'anneau de jambe hallstattien d'Augisey (Jura), en bronze plein, cannelé extérieurement, du Musée de Beauvais⁹⁶ ; - - l'éperon de bronze de La Tène III du Musée de Blois⁹⁷, de provenance inconnue, présentant un dispositif nouveau : perpendiculairement au plan déterminé par l'arc de cercle et la pointe, s'étire une tige allongée, devant s'engager dans une gaine solidaire de la chaussure, pour empêcher l'éperon de tourner ; - - le chenet en argile à tête de

(88) G. GOURY, *Gallia*, XII, 1954, p. 151-152.

(89) P. PARRUZOT, *Rev. archéol. Est*, V, 1954, p. 71-73.

(90) R. LOUIS, *Gallia*, XII, 1954, p. 515-517 ; — *Ann. Bourgogne*, XXIV, 1954, p. 130.

(91) Abbé P. MOUTON, *Rev. archéol. Est*, V, 1954, p. 7-24.

(92) G. GOURY, XII, 1954, p. 150.

(93) P. BULLAT, *Bull. sc. nat. ... Haute-Marne*, XVII, 1954, p. 59-60.

(94) E. DELORT, *Gallia*, XII, 1954, p. 481.

(95) R. LOUIS, *ibid.*, p. 517-518.

(96) G. GAUDRON, *BSPP*, LI, 1954, p. 209-271.

(97) DU MÊME, *ibid.*, p. 271.

bélier de Lillebonne (Seine-Maritime)⁹⁸, et le torse cuirassé à ocelles, avec pectoral orné d'une rouelle à six rayons, et ceinturon à boucle ovale, trouvé dans un labour au Sud-Est du château de Corneil, à Fox-Amphoux (Var)⁹⁹.

Dans le classement des agrafes de ceinture hallstattiennes¹⁰⁰, le type de Châtillon-sur-Seine, découpé dans une plaque de tôle de bronze, à talon rectangulaire avec trois pattes de fixation, prolongées par un appendice triangulaire terminé par un crochet et ornés au trémolo d'un décor de zigzags, est le modèle le plus ancien, datant de la fin du Hallstatt II ou du début du Hallstatt II *b*. L'aire de dispersion en est relativement restreinte, Champagne, Franche-Comté et Bourgogne.

A propos de deux céramiques de la vallée du Gardon, conservées au Muséum de Nîmes, des précisions chronologiques sont données pour la poterie dite de Polada : tasses surbaissées à bouton cylindrique, Bronze II ; languette ou bouton, Bronze III-IV ; anses *ad ascia*, ou lunulées, âge du Fer¹⁰¹.

Les rapports de la religion et de la représentation de la figure humaine dans l'art celtique, où le masque joue un rôle capital, expression de la partie pour le tout, rendent vraisemblable l'accession des Celtes à une conception personnelle du divin et cela contrairement aux traditions généralement admises. Mais cette notion du divin se serait maintenue dans les limites d'un art, jugulé par des images

symboliques de forces naturelles éparses et obscures¹⁰².

Du trésor de Maunon (Morbihan), seules ont subsisté 16 pièces trouvées à même la terre du champ, dit « La Bande du Pé », à la ferme du Grand-Vallet¹⁰³. Les monnaies, statères coriosolites, correspondent à des coins déjà connus et représentent la découverte la plus méridionale, faite dans les limites de la cité de Corseul. Le statère, en or blanc, portant à l'avers un profil humain, au revers, la moitié inférieure d'un corps de cheval, un cercle perlé à rayons, trouvé à Saint-Alban (Lozère), se rattache à la dernière période du monnayage arverne¹⁰⁴. La pièce d'argent, recueillie à La Bruyère (Tarn), près de l'ancienne ferme du Rec¹⁰⁵, offre une imitation encore peu déformée d'une drachme de Rhoda. Le statère d'or, trouvé dans un jardin, au Mans (Sarthe), rue Mangeard, vers le faubourg de Pontlieue¹⁰⁶, tête laurée à gauche avec triangle pommelé sur la joue, aurige tenant le *rexillum* et le cheval androcéphale au-dessus d'un guerrier au revers, a probablement été frappé dans la ville même. Au sujet d'une monnaie gauloise¹⁰⁷, cheval et bucrâne sur une face, cerf debout la queue repliée en S, sur l'autre, on rappelle le symbolisme du cerf, Cernunnos et le dieu au cerf du Donon, dont la masse domine la vallée de la Bruch, lieu de la découverte. Le trésor de monnaies gauloises et romaines d'Hussigny-Godbrange (Meurthe-et-Moselle), où dominent les

(102) P. LAMBRECHTS, *Over Kunst en Werel-beschouwing der Kellen*, *Varia historica*, 1954, p. 55-69.

(103) P. MERLAT, *Gallia*, XII, 1954, p. 168.

(104) A. SOUTOU, *P.-V. ... Lozère*, 1954, p. 403-404.

(105) P. LABROUSSE, *Gallia*, XII, 1954, p. 227.

(106) P. CORDONNIER-DÉTRIE, *ibid.*, p. 172.

(107) E. LINCKELHELD, *Cahiers d'archéol. et d'hist. Alsace*, 134, 1954, p.

(98) M. YVART, *Bull. soc. normande ét. préhist.*, XXXV, 1954, p. 137-143.

(99) F. BENOIT, *Gallia*, XII, 1954, p. 436-437.

(100) R. JOFFROY, *Rev. archéol. Est*, V, 1954, p. 305-311.

(101) J. ARNAL, *BSPF*, LI, 1954, p. 389-391.

frappes Trévires, a vraisemblablement été enfoui sous le règne d'Auguste¹⁰⁸.

Une étude récente¹⁰⁹ sur le statère de Vercingétorix à la tête casquée conclut à l'authenticité de la monnaie, réfute les arguments tirés du silence des auteurs, et dresse le catalogue caractérisant de ces pièces, procédé permettant de distinguer les frappes authentiques de leurs copies¹¹⁰. Dans l'examen des constituantes d'un trésor de monnaies gauloises, le pourcentage des catégories représentées détermine le caractère spécifique d'une encaisse. Ainsi le trésor des Coriosolites du Petit-Celland (Manche) et de Jersey renferme trois séries également réparties. Ces dépôts ont donc une commune provenance, dont la cartographie peut indiquer les centres de dispersion¹¹¹.

Que faut-il conclure des contremarques relevées sur les monnaies gauloises, par l'apposition d'un poinçon de petit diamètre postérieurement à leur mise en circulation¹¹²? La contremarque avait pour objet de donner provisoirement cours à des espèces émises hors du pays.

L'aire de dispersion des monnaies d'or, attribuées aux Aulerques Cénomans¹¹³ correspond à une unité numismatique, bien que ne relevant pas de ce groupe, mais dépendant d'un centre situé en pays venète. Ils témoignent de relations commerciales avec les Redons et les Namnètes, à la fois par terre et par le cours de la Vilaine, puis vers les rades osismiennes.

La présence dans les enfouissements de

monnaies de potin peut s'expliquer par des pertes de guerre ayant raréfié le numéraire et la nécessité de nouvelles frappes que les Romains n'assuraient pas. Elles correspondent à des espèces de petite valeur, émises par les Gaulois après la conquête et probablement jusque sous le règne d'Auguste, attestant peut-être un souci du vainqueur de laisser au vaincu une illusion de liberté¹¹⁴. De même dans le Nord-Ouest de la Gaule, entre l'Armorique, la Loire et l'Escaut, on relève l'existence d'un numéraire de petit module frappé sur des flancs d'argent à titre plus ou moins bas, succédant à des émissions préromaines disparues au cours des guerres de la conquête¹¹⁵.

Les modalités de la technique pour la fabrication des monnaies à la croix languedociennes et du bassin garonnais, imitées des pièces de Rhoda, ont été l'objet de recherches nouvelles¹¹⁶. Signalons, plus pour la qualité de ses reproductions que pour ses interprétations philosophico-esthétiques, fondées sur un classement chronologique sujet à caution, un ouvrage sur les monnaies gauloises¹¹⁷.

V

ÉPOQUE GALLO-ROMAINE

I. La conquête. - Travaux militaires. -

Ce ne serait plus au confluent du Rhône et de la Durance qu'on doit rechercher le site de la bataille livrée, en 102 avant J.-C., par Marius aux Ambrons et aux

(108) P. C. VIAN, *Ogam*, VI, 1954, p. 195-198.

(109) J. B. COLBERT DE BEAULIEU, *Rev. belge de numism.*, 1954, p. 57-74.

(110) DU MÊME, *Ogam*, VI, 1954, p. 289-295.

(111) DU MÊME, *Bull. soc. fr. numism.*, 1954, p. 242-243.

(112) DU MÊME, *Gallia*, XII, 1954, p. 55-72.

(113) DU MÊME, *Mém. soc. d'hist. et d'archéol. Bretagne*, 34, 1954, p. 5-38.

(114) DU MÊME, *Ogam*, VI, 1954, p. 92-94.

(115) DU MÊME, *ibid.*, p. 119-126.

(116) DU MÊME, *ibid.*, p. 126-130.

(117) Lancelot LENGVEL, *L'art gaulois dans les médailles*, Paris, 1954.

Teutons, mais au confluent du Rhône et de l'Isère, où était placé son camp d'observation, alors que son camp de bataille aurait été dressé sur la colline des Baumettes¹. Descendant au Sud-Ouest sur les rives de la Torse, par deux fois à vingt-quatre et quarante-huit heures d'intervalle, Marius écrase successivement ses ennemis. On se demande quels rapports pourraient être établis entre la statuaire d'Entremont et un triomphe de Marius en souvenir de cette victoire.

Est-il trop téméraire d'espérer qu'après les résultats négatifs des fouilles de Châtillon et de Myon (Doubs), la hache de guerre soit définitivement enterrée entre partisans d'Alaise et d'Alise²?

L'examen des itinéraires suivis, lors de la campagne des Gaules, ne cesse de retenir l'attention. La géologie, la géographie et ce qu'on peut reconnaître du tracé des anciennes pistes gauloises à travers le Chalonnais, laisserait supposer que les Helvètes auraient pu, au cours de leur marche, franchir la Saône plutôt à Trévoux qu'à la hauteur de Mâcon³. Une agglomération gauloise aurait existé à Beurey, près de Saint-Gervais-sur-Couches, de même que la forêt de Voluse aurait joué un rôle dans cet épisode. Dans la recherche de ces itinéraires, on doit tenir compte des facilités apportées aux problèmes du transport du matériel militaire et des moyens offerts sur place au ravitaillement. En essayant de préciser le tracé du chemin suivi par César, passant du territoire des Helvètes à celui des Arvernes au cours de l'hiver 52 (*B. G.*, VII, 8, 2-3), on est amené à prêter une certaine importance

à un site archéologique situé près de Roux (Ardèche), au voisinage de Montpezat, dans la vallée de la Fontaulière, non loin du col du Pal, franchi par César: là, au Marugier, près d'un chemin dallé, s'étend un habitat entouré d'une double enceinte⁴.

Un détail de la topographie d'Alise-Sainte-Reine permet l'explication des termes, *declivita* et *deuxa*, qui apparaissent dans le texte des *Commentaires* relatifs à la dernière bataille de 52⁵. Il s'agit des pentes descendues par César au cours de son ultime manœuvre, pour rejoindre dans la plaine le corps de Labienus. César quitte alors son poste de commandement de Flavigny, mais ce mouvement n'a pu se développer qu'en deux temps, la montagne de Flavigny offrant deux pentes successives, détail topographique relevé par César.

L'un des passages les plus obscurs des *Commentaires* est celui qui traite de la campagne contre les Venètes⁶. Un certain nombre des problèmes qu'il pose restant en suspens par suite du manque de données précises, il est vain de rechercher l'emplacement exact d'une bataille navale, dont on ignore trop de circonstances. Elle ne se serait toutefois pas déroulée au large du Croisic ou de la Cornouaille. D'autre part, on ignore si César a longé la côte morbihannaise au Nord ou au Sud, il n'a pas cependant longé la Brière. On ne possède enfin aucune précision autorisant un choix entre Saint-Gildas et Arzon pour le site du camp césarien, mais il est peu vraisemblable qu'il ait occupé les hauteurs de Guérande. Ces imprécisions trouvent leur explication dans le caractère même de l'ouvrage, simple schéma,

(1) A. DONNADIEU, *REA*, LVI, 1954, p. 281-296.

(2) L. LERAT, *Gallia*, XII, 1954, p. 471-472.

(3) M. BONNEAU, *Mém. soc. d'hist. et d'archéol. Chalon-sur-Saône*, XXXIII, 1954, p. 86.

(4) J. SAUTEL, *Gallia*, XII, 1954, p. 453.

(5) E. de SAINT-DENIS, *ibid.*, p. 252-258.

(6) M. DENIS, *Annales Bretagne*, LNI, 1954, p. 126-153.

œuvre de circonstance et de propagande⁷. La campagne contre les Venètes a comporté la seule grande bataille navale des Gaules, mais ces populations furent loin d'avoir été exterminées, puisque dans la suite elles prennent part à trois soulèvements généraux. Il n'est donc pas surprenant qu'on soit amené à apporter des restrictions à la réalité de la répression césarienne. Des vaisseaux avaient échappé au désastre et quelques princes et leurs clientèles avaient pu fuir vers la côte anglaise du Sud-Ouest, suivant la vieille route des trafiquants vers le minerai. On retrouvera dans le Wessex ces colons armoricains, installés dans les Hill-Forts B, centres de leur domination sur une paysannerie passive. On peut aussi interpréter les textes relatifs à la campagne de 56 à la lumière des découvertes archéologiques. César, avant la bataille navale, livrée à proximité de la côte morbihannaise, au large de la presqu'île de Rhuis, n'a pas pénétré dans les terres au-delà d'une ligne courant de Vannes à l'embouchure de la rivière d'Auray. À l'Ouest de cette ligne, des chambres souterraines, abris ou cachettes, se rattachent à la lutte antérieure ou postérieure à l'exode des Venètes. Ceux-ci en fuyant ont pu emporter une partie de leurs biens et de leur encaisse métallique. L'existence d'un monnayage venète, au temps de l'indépendance, est prouvée par la multiplicité des dépôts, mais il est à remarquer que, rares sur leur propre territoire, ceux-ci sont nombreux à l'Est et à l'Ouest de leurs frontières, comme si la fuite du numéraire vers l'extérieur de la cité était la conséquence de leur lutte contre les Romains et de leur défaite. Et cette constatation vient à l'appui de la

réalité de la part active prise par ces groupes à la lutte contre l'envahisseur aux côtés de la confédération armoricaine et apportent de sérieuses présomptions en faveur de la survivance du gros de la population et des relations avec la Grande-Bretagne⁸. Le trésor de guerre de l'État venète n'est pas au fond de la mer. Il serait resté sur une base voisine d'un port où se concentrait la flotte bloquée, aux mains des *reliquii*, c'est-à-dire encore enfoui aujourd'hui, ou pris par César.

On n'hésitera pas à classer dans les opinions téméraires, les divagations d'un curiste et ami des sources, qui attribue aux Romains l'établissement du camp de Chassey⁹, dans le but d'y réunir les baigneurs des thermes de Santenay-les-Bains où Jules César serait venu lui-même faire une cure, pour y réparer les dégâts causés à son organisme par les légendaires orgies romaines, et il se trouve encore un journal pour accueillir de telles inepties.

Signalons un « Vade-mecum historique », rédigé par E. J. Trips¹⁰ au sujet du *De bello gallico*, et une étude de M^{lle} Bertaut sur¹¹ le brigandage dans l'Occident romain sous le Haut-Empire.

2. *Les villes gallo-romaines.* — La civilisation romaine fut essentiellement urbaine. Avant la conquête il n'y avait pas de véritables villes en Gaule : la ville gallo-romaine est un apport de Rome, « symbole omniprésent d'un système religieux, social et politique », comme le remarque P. Grimal¹ dans un petit livre

(7) P. MERLAT, *ibid.*, p. 154-183 ; — F. LE ROUX et Ch. GUYONVARCH, *Ogam*, VI, 1954, p. 51-70, 300-304.

(8) J. B. COLBERT DE BEAULIEU, *Mém. soc. hist. et archéol. Bretagne*, XXXIII, 1953, p. 5-52 ; *Annales Bretagne*, LXI, 1954, p. 184-200.

(9) *Rev. archéol. Est*, V, 1954, p. 303 ; — *Le Bien Public*, 28-VI-1954.

(10) Gand, *De Vlaan*, 1954.

(11) *Annales Midi*, 66, 1954, p. 91.

(1) *Les villes romaines*. Coll. « Que sais-je ? » n° 657. Paris, 1954.

où il a très heureusement condensé ce qu'on sait de l'urbanisme romain, qui diffusa à travers le monde antique des conceptions monumentales, forum, basilique, curie, théâtre, amphithéâtre, thermes, aqueduc, enceinte à portes et arc de triomphe. Cette forte armature urbaine qui a joué un rôle des plus importants dans l'œuvre de la romanisation, n'était cependant pas uniforme et l'auteur a su montrer comment elle s'était adaptée aux tendances particulières et créer des types monumentaux, tels en Gaule les amphithéâtres à scène, répondant aux habitudes et aux goûts d'un peuple.

Des précisions ont été apportées à la topographie du site de Marseille : sur la voie d'Aix, des vestiges de la nécropole grecque du ^v^e-^{iv}^e siècle, bouleversée par les sépultures romaines en tuiles à profil quadrangulaire du ⁱ^{er} siècle de notre ère, et au Bas-Fort-Saint-Nicolas, dans la cour de la caserne des légionnaires d'autres tombes sous tuiles et en amphores remployées pour l'inhumation d'enfants, témoins du cimetière du Bas-Empire s'étendant jusqu'à Saint-Victor².

Deux nouveaux segments de l'enceinte d'Arles (Bouches-du-Rhône)³ ont été relevés : l'un à l'extrémité occidentale de la rue du Refuge, vers le rond-point des Arènes, appartient à la partie Nord du rempart du *castrum* et repose sur un socle entaillé dans le rocher ; l'autre, sous le Palais de l'Archevêque, relève de la muraille du Bas-Empire, avec emploi de blocs moulurés de grand appareil. Dirigée S.-E.-N.-O., elle se situe dans le prolongement de la partie encore visible dans la cour du Muséon Arlaten. Ce serait au ⁱ^{er} mars 327 que la cité aurait pris le nom de *Constantina* et le 10 octobre 353, celui

de *Constantia* : la ville doit donc s'appeler *Constantia* et pas seulement *col(onia) Arelat(ensium)*⁴.

L'histoire urbaine d'Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône)⁵ enregistre de nouveaux progrès, trois découvertes permettant de préciser le périmètre de la colonie et l'orientation du *cardo*. A l'époque augustéenne, le périmètre de l'enceinte d'environ 4.000 mètres se rapproche de celui des grandes cités des vallées du Rhône et de la Seine. Après les troubles du ^v^e siècle qui entraînèrent l'arasement du rempart et la destruction de grands édifices, dont l'amphithéâtre, les parties orientales et méridionales de la colonie sont occupées par un quartier rural chrétien, dont les habitations sont grossièrement établies sur les ruines du Bas-Empire. A une époque plus tardive, un cimetière y installe ses tombes sous tuiles, dont l'une peut être datée de 521. Ce quartier inférieur, la « Ville des Tours », appartenait à l'évêque du Moyen âge et était indépendant du *castrum*, dressé à l'Est de la colonie sur l'emplacement du *castellum* de C. Sextius Calvinus. Au Nord-Est du beffroi de l'Hôtel de Ville, un tronçon du *cardo*, bordé de trottoirs et pavé de grandes dalles a été mis au jour. La direction de la rue, qui semble s'infléchir vers l'Est, après sa rencontre avec le *decumanus*, a donné son orientation aux réseaux d'anciens chemins et aux limites des propriétés du quartier Nord de la ville. Un cimetière, adossé à l'Est à la colline rocheuse, bordait la voie des Alpes, à la sortie de la porte Nord de la colonie, située à la hauteur de la Traverse de l'Hôpital.

Des travaux de voirie à Fréjus (Var)⁶,

(4) H. ROLLAND, *Latomus*, XII, 1954, p. 201-206.

(5) F. BENOIT, *Gallia*, XII, 1954, p. 294-300.

(6) DU MÊME, *ibid.*, p. 437.

(2) F. BENOIT, *Gallia*, XII, 1954, p. 426-429.

(3) DU MÊME, *ibid.*, p. 429.

entre les emplacements du théâtre et du rempart septentrional, n'ont rencontré aucune construction antique. À l'Ouest de la porte de l'Agachon, en dehors de l'enceinte, s'étendait un dépotoir, utilisé aux I^{er} et II^e siècles.

La continuation des recherches dans le quartier de La Villasse, à Vaison-la-Romaine (Vaucluse)⁷, a eu pour premier résultat l'achèvement du dégagement de la maison au Dauphin, dont on possède une description. Au-delà de ces bâtiments, un péristyle se développe sur toute la largeur de la demeure et un bassin à exèdre a été dégagé. On peut se demander si ce dernier ensemble appartient à la maison. La présence d'une entrée particulière sur la rue pourrait indiquer son indépendance. À l'Ouest de cet ensemble, court une rue à colonnade, bordée du côté de la maison par une rangée de boutiques, rattachant la différence d'orientation de la rue et de la demeure. Vers l'Ouest, au-delà d'un égout, un bassin et plusieurs salles, puis à un niveau inférieur, les vestiges d'une nouvelle construction. Ainsi s'esquisse une chronologie de la cité, une première période étant marquée par les vases du I^{er} siècle ; une deuxième, avec poteries de La Graufesenque correspond à la construction des monuments publics et du quartier de Puymin ; après les invasions de 263 s'ouvre une période de reconstruction et une quatrième est contemporaine des grandes invasions. Lors de réparations au pont romain, une partie du tablier ancien a été mise au jour, avec ses rainures pratiquées dans le dallage à un écartement de 1 m. 65.

Les sondages entrepris au pied de l'arc de triomphe d'Orange (Vaucluse)⁸ ont fait connaître l'existence de fondations, rele-

vant d'une construction antérieure à son édification et pouvant représenter les fondations d'une porte placée en arrière d'un rempart.

Dans l'antiquité, le quartier d'Avignon (Vaucluse), s'étendant autour de l'église Saint-Didier jusqu'à la place, avait été occupé par des maisons au II^e, puis aux III^e-IV^e siècles⁹.

L'histoire urbaine de Narbonne est encore imprécise et on accueillera favorablement la collaboration apportée par le regretté abbé Sigal à la topographie des quartiers voisins du forum et de l'enceinte du Nord-Ouest. Sous les caves des rues du Lieutenant-Colonel-Deymes et Rouget-de-l'Isle, l'abbé Sigal avait dégagé un vaste quadrilatère¹⁰, appartenant au sous-sol d'un monument du début du I^{er} siècle de notre ère, rappelant de près les cryptoportiques d'Arles, les galeries du forum de Reims¹¹ et celles du grand édifice de Bayai, devant constituer les *horrea*, réserves des provisions de la ville au voisinage du forum. La vie narbonnaise pendant les trois premiers siècles de notre ère a été retracée d'après les inscriptions dans un mémoire de diplôme d'études supérieures d'histoire présenté par Yolande Gaillard¹² devant la Faculté des Lettres de Montpellier.

Les travaux de reconstruction dans les quartiers sinistrés de Valence (Drôme) ont amené quelques découvertes isolées¹³ : dépotoirs des I^e-II^e siècles dans les jardins de l'ancien couvent de la Visitation ; tronçons du *decumanus* et deux grands égouts dans l'ancien couvent des Trinitaires ; sépultures au quartier Saint-

(9) DU MÊME, *ibid.*, p. 455-456.

(10) A. GRENIER, *ibid.*, p. 93-96.

(11) P. M. DUVAL, *ibid.*, p. 97-99 ; cf. *Gallia*, XIII, 1955, p. .

(12) *Rev. hist.*, CCXIII, 1954, p. 384.

(13) J. SAUTEL, *Gallia*, XII, 1954, p. 453-454.

(7) J. SAUTEL, *ibid.*, p. 451-461.

(8) DU MÊME, *ibid.*, p. 456-457.

Jacques sur l'emplacement du cimetière antique déjà connu.

Deux stratigraphies urbaines ont pu être établies à Saint-Bertrand-de-Comminges (Haute-Garonne) sur l'emplacement de la basilique civile (établissement Bordère)¹⁴, et à Bordeaux (Gironde), le long du mur occidental du Palais Gallien¹⁵. Une mosaïque à décor géométrique des ^{iv}^e-^v^e siècles, des fragments architecturaux et un morceau de relief (buste de Terpsichore) ont été trouvés impasse Sainte-Catherine¹⁶, et un conduit d'aqueduc à Bègles, au lieu-dit « Pont des Ars » ou « Moulin des Ars ». Le mur en petit appareil et les colonnes en marbre de Campan, trouvés place Pey-Berland, appartiennent peut-être à l'ancienne église Sainte-Hélène. Des substructions gallo-romaines ont été reconnues devant l'immeuble de la Caisse d'Épargne¹⁷.

Les moyens mécaniques employés dans les terrassements entrepris à Cahors (Lot) sur l'emplacement de l'ancien enclos des Clarisses¹⁸, ont amené la destruction d'un réseau de murs définissant un ensemble architectural, dont « l'Arc de Diane » au Nord de la ville n'était qu'un élément, couvrant approximativement une surface de 3000 m², limitée à l'Ouest, le long d'une rue antique, par un mur de clôture, au Nord par une autre muraille longtemps considérée comme le vestige d'un rempart barrant d'Est en Ouest la presqu'île. A l'intérieur, on entrevoit un complexe de bâtiments, grandes salles à plan rectangulaire, parfois terminées en abside, aux

sols revêtus de mosaïques au Sud de l'Arc, bétonnées au Nord. Toutes ces constructions ne sont pas contemporaines et la stratigraphie donne trois états successifs : de l'état initial, dont peu de traces sont apparentes, on connaît de gros blocs en grès de Frontenac, en rapport avec le soubassement d'un portique ; puis, sans lien avec cet édifice, une reconstruction décisive en moellons de petit appareil, fixant le plan définitif du monument qui subira un remaniement final amenant la construction ou la reconstruction de l'Arc ; l'apparition des chaînages de briques et un luxe particulier dans le choix des revêtements caractérise cet ensemble. On a cherché à identifier l'édifice avec des thermes, cependant malgré la présence de plusieurs canalisations, sa destination reste encore imprécise.

Point d'aboutissement de la voie marquée par la nature pour conduire, par le Lauragais et la vallée de la Garonne, de Narbonne à l'Océan, Saintes (Charente-Maritime) fut, aux temps gallo-romains, un centre urbain très important. On doit aux recherches de M. Clouet¹⁹ de grands progrès dans l'histoire du développement de la cité, qui avait un périmètre sensiblement plus étendu qu'on ne le supposait, englobant les hauteurs de Saint-Vivien, des Sables, de l'Hôpital et de la Providence. Sur la colline Saint-Vivien l'établissement de multiples terrasses de soutènement avait permis l'utilisation presque complète d'un terrain très accidenté. De grands monuments au sommet du coteau et, sur son penchant, des habitations en bordure de la Charente

(14) M. LABROUSSE, *ibid.*, p. 216-217.

(15) *Saint-Bertrand-de-Comminges*. Lugdunum Convenarum, centre touristique d'art et d'histoire, Toulouse, 1954.

(16) J. COUPRY, *Gallia*, XII, 1954, p. 202-207.

(17) BÉRAUD-SUDREAU, *Bull. et mém. soc. archéol. Bordeaux*, LVII, 1945-1950, p. 11-19.

(18) M. LABROUSSE, *Gallia*, XII, 1954, p. 227-230.

(19) M. CLOUET, *Rev. Aunis et Saintonge*, n. s. II, 1954, p. 127-142 ; - J. MICHEAU, *ibid.*, p. 103-111 ; DU MÊME, *Recherches topographiques, historiques et archéologiques sur Mediolanum Santonum et le développement de Saintes au Moyen âge*, diplôme ét. sup. d'Hist. Toulouse (*Annales Midi*), 66, 1954, p. 91-92.

étaient desservis par de grandes artères. Situés hors de l'enceinte, au IV^e siècle, les coteaux de Saint-Vivien et de Saint-Victor forment les faubourgs, et un cimetière est installé sur les ruines des édifices romains. Un point important de l'histoire urbaine au Bas-Empire a pu être fixé : celui du *castrum*²⁰, dont aucun vestige n'est apparent sur le sol. L'enceinte, en forme de trapèze irrégulier, faite de blocs empruntés aux édifices détruits, entoure le quartier Saint-Pierre avec la cathédrale, cœur de la cité au Moyen âge, sur la rive gauche de la Charente. La muraille, épaisse de 4 mètres et flanquée d'une vingtaine de tours carrées, longe l'extrémité occidentale du jardin de l'Hôpital et de là se dirige au Nord jusqu'à la Charente, passant près de la porte Aiguière disparue et sur l'emplacement de la rue du Rempart ; à l'Est, elle suit à peu près le cours de la rivière, s'accroche au Sud sur les rochers de la rue Bertonnière, pour ensuite rejoindre la Charente près de la rue Mauconseil. Le développement de la ville avait nécessité de nouveaux travaux d'adduction d'eaux. Des recherches, faites sur le penchant du coteau de la Grève²¹ ont révélé l'existence de deux canalisations, dont l'éloignement est plus grand sur le côté méridional où jusqu'à ce jour une seule conduite était connue. La nouvelle branche, moins importante que la principale, présente une pente assez forte, d'où un débit assez élevé, et se dirige vers le quartier de Saint-Pallès, sur la rive droite de la Charente. Des précisions ont été aussi apportées sur l'alimentation en eau de la rive gauche. Le canal, traversant la vallée de la Charente, aboutissait à une plateforme horizontale, base

probable d'un ouvrage de distribution placé à l'extrémité du grand aqueduc, face à l'agglomération. Des siphons de plomb, utilisés pour la traversée de la Charente, pouvaient rejoindre directement l'emplacement de la Prison, où d'importants vestiges ont été trouvés. Deux départs des eaux sont ainsi à envisager et il est à remarquer que tout point plus bas que l'emplacement de la plateforme ne pouvait plus être alimenté et que la remontée des eaux au sommet du coteau du Capitole était hydrauliquement impossible.

Quelques découvertes ont été faites à Limoges (Haute-Vienne) : aqueduc ou égout creusé dans le rocher ou dans le tuf au quai Saint-Martial, où des murs en grand appareil ont été reconnus ; niveau gallo-romain place des Jacobins, sous le jardin de l'ancien couvent des Carmélites ; base moulurée de granit près de l'emplacement d'un édifice détruit rue de l'Amphithéâtre, cimetière avec sarcophage en grosses briques ou en dalles de granit, dépendant probablement de l'église primitive de la Sainte-Trinité, s'étendant depuis la rue du Pont-Saint-Martial au chemin de la Font-Pinot²².

A Poitiers (Vienne)²³, des restes de maisons antérieures à l'enceinte du IV^e siècle qui les recouvre, ont été retrouvés dans un jardin vers le milieu de la rue des Pouples et, à Tours (Indre-et-Loire)²⁴ des traces d'une chaussée large de 10 mètres, dirigée Nord-Sud, semblent avoir conduit au Nord du temple gallo-romain précédemment découvert et dynamité par les Services de la Reconstruction, rue Nationale, construit sur plan circulaire

(20) M. CLOUET, *op. cit.*, p. 83-102 ; — *Ann. Midi*, 66, 1954, p. 94.

(21) A. TRIQUET, *Rev. Saintonge et Anais*, 1954, p. 112-115.

(22) J. PERRIER, *Bull. soc. archéol. et hist. Limousin*, XXXIV, 1954, p. 570-571 ; — *Gallia*, XII, 1954, p. 183-185.

(23) F. EYGUN, *Gallia*, XII, 1954, p. 176.

(24) P. GORDONNIER-DÉTRIE, *ibid.*, p. 170.

comme le sanctuaire du Moulin du Fà. La présence de cette voie expliquerait celle de fragments de portiques, mis au jour rue de la Scellerie. Un tronçon de l'aqueduc souterrain, alimentant la ville gallo-romaine a été retrouvé à Larchay (Indre-et-Loire) dans la propriété Fradin²⁵.

Le nettoyage de la Tour du Tunnel et du mur occidental de l'enceinte du Mans (Sarthe) a amené la découverte d'une poterne basse²⁶, n'ayant pas de rapports avec les autres poternes déjà connues, faisant connaître l'existence d'un embarcadère (poutrages) immédiatement en amont du plus ancien passage connu de la Sarthe, le pont Isoire actuel. En amont des installations portuaires antiques avaient déjà été reconnues lors de la création des quais. Ce sont aussi des indications sur le port fluvial de Vichy (Allier) que révèle l'examen des variations du lit de l'Allier²⁷, constructions sur pilotis depuis le square Albert 1^{er} jusqu'au bassin des Cygnes, témoignant de l'importance de la navigation fluviale par laquelle arrivaient, au II^e siècle de notre ère, les amphores d'huile de la Bétique.

La destruction du vieux pont de la Guillotière à Lyon²⁸ a permis de récupérer un certain nombre de textes épigraphiques : dédicaces à un prêtre de l'autel de Rome et d'Auguste, à un procureur de la province de Lugdunaise et d'Aquitaine, à Élagabale par les *cives romani in Tribus Provinciis consistentes*, datée de 220 de notre ère. Ces inscriptions ne proviennent pas du site de l'antique colonie fondée en 43 après J.-C. Elles ont été prises sur

l'autre colline de la Croix-Rousse, où se célébrait le culte des Trois Provinces de la Gaule, dans le sanctuaire fédéral, dont la vaste terrasse était taillée dans le plateau au-dessus des Terraux, à petite distance du confluent. Cette trouvaille renseigne aussi sur la destruction des monuments romains de Lyon par l'exploitation de la pierre de taille au Moyen âge. De ces opérations on a une preuve topographique : si le tènement situé immédiatement au-dessous de la terrasse du sanctuaire s'appelait alors « Le Perrier » c'est qu'il avait longtemps servi de carrière.

Dans la zone du Vieil Hôpital, à Vienne (Isère)²⁹, ce qu'on avait pu considérer jusqu'ici comme de grands escaliers au long du mur du Palais des Canaux, ne peut être que les gradins courbes d'un édifice destiné à des spectacles, appartenant sans doute aux vestiges d'un théâtre de mystères de Cybèle et d'Attis. Cette hypothèse de Ch. Picard a été vérifiée par la découverte des restes d'une scène et l'inscription d'un *locus* de la confrérie des Dendrophores. Le bas-relief du sacrifice à Cybèle appartient à la scène de ce théâtre, ainsi que deux fragments retrouvés au théâtre de Vienne.

En plein centre du *vicus* de *Boulae*, en bordure Nord-Ouest de la rue du Forum, aux Fins-d'Annecy (Haute-Savoie)³⁰, des travaux de construction ont facilité l'établissement d'un commencement de stratigraphie.

A la hauteur de Chalon-sur-Saône, le coude décrit par la Saône correspond au site le plus proche du plateau bourguignon et de la ligne de partage des eaux entre la Méditerranée et la Manche. Il marque aussi un relais entre le Midi et le Bassin Parisien. Cette position explique le carac-

(25) *La Nouvelle République*, Tours, 12-X-1954.

(26) P. CORDONNIER-DÉTRIE, *Gallia*, XII, 1954, p. 172-175.

(27) Dr A. MORLET, *Tourisme 54. Vichy-Cannes*, n° 51, févr.-mars 1954.

(28) A. AUDIN, J. GUEY, P. WUILLEUMIER, *REA*, LVI, 1954, p. 229-346 ; — CRAI, 1954, p. 64-69 ; — J. CARCOPINO, *ibid.*, p. 69.

(29) A. BRUHL, *Gallia*, XII, 1954, p. 463-465.

(30) DU MÊME, *ibid.*, p. 462.

tière des agglomérations qui se succèdent sur ces emplacements, nées de la route ou plus exactement du transbordement de la voie de terre à la voie d'eau³¹. Un itinéraire connu, dès le III^e millénaire avant l'ère, suit une ligne à peu près droite depuis Chalon jusqu'à la haute vallée de la Saône par Demigny, Beaune, Fleury-sur-Ouche, Châtillon, Troyes.

En Bourgogne, le chantier d'Alise-Sainte-Reine (Côte-d'Or)³² a été ouvert dans la partie Nord de la parcelle 399. De part et d'autre d'une voie venant de l'Est et longeant au Sud le sanctuaire dit « dolménique », deux maisons ont été dégagées avec cheminées demi-rondes et caves. Deux blocs « mégalithiques » étaient encastrés dans les maçonneries romaines. A Dijon³³, des démolitions rue Longepierre ont fait réapparaître la muraille du III^e siècle, revêtue extérieurement d'un parement de grands blocs taillés en pierres d'Asnières, dissimulant un blocage de moellons disposés obliquement. La base de la tour pourrait être antique. Rue de Gray et rue de Colmar³⁴, dans le parc des Ponts et Chaussées, des fosses à inhumation relèvent du cimetière ouvert près de la Voie d'Agrippa. A Sens (Yonne), rue du Général Dubois, sur l'emplacement où fut découverte la mosaïque du Soleil maîtrisant ses chevaux, de nouvelles trouvailles permettent de dater des deux premiers siècles l'occupation de cette partie de la ville gallo-romaine qui se prolonge encore sur le III^e siècle et au-delà³⁵. L'étude stratigraphique, faite aux arènes de Sens, semble devoir démentir la théorie admise de la ruine de la ville à l'extrême

fin de la période gallo-romaine³⁶. Des fouilles à Auxerre (Yonne)³⁷, à l'entrée de la rue Cauchois pour dégager la base de l'enceinte de la fin du III^e siècle sur face interne, au Nord-Ouest de l'ancien palais épiscopal, ont montré que le sol était plus élevé dans la cité et que le rempart soutenait cette terrasse. La présence d'une monnaie de Constantin II, datée de 321 ou 326, recueillie dans le mortier, est-elle un document suffisant pour reculer au premier quart du IV^e siècle la construction du rempart ? Deux niveaux, gallo-romain et mérovingien, ont été isolés et le second a donné les vestiges d'un atelier de tabletier, installé, au V^e siècle, près de la *domus episcopalis*.

Bien que ne subsistant qu'au niveau des fondations, on a pu suivre le tracé exact du rempart gallo-romain de Beauvais (Oise)³⁸. Quelques précisions ont été apportées sur les conditions de l'effondrement de la porte de bronze, découverte à Senlis, qui avait basculé sur le sol antique de terre battue. Les traces d'incendie des panneaux de bois étaient encore visibles sur le terrain, où les pentures de fer demeuraient engagées³⁹.

En Alsace, les diverses phases de l'occupation du site de Seltz (Bas-Rhin) ont pu être déterminées⁴⁰ : le camp militaire installé sur cet emplacement à l'époque claudienne avait été anéanti par un incendie en 70 après J.-C. Le camp flavien qui lui succéda, plus réduit dans son étendue, fut désaffecté après la construction du *limes* ; des ateliers artisanaux s'installent sur la palissade, elle-même ayant pris l'emplacement de

(31) P. GRAS, *Mém. soc. d'hist. et d'archéol. Chalon-sur-Saône*, XXXIII, 1954, p. 106.

(32) L. LERAT, *Gallia*, XII, 1954, p. 474.

(33) DU MÊME, *ibid.*, p. 477.

(34) G. GRÉMAUD, *Rev. archéol. Est*, V, 1954, p. 194.

(35) R. LOUIS, *Gallia*, XII, 1954, p. 520.

(36) *Ann. Midi* 66, 1954, p. 130.

(37) R. LOUIS, *Gallia*, XII, 1954, p. 510-513.

(38) A. PIGANIOL, *ibid.*, p. 144.

(39) DU MÊME, *ibid.*, p. 146.

(40) J.-J. HATT, *ibid.*, p. 497-499 ; *Rev. d'Alsace*, 95, 1954, p. 105-111.

baraquements militaires en bois brûlés en 70. Ce petit établissement fut, lui aussi, détruit à plusieurs reprises en 97 (?), à la fin du II^e ou au début du III^e siècle. Sur le parvis de l'église, le tracé de l'enceinte du Bas-Empire a pu être suivi, et il est probable que le sanctuaire primitif s'appuyait en partie à l'ancien rempart romain, sous lequel des restes de murs relèvent de constructions incendiées à la fin du II^e ou au début du III^e siècle.

A Strasbourg⁽⁴¹⁾, la principale découverte est celle d'un vaste entrepôt militaire à proximité de l'III et de la voie romaine, sur l'emplacement de la rue de l'Ail⁽⁴²⁾, en dehors de l'enceinte du camp militaire, et d'ateliers d'artisans travaillant en marge du camp dans les quartiers civils des *canabae*, sans doute sous le contrôle de l'autorité militaire, en l'espèce des potiers. Au début du I^{er} siècle, un bras de l'III était utilisé comme décharge par les habitants du voisinage. Puis environ 60 après J.-C., une crue du Rhin creusant le lit de la rivière, dresse sa berge au-dessous de la rue de l'Ail. Les potiers, installés sur ces emplacements, postérieurement à l'arrivée à Strasbourg de la VIII^e légion, transforment la berge en dépotoir d'atelier. Environ 90, sur la berge remblayée et stabilisée, sont construits un quai et une darse pour l'embarquement des marchandises, recouverts après 97 par les murs d'un assez grand édifice, situé près de la Voie romaine et de l'III, probablement utilisé pour le stockage et la distribution des approvisionnements de l'armée du Rhin et des garnisons du *limes*, montrant l'importance prise par la ville, sous les Flaviens et Trajan, à la suite de

l'annexion des Champs Décumates et l'établissement d'une route directe Rhin-Danube. La construction, sous Trajan, de la manutention entraîne le déplacement des potiers qui s'installent à Kœnigshoffen, près de la Chartreuse, là où avaient été les fours à tuiles de la légion. *Argentorate* fut aussi une grande manufacture rhénane de poteries militaires comprenant trois catégories principales : cruches, assiettes, marmites, grandes jattes, pelves, braseros en terre commune ordinaire, orangée ou rougeâtre ; nombreuses formes en *terra nigra* et un ensemble considérable de poteries en terre jaune pâle, orangée ou rosâtre recouvertes d'un engobe peu résistant rouge, lie de vin, marron ou ocre clair, très courantes dans les camps militaires de la vallée du Rhin et du *limes* (*Rothbemale*, ou *Wellerware*), vraisemblablement d'origine balkanique et apportée en Gaule orientale par les légions *VIII Augusta* et *XI Claudia*. Deux documents, graffites en caractères grecs sur deux lessons, apportent des arguments en faveur de cette hypothèse et tendraient à montrer que, sous les Flaviens, la langue grecque était concurremment utilisée avec le latin⁽⁴²⁾. A l'angle Nord-Ouest de la place Kléber⁽⁴³⁾, entre la banque Schwartz et le Café de France, à l'occasion de travaux de reconstruction, on découvrit dans une rigole située entre deux cailloutis de voie se prolongeant vers le Nord par une rampe menant à un sol bétonné, correspondant à une sorte de terre-plein dominant quelque peu la voie, des céramiques permettant une stratigraphie : au niveau inférieur,

(42) J. SCHWARTZ, *Gallia*, XI, 1954, p. 339-343.

(43) J.-J. HATT, *ibid.*, p. 488-496 ; — *Cah. d'archéol. et d'hist. Alsace*, 134, 1954, p. 57-70.

(41) DU MÊME, *Gallia*, p. 323-339 ; — *Rev. archéol. Est*, V, 1954, p. 98-100.

cendres de l'incendie de 70 ; sol flavien ; couche de l'incendie de 90 ; remblais de Trajan surmontés des traces de l'incendie de 235. Dans ce niveau on mit au jour les fragments d'une stèle aux quatre divinités, Junon, Minerve, Hercule, Mercure, d'un chapiteau orné de feuilles d'acanthes d'une torsade et de fleurons à l'abaque, au-dessous desquels deux têtes viriles bouclées, puis deux têtes de femmes voilées ; des tronçons de colonnes reposant sur un socle en grès gris, brisé par les ouvriers. L'ensemble appartenait sans doute à une colonne de Jupiter au Géant anguipède, dressée certainement à proximité du lieu de sa découverte, rappelant les groupes jalonnant le tracé de la voie venant du Pont Saint-Nicolas à la place Kléber, créé pour relier la ville au *limes*, chacun de ces vestiges indiquant peut-être l'emplacement d'un carrefour. Ces monuments auraient été abattus sur place après la catastrophe de 235, comme ayant un caractère dynastique. Au point de vue artistique, il s'agit d'une œuvre d'une très bonne technique du début du III^e siècle, époque à laquelle travaillait à *Argentorate* une importante école de sculpture, de laquelle on connaissait déjà deux œuvres : la tête de Caracalla jeune et la Parque filant du sarcophage de *Florentina* trouvé au cimetière de Koenigshoffen. On peut mettre l'activité de ces ateliers de sculpteurs en rapport avec les travaux entrepris par Septime-Sévère, lors du second consulat de Caracalla, dans le prétoire légionnaire. D'autres découvertes complètent la connaissance de la topographie antique de la cité : tour et porte de l'enceinte flavienne en bois, rue des Vaux ; rue de la Croix et des Sœurs, complexe de bâtiments militaires en bois, flaviens, avec

soubassements de pierres en hérisson de l'époque Trajane ; parements de petit appareil sous Hadrien ; - - quartier extérieur à l'enceinte rue de la Division Leclerc, occupé dès le I^{er} siècle et dont les maisons sur pilotis furent abandonnées à la suite d'inondations sous les règnes de Claude ou de Néron, reconstruites puis incendiées en 70. Sur le terrain exhaussé à l'époque des Flavien s'élèvent de nouveaux bâtiments en bois anéantis en 97. Un petit édifice en pierre est contemporain du II^e siècle. Rapprochés des observations faites rue de l'Ail, rue des Vaux et ruelle Saint-Médard, il est prouvé que le Rhin, quelque temps avant l'incendie de 70, avait connu une période de fortes crues, de là les travaux de remblai de la période flavienne. Dans un quartier encore mal connu, rue du Jeu-des-Enfants, un sondage a donné une stratigraphie.

Dans le Nord de la France, les fouilles se continuent à Amiens (Somme), à Arras (Pas-de-Calais) et à Bavai (Nord).

A Amiens⁽⁴⁴⁾, l'amphithéâtre (100 × 107 mètres) presque circulaire, est limité à l'Est par deux murs rectilignes et parallèles qu'un troisième suit parallèlement à 6 mètres de distance. Plus au Sud, sur une chaussée, deux murs appartiennent soit à la façade, soit à un escalier. Les limites des thermes de la rue de Beauvais n'ont pas encore été atteintes. De nouvelles dispositions ont été reconnues. C'est ainsi que l'épaisseur des murs décroît à mesure qu'on avance vers le Sud, précisant peut-être une moindre élévation de l'édifice. L'emplacement des thermes était occupé, antérieurement au II^e siècle, par deux colonnes au Géant anguipède,

(44) J. HEURGON, *Gallia*, XII, 1954, p. 219-134.

auxquelles se rattachent les fragments d'une frise en très haut-relief, scènes d'une Gigantomachie avec des Éros affrontés combattant par paires. Dans la partie Nord de la ville, rue Émile Lesot, au voisinage de la voie romaine d'Amiens à Boulogne, un sarcophage renfermait un important mobilier de verreries : deux bouteilles à panse côtelée, deux balsamaires, un *carchesium* orné de fils serpentiformes des fabriques de Cologne de la seconde moitié du II^e siècle. L'importance d'Amiens à l'époque romaine s'explique par son caractère essentiellement militaire au croisement de routes importantes et de la Somme⁴⁵ : ville de garnison et gîte d'étape sur la route de Bretagne.

De nouvelles maisons ont été trouvées à Baudimont (Pas-de-Calais)⁴⁶, incendiées dans la seconde moitié du II^e siècle lors de l'invasion des Chauques. Le site fut réoccupé aux III^e et IV^e siècles. La présence d'un atelier d'osellerie semble indiquer le caractère artisanal de ce quartier de *Nemetacum* (Arras).

A Bavai⁴⁷ se poursuit méthodiquement le déblaiement du double portique du grand édifice, dont la partie Ouest est entièrement dégagée. Des reconnaissances ont été faites à la base de l'enceinte, faite de matériaux de remploi. Elle se poursuit à l'Est de la zone archéologique en dehors de laquelle les travaux de reconstruction ont facilité la connaissance de la topographie antique. Au Nord et à l'Est du grand édifice, rue de Valenciennes, Grande Rue et sous l'église paroissiale, de nombreuses constructions à hypocaustes étaient orientées

selon les mêmes axes que la basilique et les deux portiques ; rue de Valenciennes, au milieu d'un complexe d'habitations, était pratiqué un bassin rectangulaire dallé et entouré de pierres bleues. Sous le chœur de l'église, des restes de constructions et de décors architecturaux indiquent la présence d'un édifice important ayant la même orientation que le grand ensemble de monuments publics situés plus à l'Ouest, mais on ne peut affirmer qu'il s'y rattachait. Le mur et l'aqueduc Nord-Sud de la rue des Gommeries correspond à un *cardo* limitant le quartier à l'Est.

3. *Les monuments.* - L'union du forum et du sanctuaire est une des caractéristiques de l'urbanisme gallo-romain. Cette partie de la cité, si elle représente le point de rassemblement de la population citadine et rurale, est avant tout le centre religieux et politique de l'agglomération¹.

Quelle pouvait être la signification de la salle souterraine, dégagée à Thiverny (Oise), au lieu-dit « Les Carrières », en bordure de la route de Creil à Saint-Leu-d'Esserent²? On propose d'y reconnaître l'emplacement primitif d'un bassin où naissait une source, agrandi au IV^e siècle. Le hasard de travaux d'éventrement de la colline, à 700 mètres au Sud des ruines, a révélé l'existence d'un habitat antique, peut-être contemporain de La Tène III : atelier de tailleurs de pierre ayant travaillé pour le sanctuaire ; fonds de cabanes et un puits.

La découverte, face à Champagne-Saint-Hilaire³, à une centaine de mètres

(45) E. WILL., *Rev. du Nord*, XXXVI, 1954, p. 141 sq.

(46) J. HEURGON, *Gallia*, XII, 1954, p. 134-136.

(47) DU MÊME, *ibid.*, p. 136-142.

(1) A. GRENIER, *Hommage à Lucien Febvre*, 1954, p. 63-66.

(2) A. PIGANIOL, *Gallia*, XII, 1954, p. 145.

(3) F. EYGUN, *ibid.*, p. 181-182.

en amont du hameau de La Baudonnière, au flanc d'un coteau descendant en pente douce vers le Clain, de la moitié supérieure d'une pierre aux quatre divinités, Jupiter, Minerve, Esculape ou Vulcain, et peut-être Vénus, doit être rattachée à un temple, dont on connaît de gros blocs, des tambours de colonnes et des fragments de corniche sur la place et dans le village voisin.

La trouvaille la plus importante, faite au sanctuaire des Sources de la Seine⁴ a été celle du dispositif de captage de la source sacrée : à l'Est la canalisation précédemment mise au jour sous la grande cour, on a rencontré une petite salle où l'on descendait par trois marches, avec bassin monolithe en calcaire pratiqué dans le dallage et pourvu d'une banquette intérieure à chaque extrémité, desservi par une canalisation prenant l'eau à la source même. Un trop-plein et une bonde assuraient la vidange de cette baignoire ellipsoïdale dans un déversoir et, de là, dans le caniveau rejoignant la piscine. Ces installations sont antérieures à l'édification du grand péristyle et, sans doute contemporaines de la *cella* Nord. Sur l'autre versant du vallon, on reconnut l'existence de constructions, habitations ou ateliers. Il n'est pas sans intérêts de relever⁵ que le sanctuaire des sources de la Seine est placé à la limite de deux communes, Poncey-sur-l'Ygnon et Saint-Germain-Sources-Seine. On peut alors se demander si la source sacrée n'était pas située à la frontière d'anciennes circonscriptions préceltiques, gauloises, *pagi* du Moyen âge, comme le sanctuaire de *Morilasgus* et Hygie à Alésia. Un autre sanctuaire de

frontières aux limites du *pagus Cabilonensis* et du *pagus Malesconensis*, sur l'actuelle ligne de bornage des communes de Mont-Saint-Vincent et de Saint-Gingoux-le-National (Saône-et-Loire) dressé dans les bois près de Portus, sur un bas-plateau granitique⁶, repose sur une plateforme bétonnée, formant trottoir et pourvue de murs ayant pu supporter une colonnade, ou les piliers d'une galerie couverte, à laquelle on accède à l'Est par des degrés ; une salle carrée de 8 mètres de côté, dont les murs en petit appareil parementés avaient reçu une décoration intérieure de stucs peints de feuillages stylisés et de motifs géométriques, représente la *cella* du *fanum*. Au centre, on recueillit les restes d'une table de pierre en calcaire blanc et, sur le sol, une tête d'enfant joufflu aux cheveux bouclés, l'avant-bras cerclé d'un bracelet filiforme, appartenant à une statue plus grande que nature, et des fragments de figurines en terre-cuite. Les séries monétaires, cachées sous le pavement dans un vase de terre-cuite, s'étendent d'Alexandre-Sévère à Constance, et l'enfouissement dans le sanctuaire abandonné dans la seconde moitié du IV^e siècle peut être mise en rapport avec l'invasion des Alamans. Au Sud de l'édifice s'étendent des sols en terre battue.

Aux Fontaines-Salées (Yonne), se poursuit le dégagement de l'aile méridionale du temple, dallé en pierres de Pouillenay (Côte-d'Or)⁷. Le plan étant celui d'un héraon, le sanctuaire devait être consacré à la fois à un culte des héros et à celui des sources. Le puits découvert était vraisemblablement destiné à l'usage des pèlerins.

(4) L. LERAT, *ibid.*, p. 475-476.

(5) G. GRÉMAUD, *Rev. archéol. Est*, V, 1954, p. 158-162 ; — R. MARTIN, *ibid.*, p. 294.

(6) H. PARRUZOT, *ibid.*, p. 389-394.

(7) *Ann. Bourgogne*, XXVI, 1954, p. 129-130.

Le Combalou, à l'Ouest du Larzac⁸, aux falaises et aux pentes abruptes, est une forteresse naturelle, un cap-barré avec murs en pierres sèches. Sur les pentes Nord-Ouest, une construction carrée à double enceinte peut représenter un *fanum*, fréquenté depuis les temps augustéens jusqu'à ceux de Salonine. La présence d'un sanctuaire au Combalou est à rapprocher de celles de la grotte-temple du Sargel, une autre butte du Larzac, et des vestiges gallo-romains relevés plus au Nord, sur la pointe Saint-Georges, sanctuaires de sommets.

L'existence d'un *sacellum* païen à ciel ouvert, accompagné d'un petit cimetière sur l'emplacement de la chapelle Saint-Julien, à Sarremezau (Haute-Garonne)⁹, est confirmée par les recherches faites dans les murs où furent remployés des autels consacrés à Mars ou à Hercule et une stèle funéraire à trois personnages.

Un plan a été donné de la piscine circulaire, entourée d'une enceinte octogonale, et de l'amorce d'un portique à colonnes, du temple de sources de Craon, à Montbourg (Loiret), où l'on avait retrouvé au siècle dernier des ex-voto de bois en forme de silhouettes humaines et, récemment, une statuette de Vénus en terre grise de l'Allier¹⁰. Dans ces régions de la Loire et de ses affluents¹¹, les monuments cultuels sont assez nombreux : deux temples de *vici* à Drevant et à Neuvy-sur-Barangeon (Cher), sur plan carré, entourés d'une galerie à colonnes ; sanctuaire à double *cella* octogonale, distante de 40 mètres et réunis par une galerie, l'ensemble

enclos dans une enceinte à portique sur la face orientale, à Champillet (Indre) ; sanctuaire de source à plan rectangulaire à Fonts (Indre) ; vaste ensemble relevant peut-être d'une villa, comportant certaines salles à destination religieuse, dont l'une carrée en forme d'exèdre avec autel cylindrique et tête de Mercure et trois salles entourées de galeries à colonnes, à La Tourette (Cher). Dans l'Auxerrois et dans l'Avallonnais¹², à Auxerre, un temple octogonal dédié à Apollon est situé en bordure du vallon dans le faubourg de Saint-Amatre ; Entrains, avec ses sanctuaires de Jupiter, d'Apollon, de Mercure, de Mars, d'Épona, ses *mithrea*, apparaît comme le centre religieux de la *civitas Aulessiodunensis* ; d'autres lieux de culte sont connus à Sougères-en-Puisaye, avec ex-voto sous forme de chevaux de pierre, à Crain (temple de Minerve), à Gy-l'Évêque, temple de Vénus, lieu de culte à Saint-Aignan près Sainte-Pallaye ; dans l'Avalonnais, un centre religieux s'ordonne autour de Saint-Père-sous-Vézelay, avec ses sanctuaires dans le village, à La Corvée-Saint-Jean, aux Fontaines-Salées ; d'autres encore étaient consacrés à Mercure au Montmartre, aux cultes dionysiaques à Vézelay.

Le relevé par R. Amy des trous laissés par les crampons fixant les lettres de l'inscription sur l'architrave ont apporté des indications sur l'histoire de l'arc de triomphe d'Orange¹³. Le nom de Tibère et les titres qu'il revêtait en 27-26 occupent le début du texte, mais à la fin on relève le mot *restituit*, d'où il ressort que la colonie d'Orange a « restitué » le monument à l'empereur. Il apparaît ainsi que l'arc était d'abord

(8) L. BALSAN, *Mélanges...*, II, p. 56-61.

(9) M. LABROUSSE, *Gallia*, XI, 1954, p. 219.

(10) R. LOUIS, *Gallia*, p. 506.

(11) A. CRAVAYAT, *Rev. archéol. Est*, V, 1954, p. 202-203.

(12) R. LOUIS, *ibid.*, p. 204.

(13) A. PIGANIOL, *CRAI*, 1954, p. 20-21.

municipal, dressé à la limite du *pomœrium*, plutôt qu'un arc de triomphe et daterait du règne d'Auguste. Il faudrait interpréter *restituït* comme signifiant la conversion d'un arc municipal en un monument triomphal ayant pour objet d'honorer l'empereur.

Des critiques ont été adressées aux essais de restitution de l'arc de triomphe dit des Amours et du Tricéphale de Lutèce¹⁴, proposant de grouper, sur une même face, Amours et imbrications ; sur une autre face, peut-être celle de l'entrée, les pilastres auraient prononcé une plus forte saillie pour encadrer quelque bas-relief. On peut aussi imaginer des pilastres ornés d'acanthes et d'imbrications. Mais n'est-il pas un peu osé, si l'on envisage les rapports entre l'art celtique et l'art gallo-romain, d'écrire que l'art gallo-romain n'a jamais engendré de « monstres », mais il est juste de souligner la grande marge d'incertitude à prévoir pour toute tentative de reconstitution.

Le dégagement de l'orchestre au théâtre de Mandeure (Doubs)¹⁵ a été mené à terme. Non loin du théâtre, un puits a été exploré près d'un petit réduit comportant des canalisations de chauffage. Après l'achat de l'emplacement du théâtre d'*Alba Helviorum*, à Alba (Drôme), les fouilles ont amené le dégagement de l'enceinte méridionale avec sa galerie circulaire et ses vomitoires¹⁶.

On doit à Ch. Picard¹⁷ une très intéressante contribution aux recherches

concernant l'emploi architectonique des figures monumentales de Caryatides au théâtre de Vienne (Isère) et dans les théâtres occidentaux. Aux deux fragments viennois, l'auteur ajoute un troisième document, une « femme drapée » (Esp. 6775), trouvée dans les ruines des *hyposkenia* du théâtre de Vaison. Outre ces Caryatides gallo-romaines, datées en partie de l'époque augustéenne, on rencontre dans le même temps en Espagne, au théâtre de Mérida, une série de bas-reliefs, vraisemblablement décors de scènes théâtrales, reproduisant plus ou moins grossièrement des Caryatides. A Vienne et à Vaison, les sculptures provenant des déblais de la scène, il était logique de rechercher leur emplacement. De même que les statues de Pan canéphore aux théâtres de Pompée à Rome et de Ségeste, ornaient les *paraskenia* flanquant le corps central de la scène, la Caryatide viennoise devait décorer l'un des *paraskenia* de la *frons scaenae*, peut-être vers l'emplacement de la Porte Royale. Ces fragments montrent l'importance exceptionnelle de l'influence de la sculpture d'inspiration hellénistique dans la décoration des grands édifices publics au début de l'Empire. Le succès remporté par les Caryatides du Panthéon d'Agrippa, œuvre de Diogénès l'Athénien, copies inspirées des Caryatides de l'Érechtheion, antérieurement à 26 avant J.-C., précisent la filiation de ces décors. Au point de vue de la chronologie, on prêterait attention aux rapports à établir entre les théâtres de la Gaule méridionale et ceux de l'Espagne¹⁸. L'inscription de la thymélé, au théâtre de Mérida (Espagne), donne l'année 16 avant l'ère pour l'édifice dont le plan

(14) R. AMY, *Rev. archéol.*, 1954, I, p. 205-209. Voir : *Gallia*, XIII, 1955, p. .

(15) L. LERAT, *Gallia*, XII, 1954, p. 461 ; Dr R. CUISINIER, *La nouvelle rev. Comtoise*, 1954, p. 143-149.

(16) J. SAUTEL, *Gallia*, XII, 1954, p. 452-453.

[(17) ANTHEMON, *Studi in onore di Carlo Anti*, 1954, extr.

(18) J. FORMIGÉ, *Rev. archéol.*, 1954, I, p. 77-80.

est presque identique à celui d'Orange, qu'on peut dater comme celui d'Arles de 15 avant J.-C. Agrippa aurait ainsi fait travailler dans le même temps en Espagne et dans le Midi de la Gaule.

Au « Palais des Thermes » de Cluny, à Paris¹⁹, les fouilles ont surtout porté dans l'angle Sud-Ouest, en bordure de la rue du Sommerard et même sous cette rue. On sait maintenant que les salles occidentales étaient chauffées par des hypocaustes établis sur la terre battue, alors que les pièces au Nord, au centre et à l'Est, étaient bâties sur caves, non chauffées, et on peut tenir pour acquis que presque toutes les salles du monument étaient au même niveau au rez-de-chaussée et que la cour du Musée de Cluny était déjà un espace libre à l'angle Sud de l'édifice gallo-romain. Au Sud, on a reconnu un mur commun au *caldarium* S.-O. et à la grande salle, également chauffée, constituant son prolongement. A la suite de ces travaux, il se confirme que les thermes de Cluny ont été construits d'un seul jet et n'ont subi aucune réparation importante.

Des terrassements sur l'emplacement des thermes gallo-romains d'Aix-en-Othe (Yonne), au lieu-dit « Les Fontaines », ont donné un abondant matériel archéologique²⁰, apportant d'utiles indications à l'histoire de l'édifice, occupé depuis le 1^{er} siècle de notre ère jusqu'au cours du 1^{er} s. Il ne semble pas avoir trop souffert de l'invasion de la seconde moitié du 1^{er} siècle, mais paraît avoir été abandonné pour un demi-siècle après les troubles apportés par les brigandages de Maternus. Faut-il reconnaître, à Sens (Yonne), dans les ruines

de La Motte du Ciar²¹, les restes de thermes, dont l'enceinte extérieure et l'abside du *caldarium* seraient seules connues?

A. Bouton²² a étudié le tracé et les aménagements des deux aqueducs souterrains amenant au Mans (Sarthe) les eaux des sources de la vallée d'Isaac et celles du plateau de Sargé, sources de la fontaine Saint-Martin, de Monnet et ruisseau de Gironde. Les Romains avaient construit, pour collecter les eaux de la vallée d'Isaac, au lieu-dit « Les Fontaines », un aqueduc d'environ 1.500 mètres. Les galeries sont en petit appareil, voûtées en moellons, pourvues de regards de 10 m. 15, et de 4 m. 95 de hauteur, munis de corbeaux de pierre pour la descente. L'aqueduc suit la vallée recueillant d'autres sources, se dirigeant vers le versant Nord de la rue de la Rivière, les jardins de la rue des Châlets, l'ancien clos Margot et traverse le boulevard Négrier, mais on ignore son tracé dans la ville. L'aqueduc des Fontenelles, long de 3 km. 300, suivait depuis sa source le nivellement du terrain et se trouvait, en maint endroit, presque à fleur de terre. A Douchy (Loiret), au cours d'une exploitation de silex, sur le versant Nord de l'Ouanne, près du Moulin de la Forge²³, on mit au jour un tronçon d'aqueduc, fait d'un canal aux parois latérales légèrement renflées en leur milieu, encadré dans un blocage rectangulaire de rognons de silex noyés dans un mortier de chaux et couvert de dalles jointives mobiles. Il semble que cette canalisation captait les eaux de la fontaine Sainte-Anne et les conduisait à Triguères, où l'on connaît

(19) A. PIGANIOL, *Gallia*, XII, 1954, p. 142.

(20) B. LACROIX, *Rev. archéol. Est*, V, 1954, p. 24-38.

(21) R. LOUIS, *Gallia*, XII, 1954, p. 518-519.

(22) *Bull. soc. d'agric., sc., et arts Sarthe*, 1953-1954, p. 27-45.

(23) R. LOUIS, *Gallia*, XII, 1954, p. 506-508.

l'existence d'un temple et de thermes. Au lieu-dit « La Bouillette », à Bize (Aude)⁽²⁴⁾, on a peut-être retrouvé un fragment d'aqueduc, et au « Paradou » (Bouches-du-Rhône), des travaux d'approfondissement du bassin de captation de la source de l'Arcoule⁽²⁵⁾ ont fait disparaître les restes de l'aqueduc de la meunerie antique de Barbegal. Une galerie avec poteries du 1^{er} siècle a été trouvée dans une fontaine à la perte de Rieutord, commune d'Agén-de-l'Aveyron⁽²⁶⁾. On a pu suivre le tracé de l'aqueduc de la Bouillide amenant à Antibes les eaux de la source de Valbonne⁽²⁷⁾, le canal d'adduction en souterrain aboutit à un aqueduc, tantôt creusé dans le roc, tantôt construit sur arcades au passage des dépressions. L'arasement du versant de la butte, touchant la route de Six-Fours au Brusé (Var), a révélé l'existence d'un aqueduc⁽²⁸⁾, creusé dans le schiste, dont le canal, haut de 1 m. 80, à section curviligne, se rétrécit aux parties inférieure et supérieure. Il présente deux modes de construction : deux segments en tunnel à voûte arrondie, séparés par une tranchée, longue de 8 mètres, couverte par un dallage de grandes plaques de tuf. À l'extrémité Sud-Est de la partie dégagée, la faille du rocher est soutenue par des piliers de tuf. L'aqueduc drainait les eaux d'infiltration vers un réservoir pour le ravitaillement du port. L'importance de la canalisation semble permettre de proposer pour sa construction une date antérieure à la conquête romaine et d'identifier Le Brusé avec *Tauroentum*. Des bassins et un aque-

duc venant du plateau de Boudonneau ont été reconnus à Montélimar (Drôme), entre la colline de Montceau et le faubourg d'Ayga⁽²⁹⁾.

Une description est donnée⁽³⁰⁾ de la figuration d'une maison sur un stuc peint de Vichy (Allier). De forme ronde, elle se dresse sur un soubassement de mortier uni, surmonté d'un gros appareil losangique et d'une double rangée de briques ; au-dessus apparaissent de hautes poutrelles de bois, puis un autre chaînage de briques et ensuite de nouvelles rangées de poutrelles. La maison, percée d'une haute porte en plein cintre, était couverte en chaume. Une construction annexe montre des poutres de bois directement posées sur le soubassement et supportant une maçonnerie losangique.

Greniers, ou passages fermés ou couverts pour la promenade⁽³¹⁾, la discussion est ouverte pour l'utilisation des cryptoportiques d'Arles et d'Aoste.

4. *Occupation territoriale et voies romaines.* Un fait important est bien mis en lumière par le répertoire archéologique du département de l'Aube du regretté Maurice Toussaint⁽¹⁾ : le contraste entre la densité du peuplement de ces territoires pendant la période gallo-romaine et l'abandon de vastes régions de venues incultes, l'habitat moderne se concentrant le long des vallées de l'Aube, de la Seine et de leurs affluents. On propose de voir dans ces transformations la matérialisa-

(24) J. LAURIOL, *Bull. soc. archéol. Narbonne*, 1951-2, p. LXXIV-LXXII.

(25) F. BENOIT, *Gallia*, XII, 1954, p. 429-430.

(26) L. BALSAN, *Mélanges.*, II, p. 15-18.

(27) F. BENOIT, *Gallia*, XII, 1954, p. 440.

(28) *Ibid.*, p. 435-436.

(29) J. SAUTEL, *ibid.*, p. 454.

(30) Dr A. MORLET, *Tourisme* 54, n° 51, avril 1954.

(31) R. AUGUSTO STACCIOLI, *Rendiconti del. Acad. Lincei. Cl. Sc. Morali*, IX, 1954, p. 645-657.

(1) *Répertoire archéologique du département de l'Aube (Période gallo-romaine et époque franque)*. Paris, 1954.

tion sur la carte de la position occupée par les Tricasses, entre les deux grandes tribus gauloises des Lingons et des Senons, à l'Ouest, au Sud et à l'Est, et celle des Catalaunes, clients des Rèmes, au Nord, la cité, dont *Augustobona* (Troyes) est le chef-lieu, étant le lieu de passage entre la Bourgogne et le Rémois d'une part, entre le pays de Langres et le Bassin Parisien de l'autre. L'explication vaut d'être retenue, d'autant plus qu'elle semble recevoir une confirmation du fait que le nouveau mode de répartition de l'habitat aux temps mérovingiens tend à s'articuler le long des vallées fluviales. Je voudrais encore signaler (p. 82-110) l'importante monographie consacrée à l'histoire urbaine d'*Augustobona* et l'inventaire détaillé des découvertes archéologiques faites depuis le XVIII^e siècle dans le sous-sol de Troyes.

Une série de bonnes illustrations conduit le lecteur à travers la Provence romaine entre Orange, Vaison, Arles et Nîmes². Les Journées de la XIX^e circonscription archéologique ont été l'occasion de l'établissement d'une carte de l'Orléanais gallo-romain³. L'attention est attirée sur l'absence de frontières fluviales entre les cités, sauf pour la Rinialde et le Sauldre, et sur l'importance des limites forestières, forêts d'Orléans, de Bruadan, de Marchenoir, avec parfois des enceintes fortifiées et des tumulus. L'habitat semble assez lâche et peu variable. Des régions marécageuses, comme la Sologne, ou forestières comme

la forêt d'Orléans ont été peu occupées. Il en est autrement de la Haute-Beauce et du Gâtinais en bordure du Loing. Les villes gauloises ont subsisté, mais de nouveaux centres apparaissent alors : Montbouy, Montargis, Meung-sur-Loire. Les ressources naturelles sont exploitées : blé de la Beauce, fer (scories de Toucy). Orléans, le grand marché des Carnutes, est aussi un centre fluvial où débarquent les poteries amenées par eau de l'Allier, la pierre de Bulays pour la fabrication des sarcophages.

Peut-on valablement tirer des conclusions sur l'importance de l'occupation humaine d'un territoire en faisant état, avant tout, de la nature du sol? La question a été posée à propos du loess d'Alsace et des Gallo-Romains. Devant le petit nombre des villas, on serait amené à supposer la persistance d'une population peu romanisée, et restée fidèle à son genre de vie et à ses habitats primitifs. Si cette interprétation est acceptable, il en apparaît autrement du tableau proposé des modalités de l'exploitation dissociée de la contrée. Rien n'autorise à reconnaître dans les fonds de cabanes du loess de cette époque, plutôt que des habitats permanents, les traces du passage de semeurs, de messiers, de moissonneurs, de pâtres menant leurs bêtes sur les champs dépouillés et les jachères, mais ayant leurs bases normales dans les grandes fermes romaines de la région⁴.

Les documents provenant du *tabularium* d'Orange et les pièces annexes renseignent sur l'organisation de la propriété et montrent le caractère minutieux de la comptabilité des villes. Les fragments cadastraux font connaître un territoire divisé en rectangles

(2) H. LORTILLEUX, *La Provence romaine*. Coll. « Plaisir du voyage ». Paris 1954.

(3) Abbé NOUËL, *Bull. liaison provis. soc. hist. et archéol. Orléanais*, n° 30, nov.-déc. 1954, p. 5-6. L'abbé Nouël a publié une carte archéologique de la région de la Loire moyenne à l'époque gallo-romaine. R. LOUIS, *Gallia*, XII, 1954, p. 504.

(4) J. HARMAND, *Rev. archéol.*, 1952, 2, p. 103-105.

représentant des centurries, simples ou doubles, constituant non pas un ensemble unique, mais plusieurs ensembles. Les textes, copies des registres du *tabularium*, comprennent des fragments du cadastre rural, des lots, dits *merides*, qui ne peuvent qu'être urbains, des mots avec *area*, terrains publics dans l'enceinte urbaine. L'objet de ces pièces était de déterminer quelles portions du domaine avaient été occupées sans autorisation par des particuliers. Ceux-ci ne sont pas invités à les évacuer, mais une taxe est fixée par pied carré, ainsi qu'un intérêt de retard (6 %). Ces documents révèlent l'état de la comptabilité publique et prouvent avec quelles alternatives de négligence elle était tenue⁵.

Sur la côte provençale des sondages ont permis de délimiter un petit port antique à Sénème, dans l'anse des Laurons, à peu de distance de Ponteau (Bouches-du-Rhône)⁶, où les substructions de deux quais, les sols bétonnés de magasins en bordure de la mer et le seuil d'un entrepôt ouvrant sur une rue perpendiculaire au Nord ont été dégagés. Dans la mer, on distingue les amorces de deux ouvrages protégeant l'entrée du port, peut-être la *Dilis Posilio* de l'Itinéraire Antonin, fréquentée d'après les céramiques, du 1^{er} au 4^e siècle, alimentée en eau par un aqueduc, en partie taillé au flanc du rocher au Nord de Sénème, qui fut reconnu et débarrassé. On continue à recueillir sur le littoral de Fos (Bouches-du-Rhône), dans les alluvions du Rhône, d'abondants témoins céramiques de l'occupation antique⁷.

La présence de tessons éoliens et

d'une grande patère d'Arezzo, portant la marque *L. Tili figu(li)*, dans l'habitat du Castellon, à Istres (Bouches-du-Rhône)⁸, où a été dégagée une case à abside avec trou de poteau central, prouve la continuité de l'habitat dès le 6^e siècle avant l'ère, postérieurement aussi à la conquête romaine. La même succession reparaît dans l'oppidum des Encourdoules, à Valauris (Alpes-Maritimes)⁹, où le romain se superpose à un habitat préromain. Cette adaptation de l'habitat indigène à la civilisation romaine est particulièrement marqué au Mont-Bastide, à Èze (Alpes-Maritimes)¹⁰, à Vié-Ciutat de Mas et Monteil (Gard)¹¹. A Murviel-les-Montpellier (Hérault), des aménagements du 1^{er} siècle de notre ère succèdent à des installations plus anciennes¹².

A Auriol (Bouches-du-Rhône)¹³, des restes de gros murs ont été reconnus à « La Moricaude », dans un quartier très riche en vestiges romains et, sur la croupe des Tourasques, les restes d'un grand bassin bétonné semi-circulaire et un fragment de contrepoids de pressoir à huile. Deux pressoirs à vin étagés ont été dégagés à Antibes (Alpes-Maritimes), au domaine de l'Oliveraie¹⁴, ayant appartenu à une installation agricole comportant le fouloir et au-dessous une cuvette bétonnée pour le nettoyage. Le domaine possédait aussi une huilerie. Dans le Var, plusieurs nouvelles villas sont à signaler : à Puget-Ville¹⁵, dans la vallée de l'Aille, occupée depuis le

(8) DU MÊME, *ibid.*, p. 343.

(9) DU MÊME, *ibid.*, p. 440-441.

(10) DU MÊME, *ibid.*, p. 442 ; cf. R. LANTIER, *ibid.*, XIII, 1955, p. .

(11) J. JANNORAY, *ibid.*, p. 244-425.

(12) DU MÊME, *ibid.*, p. 423.

(13) F. BENOIT, *ibid.*, p. 344-345.

(14) DU MÊME, *ibid.*, p. 439-440.

(15) DU MÊME, *ibid.*, p. 437-438.

(5) A. PIGANIOL, *CRAI*, 1954, p. 302-310.

(6) F. BENOIT, *Gallia*, XII, 1954, p. 433-434.

(7) DU MÊME, *ibid.*, p. 432.

1^{er} jusqu'au début du IV^e siècle; -- à La Roquebrussanne, au domaine du Grand Louu, important établissement agricole auquel succéda au Moyen âge le domaine de *Filsiacum*, déjà existant à la fin du II^e siècle de notre ère¹⁶ -- tuiles et tessons de La Graufesenque, au Luc, lieu-dit « Le Terme »¹⁷.

Des constructions ont été relevées à Apt (Vaucluse), au quartier des Tourettes et des Rosalières¹⁸; --- dans la Drôme, à Châteauneuf-de-Galure¹⁹, à Luc-en-Diois²⁰, à Aix-en-Diois, à Sainte-Croix, à Saillans, à Aubenasson, à Egluy, à Aoust et au Pégue²¹; -- dans l'Ardèche, à Saint-Peuray²².

Les fouilles qui se poursuivent à Castel-Roussillon (Pyrénées-Orientales), dans les ruines de *Ruscino*²³, ont fourni des renseignements sur l'occupation de la région en contact dès le VI^e siècle avant l'ère avec les trafiquants helléniques, apparentée ethniquement avec les groupes de la côte catalane, envahie par les porteurs de la civilisation des « champs d'urnes » à la fin du Hallstattien, puis par les Celtes dans la seconde moitié du III^e siècle. Les ruines romaines recouvrent cette partie de l'habitat.

La région de Bize (Aude) paraît avoir été depuis le 1^{er} siècle de notre ère un centre de colonisation agricole²⁴. On connaît des emplacements de villas aux Loz, à La Buade, à Landelongue, au domaine de Bouquillan. Les sites furent réoccupés au IV^e siècle. Au 1^{er} siècle

avant J.-C. appartiennent aussi les substructions dressées sur une esplanade ménagée au flanc d'une colline et limitée vers l'Ouest par un important soutènement à Colombières-sur-Orb (Hérault)²⁵.

L'achèvement des fouilles de l'immense villa de Montmaurin (Haute-Garonne)²⁶ permet de situer dans le temps l'occupation du site qui correspond à celle des établissements languedociens. A une première installation des I^{er}-II^e siècles succède la grande villa élevée au milieu du III^e siècle, dont la prospérité ne semble avoir duré guère plus d'une centaine d'années. Les découvertes nouvelles intéressent les constructions situées au Nord et à l'Est dans le prolongement de la partie centrale de la villa : au Nord-Est, une grande construction circulaire termine la villa de ce côté, qui comprend aussi de vastes pièces dont trois à absides; au Nord, des communs s'ordonnent autour de deux grandes cours, que prolongent au Nord-Ouest 180 réduits ou cours. La partie centrale dispose d'un péristyle et d'une cour où se dresse un laraire, petite colonnade circulaire entourée d'une galerie et, en avant, un autel avec l'inscription J. O. M. De nouveaux fragments de sculptures ont été recueillis. A cette même période de construction on peut rattacher la grande salle et les deux hypocaustes à conduits rayonnants, semblables à ceux de Montmaurin et de Saint-Loup-de-Comminges, élevés sur les ruines d'un édifice plus ancien, avec hypocaustes à pilettes et pièces de dimensions moyennes, découverts à Puysegur (Gers), au pied du village en bordure de la Garonne²⁷. L'importance de la décoration, chapiteaux et bases

(16) DU MÊME, *ibid.*, p. 439.

(17) DU MÊME, *ibid.*, p. 439.

(18) J. SAUTEL, *ibid.*, p. 456.

(19) DU MÊME, *ibid.*, p. 454.

(20) DU MÊME, *ibid.*, p. 454-455.

(21) DU MÊME, *ibid.*, p. 452.

(22) DU MÊME, *ibid.*, p. 452.

(23) J. JANNORAY, *ibid.*, p. 411-412.

(24) J. LAURIOL, *Bull. comm. antiq. Narbonne*, 1951-1952, p. 64-102.

(25) J. JANNORAY, *Gallia*, XII, 1954, p. 417.

(26) M. LABROUSSE, *ibid.*, p. 217-218.

(27) DU MÊME, *ibid.*

de colonnes, éléments de plinthes et de corniches en marbre, plaques de revêtement et les restes d'un grand autel de marbre blanc, laissent supposer l'existence d'un *sacellum* à l'intérieur de la villa, détruite par un incendie et sur les ruines de laquelle furent établis un cimetière et une chapelle chrétienne dont on retrouva deux chapiteaux se rattachant à la production des ateliers aquitains de la période mérovingienne. Dans le même département des vestiges d'habitats gallo-romains, le plus souvent agricoles, ont été relevés à Grépac, sur la rive droite de l'Ariège, au Nord du village²⁸ ; à Boussens, au voisinage de la voie romaine remontant la vallée de la Garonne²⁹ ; à Auzas, au quartier du Quillet³⁰ ; à Plaisance-du-Touch, lieu-dit « La Tuque »³¹ ; à l'Isle-en-Dodon, sur la rive de la Save, mais ces ruines pourraient être celles d'une station de la route descendant la vallée de la rivière³². Les restes d'un grand édifice ont été dégagés à Auch (Gers)³³, sur l'emplacement de l'Hôpital psychiatrique, ainsi que des vestiges d'habitats à Montfort-du-Gers, au-dessus de la ferme de « La Médecine »³⁴, et à Montréal (Gers)³⁵, à Lavaur, à Massat, à Séran et Roquevidal (Tarn)³⁶. Est-ce un sanctuaire, associé à une forge éolienne, dont les creusets de fonte avaient été aménagés à même la roche schisteuse et garnis de terre réfractaire, qui a été

trouvée à 1.500 mètres de Roquecourbe (Tarn), au sommet d'un éperon dominant l'Agoût³⁷ ? Contemporain du 1^{er} siècle avant l'ère, cet habitat de hauteur, très pauvre, aurait conservé aux temps gallo-romains, un genre de vie archaïque et des sépultures taillées dans le rocher semblent appartenir à la communauté christianisée (VI^e-IX^e s.).

Des restes de briques, préparées pour recevoir un enduit, des chapiteaux corinthiens en marbre blanc de Saint-Béat, les premiers trouvés à Saint-Loup, au château des Agres³⁸, les seconds à Saint-Nicolas-de-la-Grave au village des Arènes³⁹, et la mosaïque géométrique de Sas-Marty, à Fauroux (Tarn-et-Garonne)⁴⁰, accompagnée de deux colonnettes et de fragments de stucs peints, marquent les emplacements d'édifices. Des traces d'occupation ont été relevés dans la grotte de Bourzollès, à Souilhac (Lot)⁴¹, et des substructions de villas à Redeuilh⁴² et à « La Négade » près de Soulae (Gironde)⁴³. La villa de Saint-Médard-d'Eyrans (Gironde), occupée du 1^{er} au IV^e siècle, était située au croisement de nombreux chemins parallèles ou perpendiculaires à la Gironde⁴⁴. La découverte d'une grande piscine quadrangulaire, entourée d'une galerie pavée en mosaïque, relevant du *frigidarium* d'un bain privé, dénonce

(37) DU MÊME, *ibid.*, p. 226-227.

(38) DU MÊME, *ibid.*, p. 225.

(39) *Ibid.*

(40) Chanoine GAYNE, *Bull. archéol. hist. et artist. soc. archéol. Tarn-et-Garonne*, LXXX, 1953, p. 128-131.

(41) M. LABROUSSE, *Gallia*, XII, 1954, p. 230-231.

(42) BÉRAUD-SUDREAU, *Bull. et mém. soc. archéol. Bordeaux*, LVII, 1945-1950, p. 17.

(43) MASSÉ, *ibid.*, p. 24.

(44) G. COURPY, *Gallia*, XI, 1954, p. 208-209.

(28) DU MÊME, *ibid.*, p. 214.

(29) DU MÊME, *ibid.*, p. 215.

(30) DU MÊME, *ibid.*, p. 215-216.

(31) DU MÊME, *ibid.*, p. 213.

(32) DU MÊME, *ibid.*, p. 219. Voir : DU MÊME, *Bull. soc. archéol. Gers*, LV, 1954, p. 347-365.

(33) DU MÊME, *ibid.*, p. 221.

(34) DU MÊME, *ibid.*, p. 223.

(35) DU MÊME, *ibid.*, p. 225.

(36) *Ibid.*

l'importance de la ville de Saint-Romain, à Loupiac (Gironde)⁽⁴⁵⁾.

Il ne semble pas que l'avancement des fouilles du grand édifice des Cars, à Saint-Merd-les-Oussines (Corrèze)⁽⁴⁶⁾ soit encore suffisant pour préciser la destination exacte du monument : thermes monumentaux, ou bains privés d'une grande villa. De nouvelles salles furent reconnues, ainsi que des canalisations pour l'écoulement des eaux de pluies, en direction du ruisseau voisin. Au cours des travaux, un dépotoir a été exploré, contenant des poteries communes et sigillées du II^e siècle. La présence de fragments à décor estampé ou à la roulette tendrait à prouver la continuation de l'occupation aux III^e-IV^e siècles. Lors de travaux de voirie à Brive (Corrèze), une cuve de calcaire, une mosaïque, des tuiles et des tessons sigillés, ont été mis au jour sur l'emplacement de l'ancienne église Saint-Pierre⁽⁴⁷⁾. Des traces d'occupation gallo-romaine sont signalées à Molèdes (Cantal)⁽⁴⁸⁾ et au domaine de « La Chassagne », à Peyrat-la-Nonière (Creuse)⁽⁴⁹⁾. Aux limites de communes de Giat et Voingt (Puy-de-Dôme), s'étendent les ruines d'une agglomération⁽⁵⁰⁾, dont on connaît le cimetière à incinération et les *ustrina* en bordure de la voie romaine, ainsi que les ruines d'une construction du I^{er} siècle avec escalier intérieur.

Dans le vallon des Chaudes, en amont des piscines gallo-romaines, jadis

dégagées, de nouveaux vestiges de l'établissement thermal antique de Nérès (Allier) ont été reconnus, mais n'ont pas été conservés. Un plan en a été dressé⁽⁵¹⁾.

Sur la rive droite de l'Ouche, dans les champs, s'étendent les ruines d'une villa, à Pomarède, à 2 km. 400 d'Eyvirat (Dordogne)⁽⁵²⁾. Révélée par la photographie aérienne, la villa de Saint-Preuil (Charente)⁽⁵³⁾ représente une exploitation agricole importante, limitée sur trois de ses côtés par le tracé de la voie romaine de Saintes à Limoges, s'étendant sur plus de 400 hectares, à proximité d'un ruisseau, la Samaronne. Sur les territoires de Jaulnay, de Clan et de Chasseneuil (Vienne)⁽⁵⁴⁾, courent les ruines d'une agglomération : autour de l'église de Jaulnay, importantes substructions avec arcs de soutènement, mosaïques, enduits peints avec semis de fleurettes ; aqueduc amenant les eaux des coteaux voisins ; petit temple périptère à Clan.

En Bretagne, un établissement important de la cité des Osismes est en cours de dégagement à Trouguer, à Clédén-Cap-Sizun (Finistère)⁽⁵⁵⁾, à la ferme de Pratlouhouarn en Plouénan (Finistère). A Mouron (Morbihan), dans le champ de « La Bande du Pé », des substructions appartiennent à un établissement gallo-romain ayant succédé à un établissement armoricain. Un site fortifié est en cours de fouilles à Coz-Yaudet en Ploulec'h (Côtes-du-Nord)⁽⁵⁶⁾.

Les recherches faites à Jublains

(45) BÉRAUD-SUDREAU, *Bull. et mém. soc. archéol. Bordeaux*, LVII, 1945-1950, p. 5-6, 18.

(46) M. VAZELLES, *Gallia*, XII, 1954, p. 360-367 ; — *Bull. soc. lettr., sc. et arts Corrèze*, 1954, p. 11-25 ; — P. F. FOURNIER, *Gallia*, XII, 1954, p. 199.

(47) P. F. FOURNIER, *ibid.*, p. 198.

(48) DU MÊME, *ibid.*, p. 197.

(49) DU MÊME, *ibid.*, p. 199.

(50) DU MÊME, p. 200-201.

(51) DU MÊME, *ibid.*, p. 193.

(52) M. SECONDAT, *Bull. soc. hist. archéol. Périgord*, LXXXI, 1954, O. 47-48.

(53) F. EYGUN, *Gallia*, XII, 1954, p. 189.

(54) DU MÊME, *ibid.*, p. 176-181.

(55) P. MERLAT, *ibid.*, p. 156-160.

(56) DU MÊME, *ibid.*, p. 162-163.

(57) DU MÊME, *ibid.*, p. 168.

(58) DU MÊME, *ibid.*, p. 155-156.

(Mayenne)⁵⁹ pour retrouver l'entrée du temple n'ont pas donné le résultat espéré, mais ont révélé l'existence de plusieurs terrasses différentes et du mur oriental, revêtu sur ses deux faces d'enduits peints, de graffites sur la face extérieure. Au Sud-Est du temple, vers l'aboutissement du cloaque, un ancien foyer et d'innombrables coquillages appartiennent à la cuisine et au dépotoir d'un habitat des IV^e-V^e siècles. Ce n'est pas un dépotoir qui a été trouvé au fort de Chelles (Seine-et-Marne), derrière l'ancienne usine à plâtre, rue A. Bickert⁶⁰ : tessons et tuiles proviennent des niveaux supérieurs et ont été apportés sur cet emplacement lors de l'exploitation à ciel ouvert de la carrière. Une carte archéologique de l'époque gallo-romaine a été publiée par P. Durvin pour les environs de Creil⁶¹. Un établissement fortifié du début de cette même époque a été découvert dans les bois de La Forêttrie, à Allonnes (Sarthe)⁶².

Dans l'Yonne, la villa de « La Tête de Fer », à Grimault⁶³, qui s'étend sur une quinzaine de pièces, reliées par un couloir et dallées de calcaire, se rattache au groupe des établissements agricoles de la région de Noyers. Elle possède une très grande cave, desservie par un escalier, dotée d'un soupirail ouvrant sur la cour de la villa et de quatre niches pratiquées dans les murs. Les séries monétaires recueillies permettent de reconstituer l'histoire du domaine, construit à la fin du I^{er} siècle

ou au début du II^e, détruit après 267, reconstruit à la fin du III^e siècle et définitivement ruiné au milieu du IV^e. Ces conclusions sont à rapprocher de celles apportées par les fouilles des grandes villas languedociennes, précisant l'existence d'une campagne de reconstructions des établissements agricoles après les désastres apportés par les invasions du troisième quart du III^e siècle. Le plan d'une villa a été relevé au lieu-dit « Dailly », à Villeperrot⁶⁴. Des sondages, au « Barbeau », en bordure du chemin du Poirier, à Aisy-sur-Thil (Côte-d'Or), près du « Pré de la Grange », ont fait connaître la présence de substructions et d'une aire de circulation limitée par une muraille⁶⁵.

Un inventaire des vestiges gallo-romains a été donné pour le Clunisois⁶⁶. La région de Crissey (Saône-et-Loire)⁶⁷, déjà peuplée au Néolithique et aux temps celtiques, a été occupée aux II^e et III^e siècles de notre ère. De nouvelles découvertes ont été faites sur le site de Carignan (Ardennes)⁶⁸, en particulier à Montilleul et à Hannogne-Saint-Hilaire⁶⁹, au « Chemin de La Val-Roy », une fosse remplie de terre noire a donné de nombreux tessons, dont une moitié de plat avec l'estampille de IODIVS.

Dans l'est de la Gaule, une station gallo-romaine importante s'étend sur la rive droite de la Nied, au « Haut des Pierres » de Remilly (Moselle)⁷⁰, et au voisinage de Mittelbronn, une villa a été

(64) DU MÊME, *ibid.*, p. 521.

(65) G. GRÉMAUD, *Rev. archéol. Est*, V, 1954, p. 195.

(66) E. MAGNIEN, *Ann. Bourgogne*, XXIV, 1954, p. 131-132.

(67) A. GROS, *Mém. soc. hist. et d'archéol. Chalon-sur-Saône*, XXXIII, 1954, p. 95-96.

(68) G. GOURY, *Gallia*, XII, 1954, p. 147.

(69) DU MÊME, *ibid.*, p. 148.

(70) *Cahiers lorrains*, VII, 1954, p. 39.

(59) P. CORDONNIER-DÉTRIE, *ibid.*, p. 170-172.

(60) G. TESSIER, *Bull. soc. archéol. et hist. Chelles*, 1954, p. 48-50.

(61) Tirage en bleu industriel au 1/20.000^e, 1954.

(62) P. CORDONNIER-DÉTRIE, *Gallia*, XII, 1954, p. 172.

(63) R. LOUIS, *ibid.*, p. 523-524.

relevée près de la laiterie⁽⁷¹⁾ ; une autre entre Bourscheid et Mittelbronn a été bouleversée par les travaux d'un camp d'aviation⁽⁷²⁾. Des fonds de cabanes d'une station gallo-romaine sont signalés à Mützenhausen (Bas-Rhin) ; près d'une source et en bordure de la Hochfelder-gasse⁽⁷³⁾. Le tracé de la double canalisation Huttolsheim-Strasbourg a été suivi sur le territoire d'Oberhausbergen (Bas-Rhin)⁽⁷⁴⁾. Parallèlement à la tranchée abritant la conduite, à Urtigheim, court un chemin de grès concassé et, à 7 m. 40 à l'Ouest, on dégaga une route en hérisson de pierres calcaires, comportant deux ornières espacées d'environ 1 m. 40.

Les fouilles du relais routier de l'Usspann, près du col de Saverne (Bas-Rhin)⁽⁷⁵⁾ à la frontière des Médiomatriques et des Triboques, de la Germanie supérieure et de la Belgique, apportent de nouveaux enseignements sur l'occupation du sol et sur l'évolution urbaine de Saverne, dont le développement est lié à l'histoire de la station routière du col. On peut, en effet, se demander si le développement de l'agglomération de la plaine, Saverne, n'est pas la conséquence de l'abandon au cours du II^e siècle de la station d'Usspann et de l'exode progressif des cultivateurs indigènes des plateaux. La toponymie a peut-être conservé le souvenir de cette dualité : *Tres Tabernae* serait le nom de la station du col, *Tabernis*, celui de la ville de la plaine. Les bâtiments du relais qui s'échelonnaient sur une cinquantaine de mètres le long de la voie romaine, remontent au début de l'Empire et semblent avoir été incendiés à deux

reprises, en 70 et en 97 de notre ère. Les fouilles ont fait connaître quatre états successifs de constructions : bâtiments en bois augustéens, fondations de pierres sèches et bois de Tibère à Néron, de pierres sous les Flaviens et Trajan. Les céramiques laissent entrevoir un abandon au cours du II^e siècle et une nouvelle occupation sous les Sévères. Il semble bien que le *vicus* routier de l'Usspann ait subi, au moins par deux fois, les conséquences des événements ayant amené la destruction du camp romain de Strasbourg.

On reste toujours dans l'imprécision lorsqu'on cherche à localiser la mutation d'*Anleae*, qui ne serait pas située sur le parcours de la voie romaine de Riez, mais à rechercher dans la zone du quartier des Salles, sur le territoire de Draguignan (Var)⁽⁷⁶⁾.

Sur la voie de *Forum Voconii* à Riez, le passage du Verdon, à la hauteur de son confluent avec le ruisseau de Fontaine-l'Évêque, était assuré par un pont, dont une des culées a été reconnue sur la rive gauche⁽⁷⁷⁾. À l'entrée du village de Maillot, à une vingtaine de mètres du pont de la Vanne⁽⁷⁸⁾, une rangée de pieux témoigne de la présence d'un ouvrage, pont ou consolidation de berges.

Des sondages sur un point du tracé de la voie romaine de Lyon à Roanne, à Fourneaux (Loire)⁽⁷⁹⁾, il ressortirait que dans la construction de leurs routes les ingénieurs romains agissaient sans idées préconçues, cherchant par tous moyens à assurer l'assiette et l'assèchement de la surface au mieux des conditions locales.

(71) *Ibid.*, p. 25.

(72) *Ibid.*, p. 19.

(73) A. STIEBER, *Cahiers d'archéol. et d'hist. Alsace*, 134, 1954, p. 12-13.

(74) J.-J. HATT, *Gallia*, XII, 1954, p. 496-497.

(75) J.P. WIEDENHOFF et J.-J. HATT, *Cahiers... Alsace*, 134, 1954, p. 35-51.

(76) Abbé R. BOYER, *Provence hist.*, IV, 1954, p. 3-10.

(77) F. BENOIT, *Gallia*, XII, 1954, p. 439.

(78) R. LOUIS, *ibid.*, p. 521.

(79) P. FUSTIER, *Rev. archéol.*, V, 1954, p. 70-76.

Cette liaison Lyon-Roanne par Tarare n'est pas mentionnée dans les itinéraires romains.

Dans la recherche de l'un de ces itinéraires, il y a lieu de tenir lieu des toponymes qui leur sont particuliers et se rattachent à des faits routiers, carrefours, auberges, fortins, abreuvoirs, accidents du terrain, etc.⁸⁰.

Les précisions apportées au tracé de l'aqueduc du Vieil-Évreux (Eure) par l'utilisation archéologique de la couverture aérienne photographique⁸¹ invitent à appliquer cette méthode à l'examen des voies romaines.

On relève un certain nombre de détails apportés au tracé de nos voies romaines : à Gasparets (Aude), tronçon en bordure de la rivière Ausson, reconnu sur 500 m., parallèlement à son cours, vers Haute-rive, au lieu-dit « Les Moulins », vestiges de la ramification de la route Narbonne-Toulouse⁸² ; — à l'Ouest du département du Tarn⁸³, une voie Lavour-Toulouse se serait dirigée suivant l'axe de la Nationale 112 ; au Sud d'Albi, une voie vers Albi passe par Puygouzon, Vigarlet et Bentret ; dans la partie occidentale de la Montagne Noire, un vieux chemin suivant l'axe des C. D. 12 et 14 a été reconnu sur le territoire d'Arfons ; à la limite des Monts de Lacane et de l'Espinouse, un vieux chemin représente la prolongation de la voie romaine Béziers, Albi, Cahors sur le territoire du Tarn ; — des vestiges du dallage de la route Chartres-Orléans ont été trouvés au village de La Maladrerie, à Orgères (Eure-et-Loir)⁸⁴. De trop nom-

breuses erreurs entachent une étude sur les voies romaines de la région de Bourbonne-les-Bains (Haute-Marne)⁸⁵. Une carte est donnée de la région de Verdun-sur-le-Doubs (Saône-et-Loire)⁸⁶.

5. *Les sépultures.* — Sur le tracé de la voie romaine d'Apt à Sisteron, « Camin Roumieu » ou « Camin Seinet », la découverte, à Dauphin (Basses-Alpes), au quartier de la Crau¹, d'un mascaron, tête humaine encadrée d'une abondante chevelure, dont le sommet est entremêlé dans les entrelacs d'un serpent noué et qui avait appartenu à la décoration d'un mausolée, laisse entrevoir l'existence, sur ces emplacements, d'un cimetière païen, comme à Sisteron. Dans le même département, une sépulture contenant une urne en verre brisée, un vase à deux anses et une lampe chrétienne à torsade, a été trouvée à Manosque, devant le garage « Manosque Automobile »², ainsi qu'un cippe funéraire surmonté de l'*ascia* à Montsalier³.

L'éboulement d'une carrière près du Moulin Pagnol, à La Colle-sur-Loup (Alpes-Maritimes)⁴, a dégagé une grotte sépulcrale, utilisée depuis l'âge du Bronze jusqu'au Bas-Empire, abritant des sépultures sous tuiles avec offrandes de monnaies depuis le milieu du II^e siècle jusqu'au milieu du IV^e, des tuiles avec dessins incisés avant cuisson figurant des animaux ou des scènes de chasses. Sur l'ancienne route de La Napoule à Vence, à « La Faute », près de Mouans-Sartoux

(80) A. CARNOY, *L'antiq. class.*, XXII, 1954, p. 9-28.

(81) J. LE GALL, *Gallia*, XII, 1954, p. 339-357.

(82) *Bull. comm. archéol. Narbonne*, 1951-1952, p. LVII-LVIII.

(83) M. LABROUSSE, *Gallia*, XII, 1954, p. 225-226.

(84) P. GORDONNIER-DÉTRIE, *ibid.*, p. 169.

(85) L. GRÉGOIRE, *Les cahiers Haut-Marnais*, n° 37, 1954, p. 51-56.

(86) E. GABIN, *Mém. soc. d'hist. et d'archéol. Chalon-sur-Saône*, XXXIII, 1954, p. 80.

(1) H. ROLLAND, *Gallia*, XII, 1954, p. 444.

(2) DU MÊME, *ibid.*, p. 445.

(3) DU MÊME, *ibid.*, p. 446.

(4) F. BENOÎT, *ibid.*, p. 442.

(Alpes-Maritimes)⁵, au cours de travaux agricoles, on mit au jour des éléments d'architecture, dont deux impostes décorées d'animaux courants, colombe, chèvre, lièvre, se dirigeant vers un arbre, inspirés des reliefs des *missoria*, provenant d'un mausolée antérieur au IV^e siècle, et un fragment de couvercle de sarcophage à acrotère. Une inscription funéraire du I^{er} siècle a été recueillie en Camargue (Bouches-du-Rhône), au Nord du Mas de Goult⁶; autre épitaphe de même époque d'un soldat de la XII^e légion *Rapax* et tombe du IV^e siècle au domaine de Gasqui, à Gonfaron (Var)⁷. Au I^{er} siècle encore appartient la tombe à inhumation trouvée à Trans (Var), au bord de l'ancien chemin de Flayoc, dans le mobilier funéraire de laquelle figure une olpe avec inscription alphabétiforme en cursive⁸. Plusieurs squelettes avaient été inhumés dans une tombe sous tuiles plates, sans mobiliers, à Rustrel (Vaucluse)⁹. Dans une carrière de sable, à Saze (Gard), en bordure de la Nationale 100 de Remoulins à Avignon, s'étend un vaste cimetière comprenant des inhumations en pleine terre ou dans des cercueils de bois; des coffres en lausses calcaires recouverts d'un placage de même matière provenant des collines voisines¹⁰, datés du dernier quart du IV^e siècle. Une sépulture sous tuiles des VI^e-VII^e siècles et une inhumation des II^e-III^e siècles ont été fouillées au chemin des Champs, à Montélimar (Drôme)¹¹, et à Alba (Ardèche)¹², entre le port de Lescontay et la Nationale 102. Un fragment

de monument funéraire à trois personnages a été découvert au domaine de Marennès, à Aumes (Hérault)¹³. En Narbonnaise¹⁴, à Bize et à Saint-Michel plusieurs tombes ont donné des mobiliers du III^e siècle et un fragment de sarcophage portant l'image du Bon Pasteur, jadis encastré dans un mur du vieux moulin à huile de Bize est entré au Musée d'Ensérune. Les séries d'auges funéraires pyrénéennes s'enrichissent d'un nouvel exemplaire, avec buste d'homme, ramassé à Esbareich (Hautes-Pyrénées)¹⁵. Un sarcophage aurait été trouvé aux Bruches, à Lussan (Gers), dans la vallée de l'Arrat, où l'on signale des monnaies et des tuiles à rebord¹⁶. Un squelette accompagné de fragments de tuiles et de tessons passés au feu, gris, ou sigillés, gisait près du Chemin de Cruves, à Meyssac (Corrèze)¹⁷. Un cimetière a été trouvé aux Fougères de Fleurat (Creuse)¹⁸. L'un des coffres funéraires en pierre de Saint-Moreil (Creuse) abritait un vase ovoïde à reliefs d'applique : Médée, Silène, chevaux¹⁹. De nouvelles incinérations dans des coffres de pierre ont été trouvées dans la Haute-Vienne²⁰, près du village des Forges, à Saint-Sauviac-sur-Vige; au lieu-dit « Les Suchauds », à Thouron, village des Placieux, et à Saint-Pardoux, village des Châtaignolles, celle-ci de la deuxième moitié du II^e siècle. Un autre coffre funéraire est signalé à Monesmes, à 1 kilomètre de Châtaignolles.

(13) J. JANNORAY, *ibid.*, p. 415-416.

(14) J. LAURIOL, *Bull. archéol. Narbonne*, 1951-1952, p. LIX-LXI; 101-102.

(15) M. LABROUSSE, *Gallia*, XI, 1954, p. 220.

(16) DU MÊME, *ibid.*, p. 221.

(17) P. F. FOURNIER, *ibid.*, p. 198.

(18) DU MÊME, *ibid.*, p. 199.

(19) DU MÊME, *ibid.*, p. 199.

(20) J. FAGUN, *ibid.*, p. 186-187; — J. PERRIER, *Bull. soc. hist. et hist. Limousin*, LXXXIV, 1954, p. 1-4; E. VINCENT, *ibid.*, p. 586-587.

(5) DU MÊME, *ibid.*, p. 442-443.

(6) DU MÊME, *ibid.*, p. 429.

(7) DU MÊME, *ibid.*, p. 438.

(8) DU MÊME, *ibid.*, p. 438-439.

(9) J. SAUTEL, *ibid.*, p. 456.

(10) S. GAGNIÈRE, *ibid.*, p. 425-426.

(11) J. SAUTEL, *ibid.*, p. 454.

(12) DU MÊME, *ibid.*, p. 453.

Les cinquante-neuf urnes cinéraires en verre recueillies dans la Haute-Vienne²¹ fournissent des repères chronologiques pour la datation des sépultures. La plupart appartiennent à la forme 3 de Morin-Jean (Romain I). Les bouteilles cylindriques sont rares après le II^e siècle, alors que les formes prismatiques à section carrée, abondantes au II^e siècle, n'ont été que rarement trouvées au III^e. L'olla à anses, peu fréquente, disparaît avec la première moitié du II^e siècle.

Sur l'emplacement d'une villa et à proximité d'une voie romaine, à Champniers (Charente), un squelette, sans mobiliers funéraires, gisait dans une tombe sous tuiles au « Plantier des Amiraux »²². A Puyravault (Charente-Maritime), lieu-dit « Palseau »²³, parmi les débris d'une sépulture en briques, on recueillit un tesson de La Graufesenque et une bague de bronze, dont le chaton porte un monogramme fait de trois lettres jointes. Des cimetières ont été reconnus à Saint-Piat (Eure-et-Loir)²⁴, lieu-dit « La Folie » et près des dolmens de Changé ; au Petit-Pieu, à Sougères-sur-Sinotte, à Saint-Clément et à Saint-Martin-du-Tertre (Yonne)²⁵.

Une fouille de contrôle dans le cimetière de l'Ouest, à Dijon²⁶, où les découvertes se poursuivent depuis 1938, renseigne sur les conditions de son occupation : rareté des incinérations et fréquence des inhumations ainsi que du dépôt dans des sarcophages aux II^e-VI^e siècles ; extrême densité des tombes se superposant sur plusieurs étages, les plus

profondes rencontrées à 6 mètres sous le sol moderne ; à la partie supérieure, tombes chrétiennes, dont l'une sera à l'origine de l'abbaye de Saint-Bénigne.

De nouvelles tombes d'enfants ont été dégagées dans le cimetière de « bébés », à La Croix-Saint-Charles du Mont Auxois (Côte-d'Or)²⁷. Une seule contenait une incinération. La disposition des sépultures, dépendant de la direction des bancs rocheux contre lesquels elles s'appuient, interdit toute orientation fixe.

Les dix tombes fouillées dans le cimetière de Barisis-aux-Bois (Yonne) s'inscrivent entre la fin du III^e et la première moitié du IV^e siècle et appartiennent à un petit établissement agricole, installé au voisinage après l'invasion, entre 280-305 après J.-C.²⁸.

La main momifiée tenant une pièce de monnaie, conservée au Musée de Roanne (Loiret), a été trouvée dans un cimetière à inhumation du I^{er} siècle²⁹.

Une inscription de Lamarzeille (Côte-d'Or), connue par des copies de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e, ne se rapporte pas à un ex-voto, c'est une épitaphe, rédigée en latin « de campagne » du III^e siècle, par Sanuaca, fille de Catusios, pour elle-même, pour son mari Saciru et pour son fils Ulattis³⁰.

Des renseignements sont donnés sur les découvertes faites au quartier Saint-Jacques, à Troyes (Aube)³¹, dans un cimetière gallo-romain, situé sur l'emplacement de l'École normale d'instituteurs et recouvert par des sépultures des XIV^e

(21) F. DELAGE et J. PERRIER, *ibid.*, p. 348-350.

(22) F. EYGUN, *ibid.*, p. 188.

(23) DU MÊME, *ibid.*, p. 190.

(24) P. CORDONNIER-DÉTRIE, *ibid.*, p. 169.

(25) *Ann. Bourgogne*, XXVI, 1954, p. 130.

(26) G. GRÉMAUD, *Rev. archéol.*, 1954, I, p. 51-59.

(27) Abbé J. JOLY, *Rev. archéol. Est*, V, 1954, p. 97-98.

(28) Abbé B. LACROIX, *Gallia*, XII, 1954, p. 367-380.

(29) J. RENAUD, *Rev. archéol. Est*, V, 1954, p. 357-359.

(30) P. LEBEL, *ibid.*, p. 338-344.

(31) J. BAUER, *Almanach de l'Indépendant de l'Aube*, 1925-1928 (1954), p. 62-63.

et ^{xvii} siècles ; les tombes irrégulièrement groupées s'échelonnent du ⁱ^{er} au ^{iv}^e siècle de notre ère. Le mobilier funéraire de la tombe de la fillette de La Plancholette, à Vitry-le-François (Marne)³², était représenté par des bracelets de bois (?) ou de bronze, un fragment de boucle d'oreille, un collier de perles en verre de couleur et une figurine en argile blanche, Déesse Mère tenant un enfant. Dans une autre inhumation, près d'un squelette féminin, avaient été déposés une œnochoé en terre rouge, un peigne double en bois ; onze épingles maintenaient la chevelure, l'une en bois à tête anthropomorphe, une autre à tête polyédrique en verre de couleur verte. Des restes de sépultures ont été reconnus au lieu-dit « La Vigne de Gerson », à Berby³³, et à Charleville (Ardennes), place de Nevers³⁴, on mit au jour, à proximité du tracé de la voie romaine parallèle à la rue de Flandres et dans une fosse creusée dans le schiste, un sarcophage, fait de trois parties soigneusement assemblées à sec et calées par de grosses pierres, abritant le squelette d'un homme, déposé sans mobilier, dans un cercueil de bois. L'intérêt de la trouvaille est de faire connaître un lieu de sépulture sur la rive gauche de la Moselle, en un point de la ville où les découvertes d'antiquités sont rares. Dans le département de la Moselle, une tombe de la première moitié du ⁱ^{er} siècle a été mise au jour près de la ferme de Kastelwad, à Hiebelsheim³⁵. Dans la vallée de la Blies, une tombe de Bliesbruck³⁶ renfermait un riche mobilier funéraire de femme : au bras droit, bracelet d'or ; au gauche, trois autres d'or, de lignite et de

verre ; deux anneaux d'or aux doigts ; collier et médaillon d'or au cou ; près du corps avait été déposée une caissette contenant une figurine humaine en bronze. Dans le Bas-Rhin, sépultures à inhumation et à incinération du début du ⁱⁱ^e siècle près de la Chartreuse de Kœnigshoffen, à Eckbolsheim³⁷ ; dans le sarcophage en grès vosgien de Seltz³⁸, situé en dehors et en bordure de l'agglomération romaine de *Salatia*, on retrouve aussi, près d'un squelette de femme, un coffret de bois, recouvert de plaquettes de bronze, décorées au repoussé, dans lequel avaient été déposés une clé à poignée en forme de main, des monnaies de Maximien Daza, de Constantin, de Constantin le Jeune, de Constant et de Constance II, un jeton de verre multicolore, deux annelets de bronze et un morceau de verre brûnat ovale, jadis monté en bague ; à la hauteur de la tête avaient été placés un barrillet de verre frontinien, une épingle en argent à tête terminée par une boule dorée et, près de l'épaule, une monnaie de bronze de Maximien Daza. L'une des deux pierres tombales, trouvées en 1931 à Saverne, était décorée de deux Amours lesquels flanquent le cartouche contenant l'épithaphe³⁹.

L'*ascia* fournit toujours matière à discussion. De nouveaux documents sont versés au débat⁴⁰, dont une *ascia* trouvée à Lyon avec taillant opposé à une hache, considérée comme pouvant être la matérialisation de l'*ascia* funéraire ou légionnaire. La vogue de la représentation de

(37) J.-J. HATT, *Gallia*, XII, 1954, p. 496.

(38) DU MÊME, *ibid.*, p. 498-499 ; — C. SAUER, *Cah. d'archéol. et d'hist. Alsace*, 134, 1954, p. 71-72.

(39) J. BACHMAYER, *ibid.*, p. 33-34.

(40) A. AUDIN et P. L. COUCHOUD, *Rev. hist. relig.*, CXLV, 1954, p. 8-29 ; P. M. DUVAL, *REA*, LVI, 1954, p. 441-413.

(32) G. GOURVY, *Gallia*, XII, 1954, p. 155.

(33) DU MÊME, *ibid.*, p. 148.

(34) Comm. sup. fouilles, 1954.

(35) E. DELORT, *Gallia*, XII, 1954, p. 479.

(36) *Le Pays lorrain*, 35, 1954, p. 71.

cet instrument sur la tombe s'inscrit environ 150 après J.-C.

La présence, dans certaines sépultures, de talismans, disques perforés et sciés à la base de bois de cerf ou d'élan, tombés à la mue, pourrait s'expliquer par un passage du testament de Lingon⁽¹⁾. Certains exemplaires ont été recueillis aussi dans des maisons de Vertault (Côte-d'Or)⁽²⁾.

6. *Arts et métiers. Commerce et industrie.* Dans certains cas, un examen de la végétation⁽¹⁾ permettrait de distinguer des autres les ferriers d'origine gallo-romaine. Au voisinage de La Charité-sur-Loire (Nièvre), on a pu constater la présence de stations à *Atropa belladonna* L. aux ferriers de Murlin, de La Ronce, de La Vache, de Bellary et de Sainte-Colombe. D'autre part, les scories antiques se présentent sous la forme de plaques de fonte grossière et fragile gris de rouille, les modernes vertes noires offrent des cassures vitreuses et luisantes.

La petite histoire des fouilles de Mandœuvre (Doubs)⁽²⁾ fournit une indication sur l'activité économique de la ville gallo-romaine. Un peu avant 1914, un nommé Péquignot, qui réalisa une certaine fortune en exploitant les ruines, céda à la Monnaie 200 kilogrammes d'argent en lingots poinçonnés pouvant dater de l'époque sévérienne.

Des vestiges d'établissements métallurgiques ont été explorés à l'Imperial de Luzech (Lot), sur l'emplacement du rempart gaulois⁽³⁾, représentés par deux

fours sans doute jumelés, l'un pour le grillage du minerai, l'autre pour sa réduction (1^{er} siècle après J.-C.) ; — canalisations de bois pour le lavage du minerai, ou pour actionner une soufflerie, à Vénizy (Yonne), près de la source du Sevy⁽⁴⁾ ; deux fonds de bassins avec cuvette d'épuration à Mérignas (Gironde)⁽⁵⁾.

Un exemple intéressant d'exploitation de carrière en vue de la fabrication de sarcophages est donné par les recherches faites au lieu-dit « Le Bois des Grottes », à 2 kilomètres au Sud d'Arcy-sur-Cure (Yonne)⁽⁶⁾ : au sommet de la falaise corallienne dominant la rivière et à quelques 300 mètres de la voie d'Agrippa, s'étendent de vastes fronts de taille, avec des blocs en voie d'extraction et les empreintes de sarcophages détachés sur 85 mètres de longueur et 25 mètres de hauteur. On a pu relever deux modes d'exploitation : extraction en lit et en défilé ; le développement en profondeur de ce dernier mode amenant la formation de chambres. L'outillage utilisé comprend des pics simples ou doubles, des coins, des masses et des leviers. La carrière était desservie par quatre chemins pratiqués à travers le rocher et deux glissières reliant l'exploitation à un chemin longeant la Cure, peut-être utilisée aux hautes eaux pour le transport des blocs. L'exploitation semble avoir été brusquement abandonnée.

Un atelier de fabricant d'objet d'os et de corne était installé, au 1^{er}-5^e siècles, dans la fosse du théâtre de Drevant (Cher)⁽⁷⁾.

Un inventaire des céramiques d'Arezzo⁽⁸⁾

(41) J.-J. HATT, *Rev. archéol. Est*, V, 1954, p. 55.

(42) R. JOFFROY, *ibid.*, p. 59-66.

(1) A. COLOMBET, *Rev. archéol. Est*, V, 1954, p. 338.

(2) M. DAYET, *ibid.*, p. 283.

(3) M. LABROUSSE, *Gallia*, XI, 1954, p. 230.

(4) R. LOUIS, *ibid.*, p. 523 ; — *Ann. Bourgogne*, XXVI, 1954, p. 130.

(5) G. COUPRY, *ibid.*, p. 209-210.

(6) P. POULAIN, *Rev. archéol. Est*, V, 1954, p. 29-45.

(7) R. LOUIS, *Gallia*, XI, 1954, p. 502.

(8) M. LABROUSSE, *ibid.*, p. 301-321.

trouvées à Saint-Bertrand-de-Comminges (Haute-Garonne), montre que les conclusions de J. Déchelette restent toujours valables quant à la répartition de ces fabrications à travers la Gaule. Bien peu de nouvelles pièces furent découvertes depuis un demi-siècle, abstraction faite des bords du Rhin, la céramique ornée arétine ne se rencontre en Gaule qu'à l'état sporadique principalement dans les villes de la Narbonnaise, à Lyon et dans les grands *oppida* (Mont-Beuvray, Vertault, Alésia). Soit pauvreté, soit différence de goût, soit plutôt incompréhension des scènes mythologiques illustrant ces productions, la clientèle gauloise marqua une nette prédilection pour la vaisselle unie d'Arezzo.

Cependant cette poterie trop coûteuse allait renaître en Gaule sous une forme populaire, mieux adaptée aux goûts et aux ressources de la clientèle, avec les fabrications de Montans, de Banassac, de La Graufesenque, de Lezoux et de tant d'autres ateliers, et si ces productions ne répondent pas aux caractères d'une grande industrie, au sens moderne du terme, elles offrent toutefois certains aspects les différenciant de l'artisanat. Il s'agit d'un art industriel, tant par les procédés de fabrication que par l'organisation de la vente sur des marchés lointains⁹. De cette dispersion à travers le monde romain, un nouveau témoignage est apporté par la découverte, dans les mobiliers funéraires du cimetière de Chantemelle (Luxembourg) de poteries sorties des ateliers de *Creslus*, *Licinus* et *Volus*, travaillant à La Graufesenque entre les règnes de Claude et de Vespasien¹⁰.

La céramique arétine a joué un rôle important dans la formation du répertoire décoratif des potiers gallo-romains de Montans (Tarn)¹¹, dont les modèles avaient été vraisemblablement transmis par des migrations de potiers et peut-être par les soldats. Au reste, ces influences arétines reparaissent à La Graufesenque et à Lezoux. Mais si ces éléments décoratifs sont communs à Montans et à La Graufesenque, il en est autrement des autres rapports. Peut-être dans ces échanges de potiers et de modèles entre les deux ateliers la voie fluviale du Tarn a pu jouer un rôle. Leur contemporanéité s'affirme de plus en plus, peut-être Montans pourrait-il se prévaloir d'une certaine antériorité dans le temps.

Sur le site de La Graufesenque (Aveyron)¹², les fouilles de 1953 ont amené la découverte du prolongement de la colonnade précédemment dégagée, puis au N.-E., près de la ferme d'un fonds d'habitation bétonné riche en céramiques, dont un beau poinçon de *Germanus* représentant Hercule, et au S.-E. d'un dépotoir ayant donné des tessons, principalement des officines de *Calvus* et de *Bassus*, des fragments de fours, tuyaux et cales. La reprise des recherches aux Martres-de-Veyre (Puy-de-Dôme)¹³ a fait connaître les ruines d'un four avec de nombreux tessons et un outillage de potier : 108 marques ont été identifiées et, de leur dispersion à travers l'Empire romain, il paraît ressortir que l'exportation de l'atelier était surtout dirigée vers la Bretagne ; certaines de ces productions ont été aussi trouvées chez les Nerviens, en particulier à Bavai.

(11) M. DURAND-LEFEBVRE, *Gallia*, XII, 1954, p. 73-88.

(12) P. F. FOURNIER, *ibid.*, p. 193-195.

(13) DU MÊME, *ibid.*, p. 200 ; - R. TEYSSIE, *Germania*, 32, 1954, p. 171-175.

(9) P. M. DUVAL, in *Industrie. Rev. de la Fédér. des industr. belges*, VIII, 1954, p. 275-283.

(10) H. R., *L'antiq. class.*, 1954, p. 180.

Une nouvelle officine du potier *Sallo* vient d'être découverte à Mittelbronn (Moselle)¹⁴, abritée dans deux hangars contigus, dont les toitures étaient supportées par des piliers de bois reposant sur des blocs de calcaire. Du four, placé au Sud, il ne reste plus que le conduit de l'alandier, long de 8 m., fait d'énormes dalles. La poterie recueillie comprend des vaiselles ordinaires, cruches, écuelles, coupes à trois pieds, gobelets (III^e siècle) ; des poteries rouges unies (Drag. 40-32), bols assez profonds (fin II^e, III^e), des assiettes portant la marque de *Calullus*, *Marcianus* et *Augustinus*, potier de Rheinzabern, mais sur la plupart sont appliquées les rosaces de l'atelier de Faulquemont-Chémery ; des sigillées ornées reproduisant presque tous les modèles de *Sallo*. La grande nouveauté de l'officine est dans la découverte de vases entiers et de nombreux tessons du potier *Cibisius*, dont les principaux poinçons représentent un grand flûtiste, un quatuor libertin, des paons et de petits écussons triangulaires.

On peut, en partie, reconstituer l'histoire de l'atelier, installé environ 160 par les potiers de Faulquemont-Chémery que rejoignirent des potiers de Rheinzabern et d'Ittenweiler. Son existence se prolongea probablement jusque vers 260, il disparut au moment de l'effondrement du *limes*.

A Kœnigshoffen (Bas-Rhin) les potiers et les tuiliers de la VIII^e légion, installés au temps des Flavians dans les quartiers Sud-Est des *canabae*, se transportèrent, à partir du règne de Trajan, près de la Chartreuse, au voisinage desquels une fosse à détritrus a été fouillée¹⁵. La marque *Serli*,

sur une tuile trouvée à Heiligenberg, près de l'écluse, montre que les potiers de ce centre fabriquaient à la fois poterie sigillée et tuiles¹⁶. La variété des fabrications est une des caractéristiques des officines de Vichy (Aolier), et il serait vraiment nécessaire de leur consacrer une étude d'ensemble¹⁷.

Les fouilles d'un dépotoir ont fait connaître l'existence de l'un des ateliers produisant, à Lombez (Gers), au lieu-dit « Galane », des petites tasses sans anses, décorées de motifs géométriques, plus rarement végétaux, généralement moulés, quelquefois tracés à la barbotine, trouvaille importante puisqu'elle fait connaître l'une des officines spécialisées, au I^{er} siècle de notre ère, dans l'exécution d'une catégorie de vases qui furent répandus à travers toute la Gaule, la Germanie romaine et jusque dans la Péninsule Ibérique, témoignant aussi de la variété et de la décentralisation des industries de la terre-cuite en Gaule dès cette époque¹⁸. Les amphores à fond plat (Dress. 28 et Pellichet 47) des II^e-III^e siècles, trouvées au « Collet Long », à La Crau d'Hyères (Var)¹⁹, se rattachent aux productions d'un atelier, dont les fours, avec plusieurs chambres juxtaposées et voûtées en briques, ont été reconnus adossés à une butte sur les bords du Gapeau. Entre Port-à-Binson et Châtillon (Marne), l'atelier céramique de Bimon était en activité à la fin du III^e et au début du IV^e siècle²⁰.

Le dépôt de *dolia*, de jattes, de petits vases, trouvé au Clos-Fleury, à Anne-

(16) C. HEINTZ, *Cahiers d'archéol. et d'hist. Alsace*, 134, 1954, p. 52.

(17) Dr A. MORLET, *Rev. archéol. Est*, V, 1954, p. 57-59.

(18) M. LABROUSSE, *Gallia*, XII, 1954, p. 222.

(19) F. BENOIT, *ibid.*, p. 438-439.

(20) J. HÉGLY, *Bull. soc. archéol. Champenoise*, 47, 1954, p. 21-22.

(14) E. DELORT, *Gallia*, XII, 1954, p. 478-479 ; — M. LUTZ, *Annuaire soc. d'hist. et d'archéol. lorraine*, 1954, p. 97-100.

(15) J.-J. HATT, *Gallia*, XII, 1954, p. 496.

masse (Savoie), représente-t-il le contenu de l'atelier d'un potier ou du magasin d'un commerçant²¹ ? C'est l'entrepôt d'un tuilier gallo-romain qui a été trouvé à Lucy (Loire), situé à 80 m. de l'emplacement des fours reconnus au siècle dernier et dans lequel deux types de tuiles avaient été déposés sur quatre lits horizontaux²².

La diversité des tessons de vases planétaires, recueillis en 1942, 1952, 1953, à Tournai (Belgique) donne des possibilités nouvelles pour reprendre l'examen des problèmes relatifs aux centres de fabrication et à la chronologie de ces productions²³. La matière première fait connaître cinq variétés de terres : *a) terra nigra*, *b) terre rose saumon* avec engobe beige ; *c) terre brun chocolat* avec engobe beige luisant ; *d) terre ocre* ou rose saumon à couverte dorée ; celle dernière variété n'est encore connue que par les tessons de Tournai et ceux conservés au Musée d'Art et d'Histoire de Bruxelles ; *e) terre fine blanche*, dite « terre à pipes ». Deux méthodes furent utilisées pour l'application du décor sur le vase. Un premier groupe porte des reliefs d'applique, retouchés ou non à l'ébauchoir. Le sujet fut moulé séparément, puis fixé sur la paroi. Dans le second groupe, le décor est directement estampé, le moule étant placé sur la paroi et le sujet imprimé par une pression s'exerçant de l'intérieur. Quant aux centres de fabrication, il semble que Bavai n'eut pas le monopole de ces productions. La matière, *terra nigra*, de certains tessons de Tournai est très proche des terres utilisées par les potiers ménapiens au début du 1^{er} siècle

de notre ère, et il ne serait même pas impossible qu'ils soient sortis d'une officine tournaisienne. Dans ce cas, les exemplaires de Tournai seraient plus anciens que ceux de Bavai. L'emploi de la « terre à pipes » ramène vers les ateliers de Cologne, où d'ailleurs deux moules à décors planétaires ont été trouvés. Les plus anciennes fabrications sont à rapporter au règne de Claude et se poursuivent jusqu'au milieu du 11^e siècle. On constate à la fin du 1^{er} et au début du 11^e l'apparition des exemplaires à couverte dorée, ou tournés en « terre de pipes » et, dans le même temps, se manifeste une simplification des procédés de fabrication, c'est-à-dire le passage à un stade industriel, conséquence de commandes plus nombreuses.

Un bon instrument de travail est apporté par le catalogue des lampes antiques du Musée central romano-germanique de Mayence, classés par époques et surtout toutes reproduites²⁴.

D'une histoire générale de la verrerie en Belgique on retiendra une chronologie : Romain I, du début de notre ère à 192 ; Romain II, 192-406 ; époque franque, 406-408, et des renseignements sur le commerce du verre et la condition ouvrière des verriers en Gaule Belgique²⁵. S'il semble que les origines de la *diatrete* restent encore incertaines²⁶, d'utiles précisions sont apportées sur les tasses en verre moulé avec représentations de

(24) H. MENZEL, *Antike Lampen in Röm.-Germa. Zentralmuseum zu Mainz*. Katalog XV. Mayence. 1954 ; Voir aussi : F. KUCHENBUCH, *Saalburg Jahrbuch*, XIII, 1954, p. 5-62.

(25) R. CHAMBON, *Histoire de la verrerie en Belgique du II^e siècle à nos jours*. Bruxelles, 1954.

(26) K. WEIDEMANN, *Glasstechnische Berichte*, 1954, p. 33-34.

(21) A. BRUHL, *Gallia*, XII, 1954, p. 461.

(22) J. BERNARDIN, *Rev. de la Physiophile*, juin 1954, p. 15-18.

(23) M. AMAND, *Latomus*, XIII, 1954, p. 40-50.

courses de quadriges dans le cirque²⁷, qui seraient sorties d'un même atelier, travaillant en Gaule, dans la vallée du Rhône et exportant ses productions en Suisse, en Belgique, en Allemagne, en Afrique du Nord, aux II^e et III^e siècles. Le début de ces fabrications pourrait peut-être se reporter jusque dans le I^{er} siècle, un fragment de verre à figures de gladiateurs ayant été recueilli dans un tombeau ombrien du début de ce siècle.

Dans l'histoire de la viticulture gallo-romaine²⁸, un certain nombre de points paraissent acquis : origine orientale de la technique de la taille de la vigne ; importation des vins de Campanie en Gaule ; formation dès les temps gallo-romains des vignobles bourguignons, bordelais et mosellans ; extension vers le Nord et multiplication des vignobles secondaires au Moyen âge.

Le chemin maritime suivi par les amphores apportant en Gaule les vins italiens est jalonné par une suite d'épaves de navires, coulés le long des côtes génoises et provençales, et les variations des estampilles apposées sur ces récipients renseignent sur les conditions de ce trafic²⁹. S'il est encore difficile de déterminer quel est, de *Tilius* et de *Seslius*, le négociant, l'armateur ou le potier, une chronologie de la marque ayant pu être établie, forme B, 200-100 avant J.-C., forme C, 110-30, on possède des dates assez précises pour ce commerce. Les amphores portant cette marque sont dispersées de part et d'autre de l'axe rhodanien. Au I^{er} siècle Chalon-sur-Saône est la plaque tournante d'où les produits

méditerranéens sont dirigés vers le centre et l'Est par le Rhône et la Saône, et à partir de Besançon par le Doubs. Dans la répartition des marchandises la batellerie de la Saône a joué un rôle très important, mais ses témoignages matériels sont encore bien peu connus³⁰ ; on peut toutefois supposer que ce matériel a fort peu évolué pendant longtemps. Pendant cette période qui s'étend de la fin du II^e siècle jusqu'à la fin du I^{er} siècle avant l'ère, une bonne partie de ce trafic passait par le port d'Agde (Hérault), avant que celui de Narbonne ne prenne, à l'époque romaine, une place prépondérante. On ne s'expliquerait pas sans cela le grand nombre d'épaves antiques reconnues sur cette partie de la côte méditerranéenne pourtant restreinte³¹.

C'est aussi par le commerce du vin qu'on peut comprendre la présence, en Bourgogne, de grands monuments funéraires, décorés de reliefs relevant du cycle dionysiaque, tel le fragment incorporé dans une dépendance du Palais des Ducs et déposé au Musée de Beaune³². L'extension de ces mausolées, fréquents dans la Gaule orientale et dans les pays rhénans, est la conséquence de la richesse apportée à ces territoires par le vignoble. Un renseignement important sur les modalités de cette exploitation est apporté par la découverte faite à Roulliac (Aude), sur le plateau de Tartare, en bordure de l'Aude, entre Carcassonne et Limoux, d'un four de potier et de lessons d'amphores du type de Dressel³³, représentant

(30) L. ARMAND-CALLIAT, *Rev. archéol. Est*, V, 1954, p. 56-57.

(31) A. BOUSCARÈS, *Rev. des ét. Ligures*, XX, 1954, p. 45-57 ; — J. JANNORAY, *Gallia*, XII, 1954, p. 445.

(32) E. THEVENOT, *Rev. archéol. Est*, V, 1954, p. 259-263.

(33) J. JANNORAY, *Gallia*, XII, 1954, p. 314-414.

(27) J. H. C. KERN, *Rev. archéol.*, 1954, 2, p. 129-135.

(28) R. DION, *Hommage à Lucien Febvre*, p. 111-120.

(29) E. THEVENOT, *Rev. archéol. Est*, V, 1954, p. 234-243 ; — J. Y. COUSTEAU, *The nat. geogr. Magazine*, janvier 1954, p. 1-36.

les vestiges de la *figlina* de l'un de ces domaines, où l'on fabriquait les amphores vinaires. Lorsqu'on pourra donner une lecture exacte des estampilles apposées sur les amphores, il ne serait pas impossible, étant donné les restrictions imposées aux indigènes dans la culture de la vigne, de constater que le domaine était la propriété de colons italiens. Un autre témoin du commerce de l'huile et du vin est représenté par la découverte d'amphores à Saint-Martory (Haute-Garonne), sur la rive droite de la Garonne. L'ancienne *Calagurris* serait aussi plus étendue qu'on ne le supposait³⁴.

Au dossier de l'outillage viticole, on ajoutera les *falx vinitoria* de Saint-Remy-de-Provence³⁵ et du Musée de Sens³⁶, l'une recueillie dans l'Yonne, l'autre aux environs de Sens. Dans cette même collection figurent trois coupe-chardons découverts à Fontaine-Mâcon et à Rosouy (Yonne). Le musée de Dijon conserve un émondoir de Bérus (Yonne) et des serpes provenant de Roilly et de Flavigny-sur-Ozerain (Côte-d'Or)³⁷.

Les couches gallo-romaines de Vichy ont donné des outillages variés, témoins d'une activité artisanale et industrielle développée : compas, règle de fer, truelle brettelée, cognée ; matériel de marinier, ancre à deux branches et gaffe fourchue ; outillage de bourrelier, alènes droites ou courbes, piquoir, percette unie ; spatule d'oculiste³⁸.

Le peson recueilli à Bavai dans les

ruines du grand édifice³⁹, porte au fléau une graduation complète correspondant au poids d'une livre et d'une demi-livre.

Un groupement typologique et chronologique des nombreuses fibules provinciales romaines des musées de Mayence, de Worms et de Darmstadt, est appelé à rendre de bons services pour la datation de ce matériel trouvé dans notre pays⁴⁰.

Un certain nombre de monuments sont à rayer des répertoires de la sculpture gallo-romaine : le pilier de Vachères, au Musée Borély de Marseille⁴¹, qui appartient à la fin du XIII^e ou au XIV^e siècle et a été utilisé comme support de bénitier ou de chaire ; — le prétendu taureau à trois cornes du musée de Semur-en-Auxois⁴², ayant fait partie de la collection Nodot, est d'origine égyptienne et représente la vache Hathor ; — le sanglier à trois cornes du Cabinet des Médailles n'a pas été trouvé avec le taureau d'Avrigny⁴³.

Parmi les sculptures récemment découvertes, on retiendra : à Vallauris (Alpes-Maritimes), dans la collection Arnera⁴⁴, buste de Pan, barbu, à oreilles de bouc, cornes naissantes sur le front, couronné de lierre, bronze, trouvé au Trou de la Chèvre d'Or ; — tête de Dionysos, marbre, âgé et barbu, moustaches tombantes, couronné de lierre et de grappes de raisins, dans un jardin à Aleria (Corse)⁴⁵ ; — deux bustes en marbre de bonne facture, Silène au torse velu curieusement

(39) H. BIÉVELET, et R. JOLY, *Latomus*, XIII, 1954, p. 417-419.

(40) G. BEHRENS, *Jahrbuch d. Röm.-germ. Zentralmuseum Mainz*, I, 1954, p. 220-226.

(41) F. BENOIT, *Provence hist.*, IV, 1954, p. 65-66.

(42) A. COLOMBET, *Rev. archéol. Est*, V, 1954, p. 335-336.

(43) M. DAYET, *ibid.*, p. 334-335.

(44) F. BENOIT, *Gallia*, XII, 1954, p. 441.

(45) DU MÊME, *ibid.*, p. 443.

(34) M. LABROUSSE, *ibid.*, p. 216.

(35) H. ROLLAND, *Rev. archéol.*, 1954, I, p. 82-83.

(36) P. PARRUZOT, *Rev. archéol. Est*, V, 1954, p. 147-151.

(37) P. LEBEL, *ibid.*, p. 151-152.

(38) Dr A. MORLET, *Tourisme* 54, n° 50, janvier 1954.

traité, et philosophe ayant formé le couronnement d'hermès, à Nîmes, dans la cour de l'Orphelinat Coste, rue Grétry⁴⁶; — torse mutilé de Mercure, calcaire du pays, à Saint-Clar (Gers), trouvé à Rochegude, statue funéraire de personnage drapé, au carrefour d'Ayreni, fronton de mausolée, masque tragique accosté de deux dauphins à Empourruche⁴⁷; — torse de statue funéraire de *logalus*, Sirène et tête de bélier en bas-relief, marbre blanc de Saint-Béat, à Auch⁴⁸; — hermès de Troubat (Hautes-Pyrénées)⁴⁹; antéfixe en terre-cuite, tête de Gorgone entre deux volutes de la grotte de La Marbrière, à Saint-Médard-de-Presque (Lot), rappelant ceux du temple de Luzech⁵⁰; — torse d'athlète, trouvé cours Genet, à Saintes⁵¹; — déesse-mère en calcaire tenant un enfant emmaillotté; divinité masculine ayant appartenu à un groupe du dieu et de la déesse assis, tête de cheval harnaché à Cosne-sur-Loire (Nièvre)⁵²; — fragment de déesse-mère brisée, tenant une patère et une corne d'abondance, à Nevers (Nièvre)⁵³; — fragment de géant anguipède, les jambes serpentiformes redressées dans le dos, à Entrains-sur-Nohain (Nièvre)⁵⁴; — tête de Mercure, bronze, forêt de Compierre, à Saint-Révérien (Nièvre)⁵⁵; — stèle, marbre, homme debout, à Baugy (Cher)⁵⁶; — statue de femme assise, portant une tunique recouverte d'une draperie, dont

un pan est ramené sur l'avant-bras gauche, les pieds chaussés, assez mutilée, trouvée dans le lit du ruisseau La Sirène, à proximité de son confluent avec l'Ouche, II^e siècle⁵⁷; — statuette, marbre, petit personnage grotesque accroupi, à Sens, Grande Rue⁵⁸; — tête, pierre, les oreilles simplement indiquées, à rapprocher des têtes de Chorey, provenant de la région de Renaison à Ambierle, près de Roanne⁵⁹; — petit pilier rectangulaire, grès, terme à la partie supérieure, tête colossale avec excavation circulaire au sommet du crâne, stèle funéraire à personnage tenant une coupe et une *mappa* de Montceau-les-Mines⁶⁰; — statue mutilée de Mercure, la main droite sur une tête de bélier, le caducée dans l'autre main, calcaire, à Saint-Marceau (Ardenne)⁶¹; — quatre tambours de la colonne et groupe du dieu cavalier au géant anguipède, à Dommartin-la-Chaussée (Meurthe-et-Moselle)⁶²; — nain bossu, portant un coq et une amphore, à Strasbourg, rue du Vieux-Marché⁶³; — épitaphe de *L. Capitolinus*, dans un cartouche soutenu par deux génies ailés, nus, tenant d'une main le bouclier d'Amazonne⁶⁴.

7. *Religion*. — D'observations sur les dieux de la Gaule¹, dont quatre cents noms indigènes sont parvenus jusqu'à nous, une centaine accolés à celui d'une

- (46) J. JANNORAY, *ibid.*, p. 425-426.
 (47) M. LABROUSSE, *ibid.*, p. 223-224.
 (48) DU MÊME, *ibid.*, p. 221.
 (49) DU MÊME, *ibid.*, p. 220.
 (50) DU MÊME, *ibid.*, p. 231.
 (51) *Rev. Saintonge et Aunis*, N. S. 2, 1952, p. 143.
 (52) R. LOUIS, *Gallia*, XII, 1954, p. 508-509.
 (53) DU MÊME, *ibid.*, p. 508.
 (54) DU MÊME, *ibid.*, p. 510.
 (55) DU MÊME, *ibid.*, p. 509-510.
 (56) DU MÊME, *ibid.*, p. 501-502.

- (57) G. GRÉMAUD, *Rev. archéol. Est*, XII, 1954, p. 195-197.
 (58) R. LOUIS, *Gallia*, XII, 1954, p. 519.
 (59) F. DÉCHELETTE, *ibid.*, p. 89-90.
 (60) L. ARMAND-CALLIAT, *Mém. soc. d'hist. et d'archéol. Chalon-sur-Saône*, XXXIII, 1954, p. 79-79.
 (61) G. GOURY, *Gallia*, XII, 1954, p. 148.
 (62) E. DELORD, *ibid.*, p. 482-483.
 (63) J.-J. HATT, *ibid.*, p. 493.
 (64) L. BACHMAYER, *Cah. d'archéol. et d'hist. Alsace*, 132, 1954, p. 33-34.

- (1) P. M. DUVAL, *Rev. hist. relig.*, CXLV, 1954, p. 5-17.

divinité romaine, il semble se dégager un synchronisme à cinq éléments : survivances de cultes préhistoriques ; cultes celtiques ; cultes gréco-romains ; cultes orientaux monothéistes, peu mélangés aux autres ; et tout à fait à part, culte impérial. Déjà M.-L. Sjoestedt avait bien mis en lumière le caractère polyvalent des dieux celtiques, ce qui n'a pas été sans aider à la fusion avec le panthéon gréco-latin. Le texte de César précise quelques-unes de ces correspondances, parmi lesquelles on peut reconnaître : un dieu inventeur des arts, Lug-Mercure ; un maître des dieux, Taranus-Jupiter ; un dieu guérisseur, Mercure, le nom de l'entité celtique étant inconnu ; un dieu de la guerre, Teutatès-Mars ; une déesse présidant aux arts et métiers, Minerve, dont le nom indigène est inconnu. A cette liste il faut ajouter une divinité infernale, Sucellus, un dieu forgeron, le Gobniu irlandais, assimilé à Mercure ; enfin Esus, avec lequel aucune correspondance romaine ne peut être établie.

Le caractère de la religion romaine en Provence² laisse apparaître nettement cette dualité. Aux côtés des cultes officiels plus politiques que religieux, de Jupiter, des Lares Augustes, de Rome et d'Auguste, la survivance des divinités indigènes est autrement importante, se cachant sous le nom romain. Les conceptions des immigrants latins se sont confondues dans la masse des croyances traditionnelles. De ces hybrides Sylvanus est un des éléments les plus curieux. Un récent relevé des sanctuaires gallo-romains découverts dans le département du Loiret³ conduit à de semblables conclusions, les caractères celtiques étant encore accentués par les formes

architecturales données à la maison du dieu.

L'un des témoignages nouveaux de ces survivances celtiques dans la religion gallo-romaine est l'exaltation de la face et de la tête humaine, traitée, dès le temps de l'indépendance, dans la sculpture et sur les monnaies. La représentation dans les arts celtique et gallo-romain de la tête, partie pour le tout, est un trait original qui sépare ces manifestations de celles de l'art gréco-romain et qu'on peut expliquer par la tendance des arts celtiques à la schématisation et à la simplification. Elle relève aussi d'une conception selon laquelle la tête est le siège de l'âme et du principe vital. De là encore, la chasse aux crânes et la traduction plastique de la puissance de la mort concrétisée par l'apposition d'une main sur une tête seule (Entremont), ou par celle équivalente d'un fauve androphage sur le cadavre humain réduit à la figuration de la tête. Pour les dieux comme pour les hommes, l'essentiel est la tête, d'où les dieux sans corps, c'est-à-dire ceux dont la figuration se réduit à une tête reposant sur un socle ou sur un pilier. Des monuments, comme les têtes colossales de Chorey, creusées au sommet pour recevoir une libation, sont très différentes des hermès méditerranéens. Aussi ne peut-on toujours interpréter comme des têtes coupées ces figurations. Cette exaltation de la tête se traduit aussi par le volume exagéré donné à cette partie du corps humain, dont le détail peut être à peine esquissé, images de Cernunnos, figures funéraires réduites à la tête, parfois amovible. Au reste, cette prééminence de la tête survit dans la littérature galloise et irlandaise (légendes de Bran, de Saint Patrick) et dans le cycle arthurien. Ainsi en Gaule et en Grande-Bretagne, les têtes isolées, les tricéphales, seraient la représentation *pars pro toto* d'une divinité déterminée, soit sous,

(2) A. GRENIER, *CRAI*, 1954, p. 328-335.

(3) Abbé R. MOUFLET, *Rev. archéol. Est*, V, 1954, p. 204-205.

une forme simple, soit la forme d'une répétition d'intensité soulignant la toute-puissance du dieu⁴.

Des monuments du type de ceux de Beaurepaire, de Roquepertuse, de Solingen, d'Holzgerlingen, sur lesquels, au second âge du Fer, la tête seule est sculptée, le corps restant brut, permettent une interprétation du passage du texte de *De passione et virtutibus sancti Iohannis martyris*, dans lequel Grégoire de Tours signale l'existence, à Brioude, d'un grand sanctuaire abritant une colonne portant les images de Mars et de Mercure et dans lequel on célébrait des fêtes païennes comportant un combat à mort que se livraient deux jeunes hommes armés d'épées⁵. Il ne s'agit pas, en effet, d'une colonne au dieu cavalier et au géant anguipède, mais d'un *Janus* celtique, à rapprocher du monument de Reims portant une figure imberbe, Mars, et une autre barbue, Mercure. Celui-ci ayant été fréquemment représenté sous l'aspect d'un vieillard barbu, Grégoire de Tours aurait été amené à identifier ainsi les deux têtes.

Le culte du cavalier et la consécration hippique sont des motifs communs au fond religieux et culturel préromain de la Méditerranée, comprenant le littoral ligure, provençal et ibérique. Il se présente à Mouriès sous sa forme la plus primitive, antérieure à toute influence celtique et représente un pur apport méditerranéen⁶. Ce culte laisse pressentir celui d'Épona, qui reste étranger au panthéon nordique du monde celtique. On peut rechercher dans la

Péninsule Ibérique des archétypes de l'Épona gallo-romaine, suite de figures antérieures aux images gallo-romaines, divinités dompteuses de chevaux et cavaliers héroïsés⁷. La même méthode de recherches est appliquée à l'anguipède, dont le rapprochement avec les monstres hippophores de la Méditerranée montre les origines méditerranéennes⁸. Ces influences se manifesteraient dans le thème d'Épona⁹, qui pourrait être comparé à certains aspects religieux de la Grèce archaïque, et des parallèles ont été tentés avec Déméter Moelena et Poseidon Hippios. Ces tentatives audacieuses demandent une grande prudence. Après Rhiannon, la cavalière de l'épopée galloise, voici Macha, l'héroïne irlandaise de la Neuvaine des Ulates, qui prend rang parmi les ancêtres celtiques d'Épona. Petite-fille de l'Océan, c'est une bonne ménagère qui court plus vite que les chevaux du roi et meurt en fin de course, en mettant au jour deux jumeaux, non sans avoir ensorcelé tous les hommes de la tribu. Mais au vrai, que savons-nous de la mythologie d'Épona? que la fête d'Épona, en Cisalpine, tombe d'après le calendrier de Guidizzolo le 18 décembre, suivant de près les *consualia*, (15 décembre) fête des animaux de trait, pendant lesquels on donne des couronnes de fleurs aux chevaux et aux mulets. De tous ces essais d'interprétation, on pourrait peut-être dégager quelques-uns des traits d'Épona, à la fois divinité psychopompe et génératrice de fécondité, présentant aussi des rapports avec les déesses-mères. Encore un hybride¹⁰.

(4) P. LAMBRECHTS, *L'exaltation de la tête dans la pensée et l'art des Celtes*. Diss. archaeolog. Gandenses, vol. II. Bruges, 1954.

(5) DU MÊME, *Latomus*, XLII, 1954, p. 207-217.

(6) F. BENOIT, Publications Ann. Faculté d. Lettr. Aix, nouv. sér., n° 7, 1954.

(7) DU MÊME, *Ogam*, VI, 1954, p. 105-112.

(8) DU MÊME, *ibid.*, p. 219-226.

(9) J. GRICOURT, *ibid.*, p. 25-46, 75-80, 137-138, 269-272.

(10) E. THEVENOT, *ibid.*, p. 9-20.

Ces associations de fonctions ou de personnages divins sont très apparentes dans ce qu'on peut savoir des sanctuaires d'Entrains (Nièvre). La bourgade, assise dans une zone limithrophe entre les Éduens et les Senons, était un centre routier d'où rayonnaient six voies et qui était entouré par des cours d'eau sur trois de ces côtés. Cette position géographique explique la présence, à Entrains, de sanctuaires consacrés à Mithra et au culte des eaux, aux côtés des temples d'Apollon (Borvo), la divinité principale, d'Épona, des Déesse-Mères, de Minerve et d'Hercule. Ces deux séries de personnages divins, dieu solaire et divinité des eaux, ne sont pas entièrement distinctes et des connexions les rapprochent plus ou moins étroitement. La fusion s'opère aux II^e-III^e siècles, entre les croyances anciennes et nouvelles, provoquant un vaste syncrétisme, et il n'y eut pas rupture de la continuité religieuse. L'éloignement de la bourgade des grands centres administratifs eut pour conséquence le peu d'emprise du panthéon gréco-latin sur l'ensemble des croyances et, sous des noms et des formes changeantes, les cultes indigènes prolongèrent leur existence, enrichis, à partir du III^e siècle, des apports mystiques venus d'Orient, en attendant le christianisme. Ce pouvoir guérisseur qui s'attache à des dieux, souvent considérés sous d'autres aspects, est aussi appliqué à Hercule, vénéré à Vichy, comme à Glanum, en tant que dieu bénéfique, auprès des sources salutaires¹¹. On peut hésiter entre Isis et les Déesse-Mères de l'Allier, interprétation qui repose sur les découvertes faites à Vichy d'une terre-cuite d'Anubis et d'un manche de patère en céramique locale,

orné de la figure d'Isis assise allaitant un enfant¹².

Deux essais d'interprétation des noms de Cernunnos¹³ et de Sequana¹⁴ sont proposés. Au sujet de la représentation du dieu barbu aux bois de cerf surmontant la tête, trouvé sous le chœur de Notre-Dame de Paris (E. 3133), de bons arguments sont apportés en faveur du retour à l'ancienne hypothèse du dieu aux cornes. On ne pourrait traduire « celui qui a le sommet de la tête comme un cerf », selon une récente interprétation¹⁵. Dans le nom de la Seine, plus que le caractère sacré de la source, il faudrait rechercher l'expression du rôle joué par le fleuve dans la vie économique, le plus court chemin pour joindre les côtes de la Manche au couloir rhodanien.

Le taureau à trois cornes, dont le groupe le plus important est localisé chez les Séquanes, ne se prête à aucune assimilation avec des divinités connues. À l'époque romaine, il aurait eu un caractère talismanique, précisé par la triplicité, la valeur symbolique du chiffre 3, exprimant la pluralité indéfinie et infinie, la puissance portée à son maximum¹⁶.

En faisant connaître l'existence à Nîmes d'une station de la *vicesima hereditatum*, la dédicace d'un *villicus* à Silvain¹⁷ gratifie le dieu de l'épithète *sanctissimus*, encore inédite en Narbon-

(11) DU MÊME, *ibid.*, p. 245-248.

(12) Dr A. MORLET, *Tourisme* 54, n° 55, juillet, 1954.

(13) P. LEBEL, *Rev. archéol. Est*, V, 1954, p. 183-185.

(14) E. THEVENOT, *Vie et langage*, 1954, p. 215-249.

(15) LE ROUX, *Ogam*, 1953, nos 25-26, p. 324-329.

(16) W. DEONNA, *L'antiq. class.*, XXIII, 1954, p. 403-428.

(17) J. AYMARD, *Rev. archéol.*, 1954, I, p. 198-203.

naise. Le sarcophage du triomphe de Bacchus au Musée des Beaux-Arts de Lyon met en lumière le caractère funéraire du thème dionysiaque¹⁸.

Aux listes des mains dolichéniennes, on ajoutera : un exemplaire disparu, trouvé à Reims, rue Coquebert, et qui n'est connu que par un dessin, et celui d'Arzilly (Côte-d'Or), dont le pouce supporte, appuyé contre l'index, un petit godet¹⁹.

La découverte de la dédicace d'un temple à Montjustin (Basses-Alpes) précise l'existence d'un lieu de culte sur ce site, dominant le tracé de la voie romaine d'Apt à Sisteron²⁰, et la *favissa*, trouvée dans un faubourg de Noyers (Yonne)²¹, appartient sans doute à un sanctuaire qui se situerait en bordure de la voie romaine Auxerre-Montbard.

Une dédicace à Mercure a été relevée à Rize (Basses-Alpes)²². Des autels, des socles, sont signalés à Autichand-les-Frontignes et au village de Bernel (Haute-Garonne)²³, à Ilheu (Hautes-Pyrénées)²⁴, (arbre et swastika). A Saramon (Gers)²⁵, le bénitier de l'église est emprunté à un monument antique, laraire ou reliquaire.

Pour la première fois, sur le territoire des Bituriges, a été découvert, à Saint-Christophe-le-Chaudrey (Cher), au lieu-dit « La Longe », sur le domaine de La Charnaye, les fragments d'un groupe du dieu cavalier au géant anguipède²⁶.

(18) A. BRUHL, *Bull. mus. lyonnais*, III, 1954, p. 1-11.

(19) P. LEBEL, *Rev. archéol. Est*, V, 1954, p. 329-330, 243-245.

(20) H. ROLLAND, *Gallia*, XII, 1954, p. 445-446.

(21) *Ann. Bourgogne*, XXVI, 1954, p. 130.

(22) H. ROLLAND, *Gallia*, XII, 1954, p. 447.

(23) M. LABROUSSE, *ibid.*, p. 217.

(24) DU MÊME, *ibid.*, p. 220.

(25) DU MÊME, *ibid.*, p. 221.

(26) R. LOUIS, *ibid.*, p. 504.

8. *Numismatique*. — La récente découverte du trésor de Bavai (Nord) conduit à examiner l'ensemble des dépôts enfouis environ 290¹. Ceux-ci ne correspondent pas à des circonstances économiques. Ils couvrent en Gaule septentrionale, un territoire ayant reçu, à partir de 291, un contingent de colons d'origine barbare, destinés à relever une paysannerie éprouvée par une invasion non datée. Or, ces événements pourraient être mis en rapport avec la tentative malheureuse de Maximien contre la Bretagne, qui se solde par autre chose qu'une défaite navale, puisque Carausius put réoccuper sur le continent une large tête de pont, comprenant au moins le littoral batave, Boulogne et peut-être Rouen. Dans la Somme, un catalogue des cachettes montre que la plupart des enfouissements s'arrêtent à Postume².

Les *antoniniani* du trésor de Bischoffsheim (Bas-Rhin)³ s'inscrivent entre les règnes de Philippe l'Arabe (244-249) et d'Aurélien (270-275). La cachette a été ménagée entre 270, date de l'avènement d'Aurélien, et 274, date de la réforme monétaire. L'examen de certains revers permettrait de serrer la chronologie de plus près et de proposer les années 273 ou 274. Irrégulières et mal frappées, ayant juste assez d'argent pour faciliter la frappe, ces monnaies représentent les témoins d'un monnayage local émanant d'un territoire où ce numéraire sert d'appoint.

Autres indications apportées par les 642 monnaies enfermées dans un pot,

(1) J. GRICOURT, *RAA*, LVI, 1954, p. 366-376.

(2) F. VASSELLE, *Rev. du Nord*, XXXVI, 1954, p. 447-469.

(3) Dr H. LONGUET, *Cah. d'archéol. et d'hist. Alsace*, 134, 1954, p. 53-56.

trouvées à Rouvroy-les-Merles (Oise)⁴ : 75 deniers de Septime-Sévère à Gordien III émis par les ateliers de Rome, sauf un exemplaire émis à Alexandrie, 568 *antoniniani* de Gordien III à Gallien et 184 de Postume (260-263), frappées à Cologne, enfouies avant la grande inflation, en un moment où la circulation des deniers était encore importante, la mauvaise monnaie n'ayant pas chassé la bonne ; et par les trésors de Crain (Yonne), cachés en 275, et de Checy (Loiret), les pièces d'or d'Honorius et d'Arcadius ayant été perdues au passage de la Loire, lors de l'invasion de 408-409⁵. La découverte de monnaies de Philippe I^{er}, de Tétricus et de Constantin font connaître une réoccupation de l'oppidum de Sarbasat (Ariège) au cours de la seconde moitié du IV^e siècle⁶.

De nouvelles cachettes ont été trouvées : à Soullignac (Gironde)⁷, à Neuvy-Bouin (Charente-Maritime)⁸, à Saint-Jean-de-Bray (Loiret)⁹, à Guimaëc¹⁰, à Gouaram-Rozarn¹¹ et à Restourel en Plounevez Lochchrist (Finistère)¹², à Bus-la-Mésière (Somme)¹³. L'ensemble de ces enfouissements est contemporain des invasions de la seconde moitié du III^e siècle.

(4) A. PIGANIOU, *Gallia*, XII, 1954, p. 145.

(5) G. FABRE, *Rev. archéol. Est*, V, 1954, p. 203.

(6) M. LABROUSSE, *Gallia*, XII, 1954, p. 219.

(7) *Bull. et mém. soc. archéol. Bordeaux*, 1945-1950, p. 23.

(8) F. EYGUN, *Gallia*, XII, 1954, p. 190-191.

(9) R. LOUIS, *ibid.*, p. 504-505.

(10) P. MERLAT, *Gallia*, XII, 1954, p. 161-162 ; — *Bull. soc. archéol. Finistère*, LXXIX, 1953, p. XX.

(11) DU MÊME, *Gallia*, XII, 1954, p. 163-164.

(12) *Bull. soc. archéol. Finistère*, LXXIX, 1953, p. XXV.

(13) M. MEICH et F. WASSELL, *Bull. trim. soc. antiq. Picardie*, 1954, p. 209.

VI

TEMPS CHRÉTIENS ET MÉROVINGIENS

Il ne saurait être recommandé aux amateurs de ce que son auteur appelle les « livres majestueux » de feuilleter certains tableaux de la Gaule du Bas-Empire¹. Du rôle joué alors par la ville d'Arles, il n'est retenu que le raffinement de son aristocratie, son bien manger et la richesse des propos de ses habitants.

L'empereur Julien n'aurait pas été assiégé derrière les murailles de Sens (Yonne), mais au « bourg » de Senon (Meuse), l'un des très rares *burgi* du Bas-Empire, découvert en France. On peut trouver peu convaincants les arguments toponymiques mis en avant par J. Nicolle². Il reste cependant difficile de souscrire à la réalité d'un raid germanique qui, ayant ses bases de départ en Alsace, aurait amené une bande de barbares à mettre le siège, pendant un mois, devant une ville aussi importante que Sens, qu'il semble osé de qualifier d'*oppidum tum opportunum*. Il ne s'agissait pas, en effet, de tenir contre un retour offensif des Germains les avancées de Sens, mais bien plutôt les territoires situés à l'Ouest des Vosges, dont le quartier général de Julien ne pouvait être très éloigné.

Peut-on expliquer la persistance de la présence de Rome en Alsace par les étapes prudentes d'une évacuation progressive, ébauchée en 393-395 pour des raisons intérieures à l'Empire ? S'il

(1) G. GROSSI, *Des Romains aux Barbares. Tableaux historiques de la Gaule du Bas-Empire*, Vaison, 1953.

(2) *Ann. Bourgogne*, XXIV, 1954, p. 125-126.

n'est pas impossible que le *tractus Argentalensis* ait conservé d'utiles lambeaux du *limes* plus longtemps que les autres pays rhénans, que la grande invasion de 407, qui submergea toutes les Gaules, n'ait pas entraîné un abandon de l'Alsace, il faut admettre que l'entrée des Huns d'Attila, en 451, marque la fin de Rome sur le Rhin³.

Le problème de la colonisation franque a donné lieu à de nouvelles recherches. C'est d'abord un essai reposant principalement sur l'examen des textes littéraires, tendant à fixer les limites dans l'espace et le temps des territoires occupés par les Francs, antérieurement à la période des grandes invasions⁴. Il ressort de cette recherche qu'on ignore encore beaucoup des caractères de leur civilisation. F. Petri⁵ aurait-il rencontré son chemin de Damas? S'il s'efforce, difficilement d'ailleurs, de sauver l'essentiel de thèses fortement entachées de racisme, il est cependant conduit à reconnaître que l'examen des cimetières mérovingiens n'apporte plus la preuve directe de la colonisation germanique dans l'Europe de l'Ouest. Il n'en sera qu'un reflet indirect. Étudiant quelques aspects nouveaux de l'histoire et de l'archéologie de la période des grandes invasions, d'après les fouilles du cimetière mérovingien d'Estagel (Pyrénées-Orientales)⁶, j'avais insisté sur la persistance extrêmement importante des descendants

de la population gallo-romaine dans le peuplement de la Gaule à cette époque. Ch. Verlinden⁷ esquisse une théorie nouvelle de la colonisation franque : les Saliens n'auraient quitté la Toxandrie qu'environ 454, et leurs établissements, très peu nombreux, dispersés jusqu'au cours de la Loire, n'auraient pas été suffisants pour exercer une influence sérieuse sur la formation de la frontière linguistique. Celle-ci serait la conséquence de la colonisation intensive de la partie flamande de la Belgique, après les invasions, dans le cadre de l'État mérovingien et carolingien, mais la grande rareté des trouvailles relevant de ces époques sur ces mêmes territoires est très loin de correspondre à une occupation franque aussi importante qu'on le suppose. En fait il semble bien que l'ensemble de la Belgique ne fut guère occupée durant les premiers tiers du ^v^e siècle, ce qui permet d'expliquer la carence des découvertes franques de cette époque⁸. D'autre part, ce n'est guère avant la fin du ^v^e siècle qu'on retrouve des sépultures barbares dans la Belgique septentrionale, c'est-à-dire dans la partie du pays d'expression flamande. Quelqu'ait pu être l'importance de l'action exercée par l'occupant franc sur les populations depuis longtemps en place, celui-ci ne représente encore qu'une minorité. Ayant adopté l'espace vital, déjà exploité par les Gallo-Romains en Belgique et dans le Nord de la France, l'occupation franque s'explique d'après la dispersion des cimetières, par des facteurs géographiques et économiques

(3) Émilienne DEMOUGEOT, *Revue d'Alsace*, 92, 1954, p. 7-28.

(4) W. J. de BOON, *De Franken van hun eerste optreden tot de dood van Childerik*, 1954.

(5) *Zu Stand der Discussion über die frankische Landnahme und die Entstehung der germanisch-romanische Sprechgrenze*. Darmstadt, 1954.

(6) R. LANTIER, *Neue Beiträge zur Kunstgeschichte des 1. Jahrtausend*, Baden, 1954, p. 27-31.

(7) *Transactions of the roy. hist. Society*, 1954, p. 1-17.

(8) G. FAIDER-FEYTMANS, *Études mérovingiennes. Actes des journées de Poitiers, 1^{er}-3 mai 1952*, p. 103-109.

et surtout par le caractère de l'évolution historique dans un pays aux villes rares et aux larges étendues fertiles et cultivées. Il en est autrement de la Touraine⁹. Les ruines de l'invasion de 274 et un état d'insécurité, qui se prolongera jusqu'au règne de Constantin, témoignent de l'abandon des trois principaux centres de peuplement gallo-romain : vallées de la Loire et du Cher aux environs de Tours, partie orientale du cours et cours moyen de l'Indre, vallées de la Vienne et de la Claise. Si certains de ces établissements furent réoccupés au cours du iv^e siècle, des agglomérations nouvelles sont installées loin des centres anciennement habités et à l'écart des chemins de la circulation, peut-être sur des cantons, précédemment tenus par une paysannerie gauloise, restée à l'écart des centres de romanisation. Si la conquête wisigothique de la Touraine n'est qu'un épisode politique, la domination franque accentue l'opposition entre les conditions des peuplements gallo-romain et barbare. Alors que les premiers avaient recherché les sols d'alluvions modernes, faciles à travailler, et portant bien les céréales, les seconds, sans toutefois éviter ces terrains, se sont installés sur des terres plus pauvres, limons et graviers des plateaux, au Nord de Tours, et sur le plateau entre le Cher et l'Indre, à l'écart des voies terrestres et fluviales. Ces différences dans le choix des sites traduisent vraisemblablement des modes de vie différents, au moins aux origines de ce peuplement barbare, et précisent la part des Francs dans la mise en valeur de nos campagnes. Permanence et changement aussi dans l'ordre politique et social, telle est la conclusion qu'on peut retirer d'un

article sur les classes sociales dans la cité de Poitiers aux temps mérovingiens¹⁰ où, comme ailleurs, les institutions municipales n'ont pas survécu aux invasions. Au premier rang de la société on trouve les grands propriétaires fonciers d'origine gallo-romaine, pépinière d'évêques et de hauts fonctionnaires. Au-dessous de cette aristocratie, les *curiales* représentent la classe moyenne, plus riche de titres que de pouvoirs. A Poitiers, comme dans les grands centres urbains du Centre et du Midi de la Gaule, sous le nom de « Syriens », sont groupés les marchands orientaux, irlandais, écossais, flamands, allemands et scandinaves, venant échanger leurs marchandises contre celles du Sud et de l'Ouest de la Gaule dans les ports des îles de Bouin, d'Yeu et de Noirmoutier. Aux côtés de cette société laïque régie par le comte, le clergé forme une classe à part subordonnée à l'autorité de l'évêque, dont les conditions varient suivant les événements. Ne disposant pas de prérogatives politiques au vi^e siècle, même s'il lui arrive de diriger l'opinion publique, l'évêque est amené, au siècle suivant, devant l'affaiblissement du pouvoir central, à prendre le pas sur le comte. Si l'on sait peu de choses du clergé séculier, on est mieux renseigné sur les réguliers, dont les effectifs ne cessent de s'accroître et parmi lesquels on compte déjà des missionnaires irlandais. Dans la ville et les faubourgs, des monastères sont établis, et l'apparition de la communauté de femmes de Sainte-Croix, fondée par Sainte Radegonde, n'est aucunement un fait isolé, mais s'insérant dans l'histoire d'un vaste mouvement monastique. Le vi^e siècle

(9) J. BOUSSARD, *ibid.*, p. 19-22.

(10) M. GARRAUD, *ibid.*, p. 137-146.

est une période de transition entre deux âges : le monachisme gallo-romain sous sa double forme, martinienne et provençale, et le monachisme mérovingien du VII^e siècle, également sous un double patronnage, colombanien et bénédictin⁽¹¹⁾. Il est significatif qu'à la fin du V^e siècle et au début du VI^e, trois saintes femmes, Geneviève, Clotilde et Radegonde, exercent une action profonde dans le domaine politique et religieux. La figure de Radegonde est représentative de ce nouvel idéal de sainteté qui se manifeste alors en un moment où le temps des martyrs est clos⁽¹²⁾. Le chrétien hésite entre deux types de sainteté : la contemplation et l'action, et les deux vies que nous possédons de Radegonde reflètent, chacune, l'une de ces conceptions opposées. Bien que cloîtrée, elle est loin de rester indifférente aux vicissitudes de l'histoire de son temps : au moindre bruit de guerre, elle s'entremet entre les deux partis, et par son action, elle a dans une large mesure aidé à la fusion entre les deux sociétés gallo-romaine et barbare. De telles figures font mieux sentir le rôle capital du facteur religieux dans la formation de la mentalité européenne. Ch. Dawson⁽¹³⁾ a mis l'accent sur le rôle joué par la conversion des princes mérovingiens, Clovis chez les Francs, Knut chez les Danois. Il remarque encore qu'un peuple ne devient vraiment chrétien que lorsqu'il peut se proposer comme idéal populaire l'imitation des héros chrétiens. De là, l'importance de ces baptêmes spectaculaires, facteurs

essentiels dans la christianisation de la mentalité barbare.

Aux côtés des textes littéraires, de nouveaux documents archéologiques viennent à l'appui de ces observations. A Ligugé (Vienne), les fouilles de Dom Jean Coquet⁽¹⁴⁾ sur l'emplacement d'une villa gallo-romaine, incendiée à la fin du III^e siècle, ont amené la découverte, le long de l'église abbatiale et d'un oratoire du XIV^e siècle, d'une construction, demi-décagone dont les deux pans intermédiaires sont incurvés, limitée le long du diamètre par un large couloir entre deux murs et comportant une colonnade extérieure du côté tournant. Des portes, pratiquées dans la partie droite diamétrale, donnent accès dans un couloir situé en contre-bas par rapport au sol extérieur et plus encore au niveau de l'aire centrale carrelée. Rasé et comblé, coupé par une tranchée funéraire que les lessons recueillis datent du V^e siècle, l'édifice qui ressemble à un mausolée romain serait le *martyrium* élevé en souvenir d'un grand personnage, Saint Martin, sur l'emplacement de son ermitage, détruit vers 450 par les Wisigoths qui y installèrent leurs sépultures. Ce ne peut être l'édifice vu par Grégoire de Tours, en 591, qui commémorait la résurrection par Saint Martin de son disciple mort. On est ainsi conduit à supposer l'existence de deux sanctuaires martinien à Ligugé.

Des vestiges des anciennes abbayes de Saint-Ruf et de Saint-Paul ont été relevés à Avignon⁽¹⁵⁾ et à Besançon⁽¹⁶⁾. Des sarcophages des VI^e-VII^e siècles ont été trouvés sur l'emplacement de

(11) Dom G. MARIÉ, *ibid.*, p. 217-224.

(12) Chanoine E. DELARUELLE, *ibid.*, p. 65-74 ; — Louise COUDANNE, *ibid.*, p. 45-52.

(13) Ch. DAWSON, *La religion et la formation de la civilisation occidentale*, Paris, 1953.

(14) F. EYGUN, *Rev. Mabillon*, XLIV, 1954, p. 45-94 ; *Gallia*, XII, 1954, p. 380-389.

(15) J. SAUTEL, *Gallia*, XII, 1954, p. 123.

(16) L. LERAT, *ibid.*, p. 469-471.

l'abbaye de Saint-Rémy, à Sens (Yonne)¹⁷. La trouvaille en 1610, au cours de travaux exécutés dans l'abbatiale, à Saint-Denis (Seine), d'une borne millaire utilisée dans la construction du grand autel, alors détruit, et portant l'inscription *m(illia) p(assuum) VIII*, apporte un témoignage nouveau de l'établissement du monastère primitif sur un site antique. D'autre part la Passion de Saint Denis localise le tombeau du martyr *in sexto lapide*. Ces deux informations ne sont pas contradictoires¹⁸. A l'occasion du XIII^e centenaire de l'abbaye de Jumièges (Seine-Inférieure, L. Jouan, G. Lanfry et J. Lafond ont publié une histoire du monastère¹⁹, et dom Patrice Cousin²⁰ a retracé la vie monastique du centre de 654 jusqu'à sa dévastation par les Normands en 851.

A Nice (Alpes-Maritimes), le dégagement de l'ancienne cathédrale de Notre-Dame-du-Château a révélé l'existence d'une basilique à trois absides, plus ancienne²¹. Un groupe de monuments chrétiens, débris de sarcophages à personnages, chapiteau corinthien dégénéré transformé en bénitier et chapiteau mérovingien, ont été recueillis à l'oratoire de Saint-Michel, à Anta (Hautes-Pyrénées)²². La stratigraphie du cimetière de Martres-Tolosanne (Haute-Garonne) permet de reconstituer l'histoire du site paléochrétien²³ : après la

destruction de la villa romaine, immédiatement au Sud de l'église, incendiée environ à la fin du IV^e siècle, une communauté chrétienne construit quelques cinquante ans après la primitive église de *Sancta Maria de Martyribus*, à l'intérieur de l'édifice ; à ses abords immédiats et dans les ruines de la villa s'étendent les tombes d'un très important cimetière à sarcophages. A Montcaret (Dordogne), l'abside découverte au pied de l'abside actuelle pourrait appartenir à l'édifice auquel on peut rapporter les chapiteaux remployés dans l'église actuelle et datés des VI^e-VII^e siècles²⁴. De nouvelles recherches à l'angle Sud-Ouest du Château, à Angers (Maine-et-Loire)²⁵, en faisant connaître les vestiges d'une villa et de l'enceinte de 275, montrent que, contrairement à ce qu'on pensait, le rempart du Bas-Empire englobait bien le Château. C'est aussi sur ce même emplacement que le premier évêque d'Angers, Defensor, fixa sa résidence vers le milieu du V^e siècle, utilisant les ruines de la villa pour construire la chapelle, à laquelle succéda, en 1104, la chapelle Sainte-Geneviève.

Alors que l'église est, le plus souvent, à l'origine du cimetière, il arrive qu'à d'anciens lieux de culte où les païens se faisaient inhumer, succède un sanctuaire chrétien, tel Saint-Bénigne, à Dijon²⁶. L'Église n'aurait-elle pas tenté de substituer à une divinité ou à un héros topique du paganisme mourant un saint local, enterré aux abords de l'antique sanctuaire ?

Un excellent aperçu sur la topographie religieuse des premiers temps de la

(17) *Ann. Bourgogne*, XXIV, 1924, p. 133.

(18) B. de MONTESQUIOU-FÉZENZAC, *Bull. soc. nat. antiq. Fr.*, 1952-3, p. 175-176 ; *Cahiers archéol.*, VII, 1954, p. 51-60.

(19) *Jumièges à travers l'histoire, à travers les ruines*, Rouen, 1954.

(20) *Congrès scientif. XIII^e centenaire de la fondation de Jumièges, 10-11 juin 1954*, Déville-lès-Rouen, 1954.

(21) F. BENOIT, *Gallia*, XII, 1954, p. 441-442.

(22) M. LABROUSSE, *ibid.*, p. 219.

(23) DU MÊME, *ibid.*, p. 214-215.

(24) J. COUPRY, *ibid.*, p. 201-202.

(25) *Bull. monumen.*, CXII, 1954, p. 99-100.

(26) P. LEBEL, *Rev. archéol. Est*, V, 1954, p. 380-382.

Provence chrétienne²⁷ a été publié. Sur ces territoires la fin du v^e siècle et le début du vi^e correspondent à une époque d'organisation de la vie religieuse et de son cadre matériel. Le groupe d'édifices formé par les églises épiscopales et la demeure de l'évêque se dresse dans un quartier de la ville antique. A l'extérieur de l'agglomération, les tombes des cimetières se pressent autour des basiliques, où l'on révère les reliques des martyrs. Comme à Poitiers, la ville chrétienne a ses monastères : à Arles (Bouches-du-Rhône)²⁸, la topographie monastique, qui a pris forme au iv^e siècle, subit une transformation au vi^e s. du fait de la concentration de la ville à l'intérieur de l'enceinte du *castrum*, lors des invasions. Deux quartiers chrétiens, l'un dans le faubourg de Trinquetaille, l'autre aux Aliscamps, ont leurs églises, centres d'une nécropole et point d'attraction de deux monastères qui seront transférés à l'abri du rempart au vi^e siècle et, dans le même temps, l'abbesse Rusticule bâtit une église nouvelle dans son monastère, adossée à la muraille et dont le plan, assez incohérent, par suite de remaniements, se lit encore sur le terrain. L'*Hilarianum* de Trinquetaille vint, lui aussi, chercher un abri au centre du bourg fortifié. Autre résultat de ces recherches : restriction du nombre des monuments chrétiens de Provence. Les chrétientés du Sud-Est ayant été du v^e au xii^e siècle terriblement éprouvées, querelles sanglantes pour la possession de ces territoires, incursions des Sarrasins, des

Normands, des pirates grecs, des Hongrois, il n'est pas étonnant que bon nombre des vestiges de ces établissements aient entièrement disparu.

Un chapitre, encore très obscur de l'archéologie du Haut Moyen âge reste celui de l'habitation des populations germaniques du vi^e au viii^e siècle. Les découvertes récentes faites en Allemagne²⁹ apportent toutefois quelques clartés. On tend à distinguer deux types de constructions assez différentes : de grandes maisons de bois, groupées souvent en villages, à plan rectangulaire, pourvues d'un foyer central et comportant des murs doubles constitués par deux rangées de poutres, l'une intérieure, l'autre extérieure disposée en biais, supportant une toiture pouvant descendre jusqu'au sol. Au voisinage de ces demeures, longues d'une trentaine de mètres et que les lois germaniques réservaient aux gens libres et aux propriétaires, des greniers avaient été installés sur des plateformes circulaires reposant sur des poteaux entourant un pilier central (Burgheim, près de Neuburg-sur-Danube ; Warendorf, près de Munster-sur-Lippe). Le second groupe est représenté par des fosses ou des fonds de cabanes de 3 à 4 m., creusés dans le sol, comme à Allenstadt, Markolsheim, Quatzenheim, Furdenheim (Bas-Rhin)³⁰, dont le remplissage de terre noire et grise a donné les restes de mobiliers domestiques, vaisselles culinaires, pierres de foyers, enclumes, aiguisoirs, peignes d'os, fusaïoles, pointes de flèches en fer, mêlés à des objets du Romain tardif, survivances ou réutilisations.

(27) *Villes épiscopales de Provence, Aix, Arles, Fréjus, Marseille et Riez, de l'époque gallo-romaine au Moyen-Âge*, par F. BENOIT, P. A. FÉVRIER, J. FORMIGÉ et H. ROLLAND. Introduction par Jean HUBERT, Paris, 1954.

(28) F. BENOIT, *Ét. méroving.*, p. 10-17.

(29) G. BERSU, *Rev. archéol. Est*, V, 1954, p. 169-170.

(30) A. STIEBER, *Cahiers d'archéol. et d'hist. Alsace*, 134, 1954, p. 95-100 ; P. WERNERT, *Gallia*, XII, 1954, p. 396.

Dans la construction de ces très pauvres demeures, rencontrées sur la plupart des emplacements de nos villages alsaciens contemporains, les matériaux utilisés sont le bois et le pisé. L'entrée était pratiquée près de l'angle Nord-Est et la cabane couverte par un toit à pignon. Mais ces petites constructions ne sont pas toujours à usage de maison, elles furent aussi utilisées comme ateliers domestiques, abritant des tissages, des brasseries, des fumoirs. Ces fonds de cabane sont encore habités à la fin de l'époque carolingienne : on les rencontre à L'Isle-Aumont (Yonne)³¹, avec des silos recouverts de roseaux entourant un bâtiment à tour carrée en pierre et couverture de charpente. Lorsqu'il s'agit de maisons importantes, voire royales, on constate la présence d'aménagements d'un caractère moins rudimentaire. A Amberloup (Belgique), au lieu-dit « Devant le celli »³², sur une colline boisée dominant le cours de l'Ourthe, les ruines d'une salle aux murs massifs, en gros blocs de pierre à peine dégrossis, au sol de terre battue, probablement couverte en chaume, avaient abrité un cellier pour la conservation des provisions dépendant d'un domaine de chasse du monarque. A Sens (Yonne), rue Jacques-Taveau, au flanc Nord de l'église de Saint-Didier³³, une construction arasée avec piscine, murs de blocage, et traces des bois carbonisés de la superstructure, recouverte par les tombes du cimetière de Saint-Didier, appartient aux ruines d'une maison carolingienne. Une villa carolingienne est signalée à Villiers-sur-Marne (Seine-et-

Oise)³⁴ et, sur les rives de l'étang de Saint-Paul (Aude) s'étendait la villa de *Graniacum*³⁵. Des souterrains-refuges, à Bouex et à Chantillac (Charente) ont été occupés pendant le Haut Moyen âge³⁶.

Ce sont toutefois les cimetières avec leurs mobiliers funéraires qui restent toujours la principale source d'information. A Dijon³⁷, les trois églises de Saint-Bénigne, de Saint-Philibert et de Saint-Jean marquent encore de nos jours l'emplacement du grand cimetière qui devait s'étendre jusqu'au torrent du Suzon. Les découvertes récentes ne permettent plus d'opposer le cimetière chrétien, situé à l'Ouest du *castrum*, autour de Saint-Bénigne, au cimetière essentiellement païen ouvert le long de la voie romaine de Lyon à Langres, à l'Est du *castrum*. On sait maintenant que le premier était utilisé depuis le Haut-Empire. A Dijon, comme à Narbonne, le cimetière chrétien a succédé à celui des Gallo-Romains, ou plus exactement la nécropole de la banlieue gallo-romaine ne cessa pas d'être utilisée. Ces constatations obligent à abandonner l'hypothèse de la création d'un groupement funéraire autour du tombeau de Saint-Bénigne.

Parmi les nombreuses recherches nouvelles, les fouilles d'Ed. Salin et de J. Formigé dans la basilique de Saint-Denis³⁸ sont particulièrement importantes. La présence de sarcophages dans un caveau du transept Nord, entre le monument de Louis XII et l'autel,

(31) J. SCAPULA, *Rev. archéol. Est*, V, 1954, p. 170, n. 1.

(32) P. LEBEL, *ibid.*, p. 90-91.

(33) J. NICOLLE, *ibid.*, p. 295-297.

(34) L. SAUNIER, *Bull. hist. Villiers-sur-Marne*, n° 12, déc. 1954.

(35) E. BONNET, *Bull. comm. antiq. Narbonne*, 1951-2, p. 45.

(36) F. EYGUN, *Gallia*, XII, 1954, p. 187.

(37) P. GRAS, *Ann. Bourgogne*, XXIV, 1954, p. 102-107.

(38) E. SALIN, *CRAI*, 1954, p. 391-400.

avait incité le service des Monuments historiques à conduire des recherches méthodiques sur cet emplacement. Cinq étages de sépultures ont été reconnus dans ce caveau, qui, dans l'état actuel des fouilles, mesure 4 mètres de longueur sur moins de 3 mètres de largeur et 2 m. 50 de hauteur, datant du iv^e au vii^e siècle et s'étendant sur l'époque carolingienne. Les plus anciennes tombes sont gallo-romaines et vraisemblablement païennes. Enfermés dans des cercueils de bois, les squelettes étaient accompagnés de poteries à engobe rouge et décor de rinceaux et de monnaies de Maxence et de Constantin. Trois autres, presque dépourvues de mobiliers, pourraient être chrétiennes et relever de la période des grandes invasions. Au-dessus un sarcophage donna une tête de fibule en argent doré et de petits tubes d'or destinés à être fixés sur une étoffe. A la partie supérieure du caveau gisaient des restes du vii^e s. et carolingiens. Une tombe féminine a procuré de beaux bijoux, fibule quadrilobée en or cloisonné, garniture de chaussure en argent niellé ornée de dragons. Cette accumulation de sépultures invite à reconnaître dans ce caveau un des éléments d'un cimetière *ad sanctos* et l'on est conduit à penser que les corps de Saint Denis, de Rustique et d'Éleuthère reposaient à peu de distance du caveau, à l'encontre des théories actuellement proposées. D'autre part, la basilique mérovingienne aurait été située sur ce même emplacement. Ces trouvailles confirment ce qu'on entrevoyait déjà de l'installation du sanctuaire sur un site antique³⁹. Autour de la cathédrale de Sisteron (Basses-Alpes), trois étages de sépultures ont

été reconnus⁴⁰. Au lieu-dit « La Bastide Blanche », à Péyrolle (Bouches-du-Rhône), sur un site occupé au Néolithique, un cimetière du vi^e siècle fut installé sur le plateau⁴¹; — le long du cimetière de Gasparets (Aude)⁴², des tombes sous dalles du Haut Moyen âge avaient été pratiquées; — sarcophages de l'école d'Aquitaine à Hauterive (Haute-Garonne) près de la chapelle ruinée de Saint-Martin-de-Lufiac⁴³; — cimetière wisigothique à la ferme de Galleneuve, à Mouchamp (Gers)⁴⁴; — dans la Gironde, cimetières ou tombes à Cessac⁴⁵, sur la rive droite de la Garonne à Cadilhac⁴⁶, à Bouliac sur l'emplacement du cimetière moderne et de tombes gallo-romaines du iii^e siècle⁴⁷, sarcophages du vi^e ou du vii^e siècle près de l'église de Saint-Médard-d'Eyrac⁴⁸; — curieuses sépultures à Melle (Charente-Maritime) faites de pierres posées de champ et d'une arrondie formant chevet, avec charbons de bois dans de petits *loculi*⁴⁹; — squelettes et fosses contenant des cendres à Ligné (Charente)⁵⁰; — cimetières en Vendée, à sarcophages sans mobiliers le plus souvent, à Aizenay, Olonne-sur-Mer, La Boupère⁵¹; — tombe à Orléans (Loiret), sur le côté Est de

(40) H. ROLLAND, *Gallia*, XII, 1954, p. 447.

(41) F. BENOIT, *ibid.*, p. 431.

(42) *Bull. comm. antiq. Narbonne*, 1951-2, p. cvii.

(43) M. LABROUSSE, *Gallia*, XII, 1954, p. 213-214.

(44) DU MÊME, *ibid.*, p. 224-225.

(45) J. COUPRY, *ibid.*, p. 207-208.

(46) H. REDEUILH, *Bull. et mém. soc. archéol. Bordeaux*, LVII, 1945-50, p. 50-53.

(47) COUSTÉ, *ibid.*, p. 24.

(48) BÉRAUD-SUDREAU, *ibid.*, p. 10.

(49) F. EYGUN, *Gallia*, XII, 1954, p. 191.

(50) DU MÊME, *ibid.*, p. 188-189.

(51) DU MÊME, *ibid.*, p. 191-193.

(39) Voir page 335.

la Manufacture des Tabacs⁵² et tessons chrétiens près de Sainte-Croix⁵³; -- sarcophages au vieux cimetière de Bruère-Alichamps (Cher)⁵⁴ et à Donnery (Loiret)⁵⁵, à Brizay⁵⁶ et à Chalonnès-sous-le-Lude (Maine-et-Loire)⁵⁷; -- tombes dans le rocher à Saint-Épain (Indre-et-Loire)⁵⁸; -- cimetière avec traces de feux rituels à Langon (Ille-et-Vilaine)⁵⁹; -- sarcophages de pierre ou de plâtre dans la carrière de sable de Sarcy, à Boutigny (Seine-et-Marne)⁶⁰ et à Guitrancourt (Seine-et-Oise), où l'emplacement des tombes était indiqué par des stèles à décor géométrique⁶¹; -- fosses quadrangulaires avec mobiliers du Romain tardif et du Haut Moyen âge, dans les sablières des Groseillers et des Mardelles, à Cheny (Yonne)⁶², dans les gravières de La Plachotte, à Vitry-le-François (Marne)⁶³ et dans le cimetière du Moulin à Vert-la-Gravelle (Marne)⁶⁴; -- inhumations en position assise dans le cimetière des Rocherets, à Épernay (Marne)⁶⁵; -- dans l'Aube, à Rilly-Sainte-Syre⁶⁶, sur la rive droite de la Seine, 28 fosses sans grands mobiliers, tombes mérovingiennes et carolingiennes à l'Isle-Aumont,

les premières en pleine terre et le plus souvent en sarcophages, les secondes dans des cercueils de bois ou des troncs d'arbres évidés⁶⁷, 199 tombes au Cléry, lieu-dit « Les Plantes »⁶⁸, la plupart en pleine terre, 24 en sarcophages du vi^e à la fin du viii^e siècle; -- en Saône-et-Loire, nouvelles sépultures dans la partie du cimetière de Curtil-sous-Burnand qui semble avoir été occupée dans le premier quart du vi^e siècle⁶⁹, sarcophages à Saint-Marcel-les-Chalon, à Chagny, près du Moulin Nicot, et à Marly-sur-Arroux, non loin de la ferme du Materat⁷⁰, vase décoré à la roulette dans une tombe à Givry⁷¹ et tombes alignées dans les ruines d'un édifice gallo-romain, peut-être un lieu de culte à Cortevaux⁷²; -- dans l'Ain, tombe à Blanat⁷³ et au voisinage du cloître de l'église de Brou⁷⁴; -- sarcophages des vi^e-ix^e siècles à Palise et tombes nouvelles à Boutelle (Doubs) dans le cimetière de Randebelin⁷⁵; -- dans la Gaule orientale, squelette avec clou à la place du cœur dans un sarcophage de la place de Nevers à Charleville⁷⁶ et cimetière carolingien à Attigny (Ardennes)⁷⁷; tombes sur l'emplacement de l'aérodrome de Cham-

(52) *Bull. liaison provis. soc. archéol. et hist. Orléanais*, janv.-févr. 1954.

(53) R. LOUIS, *Gallia*, XII, 1954, p. 504.

(54) DU MÊME, *ibid.*, p. 501.

(55) *Bull. liaison provis... Orléanais*, n° 27, mars-avril 1954.

(56) P. CORDONNIER-DÉTRIE, *Gallia*, XII, 1954, p. 169.

(57) DU MÊME, *ibid.*, p. 170.

(58) DU MÊME, *ibid.*, p. 169-170.

(59) P. MERLAT, *ibid.*, p. 165-166.

(60) A. PIGANOL, *ibid.*, p. 146.

(61) DU MÊME, *ibid.*, p. 143-144.

(62) R. LOUIS, *ibid.*, p. 514-517; *Ann. Bourgogne*, XXIV, 1954, p. 130.

(63) G. GOURY, *Gallia*, XII, 1954, p. 154.

(64) DU MÊME, *ibid.*, p. 152.

(65) DU MÊME, *ibid.*, p. 151.

(66) DU MÊME, *ibid.*, p. 150.

(67) DU MÊME, *ibid.*, p. 148-150; J. SCAPULA, *Rev. archéol. Est*, V, 1954, p. 198-201.

(68) J. SCAPULA, *ibid.*, p. 133-146.

(69) M. LAFOND, *Bull. soc. d'hist. et d'archéol. Chalon-sur-Marne*, XXXIII, 1954, p. 89-90, 104-106.

(70) *Ibid.*, p. 83.

(71) *Ibid.*, p. 108.

(72) M. BONNEFOY et R. PERRAUD, *Rev. archéol. Est*, V, 1954, p. 395-399.

(73) P. WUILLEUMIER, *Gallia*, XII, 1954, p. 467.

(74) DU MÊME, *ibid.*, p. 466.

(75) L. LERAT, *ibid.*, p. 472-473.

(76) *Le pays lorrain*, 35, 1954, p. 103.

(77) G. GOURY, *Gallia*, XII, 1954, p. 146.

bley⁷⁸ et nouvelles sépultures de la seconde moitié du VII^e siècle au lieu-dit « Laverneau », à Cercueil (Meurthe-et-Moselle)⁷⁹ ; tombe à Rupt (Meuse), sur la rive gauche de la Saulx appartenant aux V^e-VI^e siècles⁸⁰, à Rimling (Moselle), localité importante au VI^e siècle, à Hildesheim⁸¹ et sarcophage devant la chapelle des Templiers à Metz⁸² ; — dans le Bas-Rhin⁸³, sarcophage à Hohengoeft, tombes à Dangolsheim, Kolbsheim et Westhoffen, sarcophage ou tombes carolingiennes à Guedertheim, Bietlenheim, Scharrachbergheim, Hilsenheim, cimetière du Zich à Molsheim⁸⁴, installé à flanc de coteau le long de l'ancienne voie romaine de Dachstein avec traces de coutumes funéraires, offrandes alimentaires et traditions romaines fréquentes, témoignant de l'importance du peuplement gallo-romain dans la région de Dachstein et de Dompeter ; — le cimetière du « Paradis » à Nœux-les-Mines (Pas-de-Calais), occupé au VI^e-VII^e siècle est caractérisé par la fréquence des francisques, la pauvreté générale des mobiliers et l'absence d'indices de christianisation⁸⁵.

La décor de la sépulture a été l'objet de recherches nouvelles. F. Benoit⁸⁶, en publiant 122 sarcophages paléo-chrétiens d'Arles et de Marseille, apporte un utile complément aux recueils de Le Blant et de Mgr Wilpert. On en retiendra les principales conclusions :

(78) E. DELORT, *ibid.*, p. 481-482.

(79) DU MÊME, *ibid.*, p. 485.

(80) *Le pays lorrain*, 35, 1954, p. 103.

(81) *Les cahiers lorrains*, VI, 1954, p. 18-39 ; E. DELORT, *Gallia*, XII, 1954, 479-481.

(82) E. DELORT, *ibid.*, p. 477.

(83) G. SAUER, *Cahiers d'archéol. et d'hist. Alsace*, 134, 1954, p. 112.

(84) J. et E. GRIESS, *ibid.*, p. 73-96.

(85) J. HEURGON, *Gallia*, XII, 1954, p. 136.

(86) *Les sarcophages paléo-chrétiens d'Arles et de Marseille*. 5^e suppl. à *Gallia*, Paris, 1954.

présence d'ateliers locaux dès la fin du IV^e siècle, mais absence d'une véritable école artistique ; l'art des sculpteurs arlésiens n'est qu'un reflet de l'art romain et italien du Nord ; l'atelier de Marseille représente l'aboutissement de ces fabrications, environ le milieu du V^e siècle. A Castelnau-d'Estrefonds (Haute-Garonne), parmi des décombres on recueille une plaque funéraire chrétienne en marbre pyrénéen, ornée de la figure d'une colombe picorant⁸⁷ ; dans le registre inférieur est représenté un chapiteau ionique (V^e-VI^e s.). Au sujet du sarcophage en plomb de Cîteaux (Côte-d'Or), J. Hubert⁸⁸ constate que l'art du Bas-Empire a légué à celui du Moyen âge la figuration du vase accosté de griffons. M. Durliat⁸⁹ étudie un groupe de sculptures wisigothiques de Narbonne : fragment de frise en marbre, décorée de cercles partiellement entrelacés et imposte à cercles contenant des losanges curvilignes ; panneaux avec cavaliers poursuivant un cerf et croix pattée flanquée de l'*alpha* et de l'*oméga*, puis de deux colombes buvant dans un vase ; deux panneaux de Narbonne, exécutés postérieurement à la reconquête de la ville sur les Musulmans en 759. Toutes ces pièces relèvent d'un art méditerranéen et témoignent de la solidarité entre la Catalogne et la Septimanie et aussi de rapports avec l'Italie et l'Afrique du Nord. L'un de ces monuments, le support d'autel d'Oupia⁹⁰, appartient à une suite de petits monuments souvent négligés. On a

(87) M. LABROUSSE, *Gallia*, XII, 1954, p. 213.

(88) *Rev. archéol. Est*, V, 1954, p. 81.

(89) *Et. méroving.*, p. 93-101 ; *Bull. monum.*, CXII, 1954, p. 105-106.

(90) V. PERRET, *Bull. comm. antiq. Narbonne*, 1951-52, p. 51-57.

récemment dégagé d'un mur de soutènement contigu à la source de Saint-Sumian, près de Brignoles (Var), un autel-cippe, provenant d'une chapelle anciennement démolie⁹¹. C'est un pilier quadrangulaire, dont la tranche supérieure est creusée d'un *loculus* pour recevoir des reliques et cantonné de quatre colonnettes. Sur l'une des faces est rudement sculpté un personnage à tête nimbée, vêtu d'une tunique tombant au-dessous des genoux, les mains croisées sur la poitrine, accosté de deux croix de Saint-André. La face opposée porte une grande croix en *tau*, surmontée de quatre annelets, les quatre premiers inscrits dans un losange, et deux colombes au registre inférieur. Un décor géométrique de chevrons et de disques et l'image d'une chèvre illustrent les petits côtés. L'ensemble de ces figurations évoque l'art wisigothique des ^{vi}^e-^{vii}^e siècles. L'intérêt de ce petit monument est de marquer un jalon dans l'évolution du type de l'autel pendant le Haut Moyen âge. L'autel de Brignoles dérive directement de l'autel votif ou funéraire romain. Ce modèle sera progressivement supplanté par l'autel à table, mieux adapté aux besoins liturgiques.

Toutes ces productions, autels, plaques historiées, sarcophages, présentent dans la diversité de leurs décors une unité réelle quant aux thèmes décoratifs, expressions de préoccupations relevant du salut éternel, de sentiments de protection à l'abri d'une divinité tutélaire. Cet aspect de la question serait plus particulièrement apparent lorsqu'on étudie la répartition en France des sarcophages à décor des ^{vi}^e-^{viii}^e siècles⁹²,

groupes d'Aquitaine, de Bourgogne, du Poitou, des pays de la Seine et de Paris, etc. Une carte de répartition met en relief la multiplicité et la localisation des écoles : aquitaine couvrant le Sud-Ouest, poitevine l'Ouest, l'une et l'autre se partageant les pays entre Loire et Pyrénées. Pour les autres groupes, la distribution géographique est plus complexe et moins tranchée, on constate des chevauchements. D'autre part, la présence ou l'absence de matériaux utilisables exerce son action (sarcophages de plâtre de la région parisienne), d'où la nécessité de situer les centres de matières premières, carrières, ateliers de taille, entrepôts. Il semble que seules les fabrications d'Aquitaine et de Jouarre relèvent des traditions antiques, les premières par héritage direct, les secondes par un phénomène de renaissance.

Certaines de ces figures sembleraient prêter à une interprétation mi-humaine, mi-animale, des personnages représentés, tels les Évangélistes du relief de l'hypogée des Dunes de Poitiers, s'il ne s'agissait, au vrai, de l'imitation par les tailleurs d'images de modèles empruntés à l'orfèvrerie⁹³. On constate aussi à Poitiers, comme à Saint-Martin-de-Dume (Portugal), l'utilisation, dans le décor monumental, de bas-reliefs, dont la destination première était funéraire. Ces images de la vision apocalyptique, thème triomphal très tôt appliqué sur les devants d'autel de Cividale et de Ferrentino (Italie du Nord), sont les lointains modèles des linteaux romans (Saint-Genis-des-Fontaines et Saint-André-de-Sorède).

Un nouvel examen de la mosaïque de l'abside orientale de l'église, à

(91) F. BENOIT, *Provence histor.*, 1954, extrt.

(92) Denise FOSSARD, *Él. méroving.*, p. 117-126.

(93) G. GAILLARD, *ibid.*, p. 135-136.

Germigny-des-Près (Loiret)⁹⁴, avec représentation de l'Arche, dans la chapelle de Théodulphe, a décelé la présence, non d'un modèle byzantin, mais d'influences orientales, principalement musulmanes, oméyades, donc contemporaines de l'église carolingienne, parvenue par l'intermédiaire de la Syrie ou de l'Espagne. Il faut désormais rayer de la liste des mosaïques du Haut Moyen âge le pavement historié de l'église de Saint-Genis-de-Thiers (Puy-de-Dôme)⁹⁵, que L. Bréhier rapportait à la première église, contemporaine du VI^e siècle. Ni par le style, ni par l'iconographie, ni par l'emplacement qu'elle occupait lors de sa découverte, la mosaïque ne peut appartenir aux temps mérovingiens, mais doit être postérieure de quelques décades à la construction de l'église qui date du XII^e siècle. Des œuvres des XI^e-XIII^e siècles présentent de semblables particularités.

Le coffret, avec runes et figures de l'église de Mortain (Manche) est le seul exemplaire du *christmal* des saints irlandais, coffret porté en bandoulière aux champs, en voyage, pour l'Eucharistie⁹⁶.

La présence de boucles ou plaques, de fers de lances, de fermoirs d'aumônières damasquinées, dans la région namuroise⁹⁷, au V^e et au début du VI^e siècle, laisse entrevoir un territoire jouissant d'une stabilité relative. Si la persistance de traditions techniques a contribué à cette relative prospérité, il faut aussi tenir compte du fait que la production industrielle des grands

centres fut amoindrie au profit de l'artisanat local, moins exposé aux remous des événements. Cette permanence de l'artisanat gallo-romain, avec ses tendances propres et complexes, les influences de l'Orient méditerranéen ou de la steppe russe, ont joué un rôle de premier plan et on ne saurait souscrire aux théories venues d'Outre-Rhin sur l'action prépondérante des peuples germaniques en ces matières⁹⁸. Dans la fabrication de ces damasquinures, un laiton très pur, 20 à 23 % de zinc, obtenu par cémentation, est employé par les *barbaricarii*⁹⁹. Quelques-unes des parures damasquinées, trouvées dans le cimetière situé sur l'emplacement de l'église des Trois-Nations, à Saint-Denis (Seine), ont été l'objet d'un nouvel examen¹⁰⁰. Les agrafes à double crochet, à perforation centrale pour le passage d'une chaîne de sûreté, apparaissent au VII^e siècle et restent en usage jusqu'au XI^e¹⁰¹.

Dans la série des armes, la découverte, dans les dragages de la Saône, de pointes de lances damassées fait connaître une nouvelle classe d'armes offensives exécutées comme les épées damassées¹⁰².

Le mot *scramasax* pourrait se traduire littéralement par « couteau-hache »¹⁰³, dénomination convenant parfaitement à cette arme courte, à un seul tranchant, dont on se servait de taille et non d'estoc. Celle-ci est différente du *mali-sax*, le couteau de table.

(98) E. SALIN, *CRAI*, 1954, p. 44.

(99) DU MÊME, *Cuivre, Métaux, Alliages*, 1954, p. 14-15.

(100) O. FRADISSE, *Revue des Arts*, 1954, p. 50-51.

(101) A. ROESS, *Rev. archéol. Est*, V, 1954, p. 330-334.

(102) L. ARMAND-CALLIAT, *ibid.*, p. 153-156 ; A. COLBERT, *Mem. soc. d'hist. et d'archéol. Chalon-sur-Saône*, XXXIII, 1954, p. 101.

(103) P. LEBEL, *Rev. archéol. Est*, V, 1954, p. 303-304.

(94) A. GRABAR, *Cahiers archéol.* 1953, p. 171-183.

(95) H. STEIN, *ibid.*, p. 185-198.

(96) L. BLOUET, *Le christmal de Mortain*, Coutances, 1954.

(97) A. DASNOY, *Annales soc. archéol. Namur*, XLVII, 1953-54, p. 267-268.

On signale à Orléans (Loiret), dans le quartier de l'église Sainte-Croix, la présence d'une céramique noire, ornée d'un chrisme et d'un cerf, inscrits dans un médaillon entouré de palmettes¹⁰⁴, semblable aux décors du pays bordelais.

Dans un article traitant des ivoires du Haut Moyen âge et du Moyen âge, H. Stein¹⁰⁵ tend à réduire le rôle des ateliers travaillant en Gaule, ne retenant parmi les documents publiés par F. W. Volbach¹⁰⁶ que la boucle dite de Saint-Césaire, pouvant être attribuée avec quelque probabilité à ces fabrications de la Gaule mérovingienne.

Deux plaques de bronze estampées, trouvées en 1884 à Rouen, dans les fouilles d'une sépulture du VII^e siècle de l'abbatiale de Saint-Ouen, jadis appliquées sur un récipient de bois ou de cuir et représentant un cavalier, vêtu en légionnaire, transperçant de sa lance un animal monstrueux¹⁰⁷, se rattache à un ensemble de figurations d'origine orientale, assimilées à Saint-Georges, dont le culte est attesté en Gaule dès le V^e siècle. Plus ancienne paraît avoir été la dévotion à d'autres saints militaires, Maurice et ses compagnons¹⁰⁸, dont on saisit les premières manifestations dans le dernier quart du IV^e siècle (Agaune, Valais) et qui, au V^e siècle rayonne dans l'Est et le Midi, principalement dans les pays rhénans et rhodaniens. Entre 418 et 448, Saint Germain construit, à Auxerre, un oratoire pour y abriter les reliques reçues de l'abbaye d'Agaune, et à Dijon le culte

de Saint Maurice connaît la même fortune dès le début du VI^e siècle.

Plusieurs études traitent des relations de commerce entre la Gaule mérovingienne et l'étranger : échanges entre les royaumes francs et la Suède, aux VII^e et VIII^e siècles, d'après les découvertes de poteries, verreries et monnaies de la basse vallée du Rhin ; situation sociale des commerçants ; déclin de ce commerce aux IX^e-X^e siècles¹⁰⁹. Une mise au point est donnée des rapports de commerce entre les Frisons et notre pays¹¹⁰ ; l'attention est attirée sur l'abandon par les Frisons de leurs bases de Dorestad en 689 et d'Utrecht en 694, alors occupées par les Francs jusqu'aux invasions normandes. L'importance de *sceallas* et les nombreuses imitations du monnayage franc par les Frisons, très répandues en Austrasie, témoignent de l'intensité du commerce entre les deux régions.

Avec l'Afrique du Nord¹¹¹, les rapports économiques, peu importants à l'époque romaine -- les ports africains avaient surtout servi d'escales aux Syriens dans leur trafic avec l'Occident -- se poursuivent cependant aux temps mérovingiens jusqu'à la fin du VII^e siècle et ne se résument pas seulement en animaux (chameaux) et produits (dattes) exotiques. Des courants de pensée trahissent des relations d'ordre intellectuel. La querelle du pélagisme atteste des contacts étroits entre ces deux pays et l'on connaît l'existence de donatistes à Narbonne environ 458-459, à Lyon au début du VI^e siècle. Les œuvres, plus encore que les voyages

(104) LEMAIRE, *Bull. liaison provis... Orléanais*, n° 27, mars-avril 1954.

(105) *Cahiers archéol.*, VII, 1954, p.

(106) Voir : *Gallia*, XII, 1954, p. 574.

(107) R. FLAVIGNY et E. CHIROL, *Él. méroving.*, p. 111-116.

(108) R. LOUIS, *Rev. archéol. Est*, V, 1954, p. 381-387.

(109) H. JAHNKEHN, *Vierteljahrschrift für Sozial und Wirtschaftsgeschichte*, XI, p. 193-243.

(110) P. C. J. A. BOELES, *Bijdragen tot de Geschiedenis der Nederlanden*, VIII, 1954, p. 237-250.

(111) C. COURTOIS, *Rapports entre l'Afrique et la Gaule au début du Moyen âge*, Alger, 1954.

(voyages de Griffon à Carthage à la fin du ^{vi}^e siècle), prouvent la permanence de ces contacts : Salvien de Marseille utilise des renseignements donnés par des voyageurs africains, Grégoire donne un abrégé de l'histoire des Vandales. Mais la réciprocité n'existe guère, les Africains ne portant pas grand intérêt aux choses de la Gaule. La situation subit une profonde transformation avec la conquête musulmane, et la documentation s'arrête après 670. La relative activité des ports provençaux s'explique, du ^{vii}^e au ^{ix}^e siècles, par le commerce avec l'Italie et non plus avec Carthage. Cependant les relations entre l'Orient et l'Occident ne sont pas entièrement brisées, comme le veut Henri Pirenne. On peut discuter sur le volume des échanges, mais non sur leur réalité, des marchands juifs continuent à apporter en Europe occidentale le musc, le bois d'aloès, le camphre, la cannelle d'Asie et de Chine. On nous propose d'expliquer la rupture entre l'Afrique Mineure et la Gaule par un changement d'itinéraires : du ^{vii}^e au ^{ix}^e siècles, se précise le tracé de deux routes majeures du commerce entre les deux pays : la chrétienne et la musulmane, la première est presque exclusivement terrestre ; la seconde, plus morcelée et plus complexe, à la fois continentale et maritime, enveloppant toutes deux la Méditerranée, en un retour à un état antérieur à la conquête romaine.

Le grand désastre qui, au ^{viii}^e siècle, frappa le Sud de la Gaule, l'invasion musulmane, eut de graves conséquences pour le commerce maritime de la Gaule occidentale¹¹². Environ 550, une ère nouvelle s'amorçait dans le domaine atlantique, expliquant la prospérité alors constatée sur ces territoires et qu'on doit mettre en rapport avec la renaissance d'un commerce atlantique, ordonné selon trois routes

reliant la Gaule à la Galice et à l'Espagne du Nord-Ouest, à l'Irlande et à la Grande-Bretagne occidentale, aux ports de la Manche et à la Grande-Bretagne orientale. Des textes, des trésors monétaires, des transports d'objets manufacturés, précisent l'importance de ces relations. On peut aussi se demander si la Gaule occidentale ne servait pas d'intermédiaire entre la Méditerranée, l'Espagne, l'Irlande et l'Angleterre, par la voie maritime. Toutefois, il reste difficile d'établir la liste des produits échangés. Le vin paraît avoir été la marchandise la plus recherchée, puis le sel de Saintonge et l'huile de Narbonnaise, le fer. L'Irlande envoyait en échange ses cuirs, ses vêtements en grosse laine et peut-être son or, l'Angleterre ses draps, la Cornouaille, son étain ; la Gaule du Nord et les pays rhénans, leurs verreries et leurs épées. Autre marchandise d'importance, les esclaves, surtout ceux qui venaient d'Angleterre pour être dirigés sur la Méditerranée. On remarquera que ce commerce est essentiellement représenté par des produits de provenance atlantique, naturels ou manufacturés, et que bien peu d'objets sont originaires des pays méditerranéens. Un problème reste ouvert, celui des navires utilisés : il semble que sur les côtes atlantiques de la Gaule subsistent les types gallo-romains, *scapha* et *barca*. Dès le ^{vi}^e siècle, en Irlande, on connaît le coracle, fait de peaux de vaches fixées sur une membrure d'osier, précédant les navires de bois que les Irlandais commencent à construire au ^{vii}^e siècle. On est encore plus mal renseigné sur la marine des Anglo-Saxons, mais il n'est pas jusqu'aux monastères qui ne possèdent leurs flottilles circulant, au ^{ix}^e siècle, sur les rivières¹¹³.

Il n'était pas inutile de se demander à quel usage pouvait bien correspondre

(112) A. R. LEWIS, *Ét. méroving.*, p. 191-192.

(113) Abbé J. LESTOCQUOY, *Congrès scientif. XIII^e centenaire ... Jumièges*, 1954.

cette débauche d'épices qu'un diplôme du 29 avril 716 fait connaître pour l'abbaye de Corbie et que ses moines faisaient prendre à Marseille. La réponse est donnée par des traités de médecine carolingiens, contenant maintes recettes précisément à base de ces épices. Or, des abbayes, comme celle de Saint-Riquier, nourrissaient quotidiennement quatre cent pauvres et soignaient assurément bon nombre de malades parmi eux. Ce trafic des épices nous ramène, au ix^e siècle, aux routes continentales, étant vraisemblablement aux mains des Scandinaves en rapport avec les Arabes et les Byzantins¹¹⁴.

Il n'est pas que le commerce des épices qui ait connu un important développement, celui des soieries se développe plutôt qu'il ne diminue au cours du ix^e siècle. Un témoin de ces échanges est représenté par les fragments du suaire de Saint-Calais, reproduisant un épisode de la chasse de Bahrân, d'après un modèle sassanide du vi^e siècle¹¹⁵.

Les textes hagiographiques donnent d'utiles indications sur les voies de communication, tel la Passion de Saint Gervais¹¹⁶ : le saint revient de Rome au Mans, franchit la Saône dans la région de Chalon et meurt en forêt de Coriana. Or, le même chemin était encore suivi au xviii^e siècle, continuant une voie pré-historique.

La multiplication, en Gaule et en Rhénanie, des ateliers monétaires, ayant eu pour conséquence une très large dispersion d'une monnaie du plus mauvais aloi imposa la mise en usage de la pierre de touche et de la balance, sur les territoires allant de la Lombardie au Kent et à la

Frise. D'utiles renseignements sont apportés par l'examen de la répartition de ces balances par rapport aux aires couvertes par les ateliers monétaires, sans oublier les sépultures d'orfèvres¹¹⁷.

Deux groupes de monnaies de la Gaule du N.-E. apparaissent dans le troisième quart du vi^e siècle et au début du vii^e, s'inscrivant dans le monnayage septentrional à côté du groupe de Huy et après ceux de Cologne, Trèves et Mougins¹¹⁸. Un triens, frappé à Nevers, du monétaire Etherius, a été trouvé près d'Autun (Saône-et-Loire)¹¹⁹.

Une grande prudence est nécessaire dans l'interprétation des découvertes prétendues musulmanes, faites dans la cour de La Madeleine, à Narbonne (Aude)¹²⁰, les substructions mises au jour étant au niveau de la basilique de Rustique (v^e s.) et l'arc outrepassé, noyé dans la maçonnerie difficilement rapportable à la construction d'une mosquée, étant très postérieur à l'époque de l'occupation arabe (719-759). Des fouilles sur le site de la bataille de La Berre (Aude) ont amené la découverte de tessons de style omeyyade (vii^e s.)¹²¹. Les sépultures relevées près du gué de La Pallu, au Moulin de Trans pourraient appartenir aux charniers de la bataille de 732, au cours de laquelle Charles Martel défit Abderaman¹²².

Musée des Antiquités Nationales.

Juin 1956.

RAYMOND LANTIER.

(114) DU MÊME, *Él. méroving.*, p. 179-186.

(115) A. BEUTON, *Le trésor de Saint-Calais*, 1954.

(116) P. GRAS, *Ann. Bourgogne*, XXIV, 1954, p. 185-191.

(117) J. WERNERT, *Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften*, 1954, extr. t.

(118) G. YON, *Rev. numism.*, 5^e sér., 15, 1953, p. 67-75.

(119) R. LOUIS, *Gallia*, XII, 1954, p. 508.

(120) J. JANNORAY, *ibid.*, p. 413; Ph. HÉLÉNA, *Bull. comm. antiq. Narbonne*, 1951-52, p. XCH.

(121) J. LACAM, *ibid.*, p. 86-93.

(122) F. EYGEN, *Gallia*, XII, 1954, p. 176-181.